ARMES MILITARIA MAGAZINE

LES GRANDES BATAILLES DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

HORS SERIE N° 9
69 FF - 495 FB
Can $19.75

BATAILLE POUR MOSCOU

1941-42, PREMIER HIVER EN RUSSIE

Yves BUFFETAUT
Dessins en couleurs de
Jean RESTAYN

M4437 - 9 H - 69,00 F -RD

L'OPÉRATION TYPHON

Dans le courant du mois de septembre 1941, il apparaît que le plan Barbarossa, à l'évidence, est devenu totalement caduc.

En effet, si les Allemands ont remporté une série conséquente de succès dans les premières semaines de l'offensive à l'est, ils butent suite à deux événements non prévus par les stratèges de l'OKH : au nord, Leningrad ne peut être enlevée sans consentir des pertes disproportionnées avec l'enjeu de l'objectif, tandis qu'au centre, l'Armée Rouge, bien que défaite, existe toujours et semble en mesure de résister devant Moscou.

Or, le plan de l'opération Barbarossa n'a pas envisagé ces deux cas de figure : les batailles d'encerclement en Ukraine et en Russie occidentale auraient dû permettre la destruction complète de l'Armée Rouge, ouvrant ainsi le chemin de Léningrad et de Moscou. Aucun plan précis n'a donc été élaboré pour livrer bataille devant la capitale soviétique. Il devient urgent de remédier à cette lacune à partir de la mi-septembre, tandis que la bataille d'Ukraine s'achève par une immense victoire et que l'investissement de Leningrad est terminé.

L'opération Typhon

Le 15 septembre 1941, le général en chef de l'armée allemande, von Brauchitsch, organise une réunion au PC du Heeres-Gruppe Mitte de von Bock, avec tous les généraux concernés par la poursuite de l'offensive. Elle est destinée à accomplir « *l'anéantissement des derniers éléments des forces de Timochenko* ». Il s'agit donc d'ouvrir définitivement la route de Moscou, selon un plan présenté à Halder par Hitler, le 5 septembre.

Pour cela, les Allemands attaqueront en trois directions avec des éléments blindés : au nord, avec Hoth, au centre, avec Hoepner et enfin au sud, avec Guderian. Ceci devrait permettre de couper en deux le front soviétique à l'ouest de Moscou et de réaliser deux grands encerclements, dans les secteurs de Viazma et Briansk. Privée de couverture, Moscou sera alors facile à cueillir dans un deuxième temps, par une attaque frontale de l'infanterie et un débordement des Panzerdivisionen sur les deux ailes.

Cette offensive en deux temps doit impérativement être terminée avant le mois de novembre, puisque rien n'a été prévu pour une campagne d'hiver. Ceci signifie accessoirement que les Allemands s'imaginent que la bataille de Russie s'achèvera avec la prise de Moscou, une prédiction pour le moins optimiste.

L'ordre de bataille allemand

Pour l'opération Typhon, le Heeres-Gruppe Mitte a été singulièrement renforcé, notamment en Panzerdivisionen, puisqu'il regroupe à lui seul les deux tiers des unités blindées et environ 40 % des divisions d'infanterie de tout le front russe.

Cette masse impressionnante est divisée en trois groupements aux objectifs distincts, ainsi répartis :

— Groupement nord :

9. Armee, du Generaloberst Strauss, dont le Panzergruppe 3 de Hoth (remplacé le 5 octobre par Rei-

Ci-dessus.
Octobre 1941, sur le front du Heeres-Gruppe Mitte. Une Panzerdivision se prépare à marcher sur Moscou. L'unité à laquelle appartiennent ces chars n'est pas identifiable, la trappe ouverte de la tourelle du PzKpfw IV masquant les chiffres, et les nombreux effets accrochés à l'extérieur couvrant un éventuel insigne divisionnaire. Les hommes qui se hissent sur le Panzer sont les servants d'un mortier 8 cm GrW 34, une arme répandue dans la Heer pendant toute la durée de la guerre. Le soldat qui converse avec le tankiste porte le bipied sur le dos, tandis qu'à l'arrière du char, un homme s'apprête à hisser le tube sur le compartiment moteur. D'autres *Schützen* transportent des caisses de munitions.
A l'arrière-plan, on distingue un Panzer II et deux Panzer III, chargés eux-aussi d'infanterie d'accompagnement. Par rapport à la campagne de mai 1940, la *Panzerwaffe* n'a pour ainsi dire pas évolué quant au matériel, à part l'apparition du canon de 5 cm sur le PzKpfw III. Les Panzer sont donc notoirement inférieurs aux meilleurs chars russes. Mais T 34 et KV 1 sont encore très minoritaires au sein de l'Armée Rouge.
(ECPA)

hardt). L'objectif du groupement nord est la ville de Viazma, où il doit faire sa jonction, sur les arrières soviétiques, avec le groupe Hoepner.

— Groupement central :

4. Armee du Feldmarschall von Kluge avec le Panzergruppe 4 de Hoepner. Ce groupement attaquera en direction de Moscou, puis, la rupture faite, se portera au nord pour rejoindre le Panzergruppe Hoth à Viazma.

— Groupement sud :

2. Armee du Generaloberst von Weichs avec le Panzergruppe 2 de Guderian. La 2. Armee doit attaquer au nord de Briansk, où elle sera rejointe par une partie du Panzergruppe 2 de Guderian, dont l'objectif principal est Orel.

Le tableau ci-contre donne l'ordre de bataille du Heeres-Gruppe Mitte au 2 octobre 1941.

En tout, treize Panzerdivisionen sont donc réunies au sein du Heeres-Gruppe Mitte, avec huit divisions motorisées et 47 divisions d'infanterie. Certes, les effectifs ne sont plus ce qu'ils étaient au début de l'opération Barbarossa, les lourdes pertes de l'été n'ayant pas été entièrement compensées. Guderian indique qu'il n'a reçu que 100 chars pour remplacer les pertes de ses Panzerdivisionen. L'effectif normal des 13 Panzerdivisionen donnerait un total de 2 609 chars. Les seuls chiffres précis pour l'ensemble des divisions datent du 4 septembre 1941, soit un mois avant l'opération Typhon. Ils méritent d'être pris en considération, car l'offensive allemande a marqué une très nette pause à partir du 15 septembre.

HEERES-GRUPPE MITTE, 2 OCTOBRE 1941

❒ **9. Armee** (Strauss)
- 27. Armee Korps : 255., 162. et 86. ID;
- 5. Armee Korps : 5., 35., 106. et 129. ID;
- 8. Armee Korps : 8., 28. et 87. ID;
- 23. Armee Korps : 251., 102., 256. et 206 ID;

En réserve : 161. ID.

❒ **Panzergruppe 3** (Hoth) subordonné à la 9. Armee
- 66. Panzer Korps : 6. et 7. Pz. Div., 14. ID (mot.);
- 41. Panzer Korps : 1. Pz. Div. et 36. ID (mot.);
- 6. Armee Korps : 110., 26. et 6. ID.

❒ **4. Armee** (von Kluge)
- 7. Armee Korps : 197., 7., 23. et 267. ID;
- 20. Armee Korps : 268., 15. et 78. ID;
- 9. Armee Korps : 137., 263., 183. et 292. ID.

❒ **Panzergruppe 4** (Hoepner) subordonné à la 4. Armee
- 12. Armee Korps : 34. et 98. ID;
- 60. Panzer Korps : 10. et 2. Pz. Div., 258. ID;
- 66. Panzer Korps : 5. et 11. Pz. Div., 252 ID;
- 62. Panzer Korps : 20. Pz. Div., SS Das Reich (mot.), 3. ID (mot.).

❒ **2. Armee** (von Weichs)
- 53. Armee Korps : 56., 31. et 167. ID;
- 63. Armee Korps : 52. et 131. ID;
- 13. Armee Korps : 260. et 17. ID.

En réserve : 112. ID.

❒ **Panzergruppe 2** (plus tard 2. Panzer Armee) (Guderian)
- 34. Armee Korps : 45. et 134. ID;
- 35. Armee Korps : 95., 296., 262., 293. ID;
- 48. Panzer Korps : 9. Pz.Div., 16. ID (mot.) et 25. ID (mot);
- 24. Panzer Korps : 3. et 4. Pz. Div., 10. ID (mot.);
- 47. Panzer Korps : 17. et 18. Pz. Div., 29. ID (mot.).

Ci-dessous.
En octobre 1941, la Heer aligne encore quelques Panzer I, surtout dans la version de commandement, appelée *Kleine Panzer Befelswagen auf Gw I Ausf B*, ou SdKfz 265. Ce modèle ne sera retiré du service au front qu'en 1943. Cet exemplaire particulier appartient à la 11. Panzerdivision, comme le montre son insigne de la mort chevauchant un blindé. (ECPA)

Changement de moteur sur un Sturmgeschütz III, au début de l'hiver 1941-42. L'usure du matériel après des milliers de kilomètres de terrain difficile est très importante à la fin de l'automne. Peu avant le déclenchement de l'opération Typhon, les ateliers de réparations allemands sont soumis à un surcroît de travail, afin de permettre aux Panzerdivisionen d'engager la bataille décisive dans les meilleures conditions. Le tableau ci-dessous montre que dans certaines divisions, comme la 7. Pz. Div., près de 90 chars sont indisponibles pour des raisons mécaniques. (BA)

Légende du tableau

1. les 2. et 5. Pz. Div. étaient en réserve depuis le début de l'offensive. Elles sont donc intactes. Les chiffres des pertes et des chars en réparations ne sont pas connus pour le Panzergruppe 2. En règle générale, les pertes définitives au 4 septembre 1941 tournent autour de 30 %, les chars en réparations représentant environ 23 % des effectifs.

L'opération Typhon

Il n'est pas très facile d'extrapoler un total précis pour le 2 octobre, à partir des chiffres du 4 septembre 1941. A part sur le front de Léningrad, les pertes en chars ont été légères durant le mois de septembre, la fin de la bataille d'Ukraine n'ayant été qu'une formalité pour les divisions blindées. Ceci nous permet de supposer que le chiffre de 1 346 chars disponibles est l'hypothèse la plus basse de la fourchette, l'hypothèse haute tournant autour de 1 600 chars, en comptant les renforts et la remise en état d'engins endommagés. En raison de l'usure, une indisponibilité moyenne de 20 % est tout à fait réaliste.

Quel que soit le total réel, 1 346 ou 1 600, il reste un chiffre conséquent, d'autant que les Panzer encadrent un million d'hommes et sont soutenus par plus de 19 000 pièces d'artillerie !

Effectif des Pz. Div. du Heeres-Gruppe Mitte au 15/09/41

unités	disponibles	réparations	détruits	théoriques
1. Pz. Div.	97	24	33	154
2. Pz. Div. [1]	154	0	0	154
3. Pz. Div.	41	?	?	198
4. Pz. Div.	49	?	?	169
5. Pz. Div.	218	0	0	218
6. Pz. Div.	188	11	55	254
7. Pz. Div.	130	87	82	299
9. Pz. Div.	62	67	28	157
10. Pz. Div.	159	22	25	206
11. Pz. Div.	60	75	40	175
17. Pz. Div.	38	?	?	180
18. Pz. Div.	62	?	?	200
20. Pz. Div.	88	62	95	245
Total	1 346			2 609

Les effectifs soviétiques

Du côté russe, après les grandes saignées de l'été 1941, la situation est franchement catastrophique. D'après le colonel Costantini, dont les chiffres sont tirés des archives ou des historiques soviétiques, les trois fronts qui font face au Heeres-Gruppe Mitte alignent 80 divisions d'infanterie, deux divisions motorisées, une division blindée, neuf divisions de cavalerie et 13 brigades blindées.

Cette supériorité numérique apparente ne doit pas tromper : les divisions d'infanterie russes sont à faible effectif : théoriquement 10 859 hommes (contre 16 859 dans une Infanterie-Division), en pratique guère plus de 6 à 7 000 en octobre 1941. En conséquence, les Russes ne disposent que de 800 000 hommes environ, 770 chars et 364 avions. Leur infériorité en artillerie est manifeste, mais il y a pléthore de mortiers.

Le cas des chars est intéressant. Nous disposons de chiffres précis pour le front de l'ouest, le plus important des trois fronts faisant face aux hommes de von Bock. Sur 483 chars, seulement 45 sont des KV 1 ou des T 34. Les autres sont soit des BT 5 ou 7, qui sont nettement inférieurs aux Panzer IV et rivalisent difficilement avec les Panzer III, soit des T 26 ou des T 40, qui ne font jeu égal qu'avec les Panzer II !

Au début de la bataille de Moscou, l'infanterie russe doit essentiellement compter sur ses propres ressources pour faire face au puissant Heeres-Gruppe Mitte. Ce fantassin qui embrasse son fusil Mosin-Nagant mod. 1891/30 pour prêter serment sait aussi qu'il est son seul compagnon dans la lutte qui s'engage aux portes de la capitale. (APN)

Enfin, en ce qui concerne l'aviation, les Soviétiques ne disposent que de 364 appareils, contre environ 1 000 dans la Luftflotte 2 de Kesselring. Là encore, l'immense majorité est constituée de modèles anciens, bombardiers SB 2 ou TB 3, petits chasseurs Polikarpov et biplans à tout-faire U 2.

L'infériorité numérique russe est encore aggravée par une nette faiblesse de la valeur des troupes. Alors que l'infanterie allemande est à son apogée, aguerrie mais pas encore décimée par de trop longs combats, les fantassins russes sont de très piètre qualité : les terribles pertes de l'été ont été comblées tant bien que mal par un recrutement forcené de volontaires ou de requis, qui dans les deux cas manquent cruellement d'entraînement. Ainsi, les 12 divisions du front de réserve sont entièrement composées d'*Opolotchenie*, c'est-à-dire de volontaires, dont l'armement, l'organisation et l'entraînement au feu sont notoirement insuffisants.

Pour comble de malheur, ces faiblesses sont encore aggravées par les déficiences du commandement. Certes, les généraux incapables ont été renvoyés pour la plupart, parfois fusillés. Mais le principal défaut du commandement soviétique tient à sa division. Alors que du côté allemand, toutes les troupes engagées contre Moscou sont placées sous l'autorité unique de von Bock, les forces russes sont divisées en trois fronts distincts, sans aucune coopération.

Deux fronts sont en première ligne : au nord et au centre, le front de l'ouest, sous les ordres du général Koniev, avec les 22e, 29e, 30e, 19e, 16e et 20e armées. Au sud, le front de Briansk, commandé par le général Eremenko, regroupe les 50e, 13e et 3e armées, auxquelles il convient d'ajouter le groupement opérationnel du général Ermakov.

Enfin, en réserve, les Soviétiques disposent du front de réserve, avec les 24e, 43e, 31e, 49e, 32e et 33e armées, sous les ordres de Boudienny jusqu'au 8 octobre, puis de Joukov.

Inférieurs en nombre dans tous les domaines, les Russes disposent cependant d'un atout : ils savent que les Allemands vont attaquer Moscou et ils connaissent exactement les effectifs de l'ennemi, notamment grâce à Lucie, un agent suisse de la Stavka, qui communique à Moscou l'ordre de bataille détaillé et complet de l'armée allemande, avec les modifications apportées au jour le jour. Si l'on y ajoute les renseignements fournis par Sorge au Japon et par la *Rote Kapelle* en Allemagne, on constate que les Soviétiques jouissent au moins d'une supériorité évidente dans un domaine.

Les Allemands, eux, sont quasi aveugles, ne disposant que des renseignements très fragmentaires et purement tactiques des reconnaissances de la Luftwaffe.

Forts de leur connaissance des plans allemands, les Russes ont établi un système défensif d'une rare profondeur, avec huit à dix lignes de résistance échelonnée sur près de 250 kilomètres ! Les civils ont été mis à contribution et d'immenses fossés antichars sont creusés jusqu'aux abords mêmes de Moscou.

Le terrain, assez vallonné par rapport aux grandes plaines d'Ukraine et de Biélorussie, est plutôt favorable à la défense. Enfin, les Russes comptent sur l'hiver, comme en 1812, pour arrêter l'ennemi. Dès la fin du

L'infanterie russe de 1941 manque cruellement de moyens de transport. Ces vénérables camions GAZ emportent douze hommes chacun, sans aucune protection. Ce manque de mobilité explique en partie les grands encerclements de Viazma et Briansk. (APN)

Ci-dessous.
Ces KV 1 qui portent tous l'inscription « kolkhozien de Moscou » ont été produits avec l'argent d'un kolkhoze. Staline les conserveront en réserve pour une contre-offensive ultérieure, plutôt que de les employer défensivement dans les premières phases de l'opération Typhon. (APN)

mois de septembre, le gel matinal s'installe et les premières neiges tombent. Elles sont suivies d'un radoucissement aux effets désastreux sur l'état des routes, qui se transforment en bourbiers. C'est la fameuse *raspoutitsa*, la saison des mauvaises routes, qui rend hasardeux tout déplacement. Il faut alors attendre l'arrivée de l'hiver et de ses terribles gelées pour retrouver des routes praticables. Le froid devient alors un handicap non négligeable pour qui n'y est pas habitué. En moyenne, il gèle à Moscou 151 jours par an.

Autant dire que pour les Allemands, la menace principale vient de l'hiver. Le manque de temps leur permettra-t-il de vaincre les Russes avant l'hiver ? Personne n'y croit trop du côté allemand, mais les généraux ne peuvent se déjuger : après avoir annoncé à Hitler que l'Armée Rouge est écrasée, que Moscou doit être attaquée à tout prix, ils ne peuvent guère revenir sur leur parole. Et la Wehrmacht va bientôt oublier l'adage du vainqueur de 1870, le grand Moltke, qui écrivait : « *On ne peut pas prévoir le temps qu'il fera pour une lancer une opération, mais on peut prévoir la saison.* » Une seule voix s'élève contre l'offensive vers Moscou : celle de von Rundstedt (qui, certes, commande en Ukraine), pour qui il serait préférable d'attendre le printemps 1942 pour lancer, dans de bonnes conditions, une attaque décisive contre la capitale de l'Union Soviétique. En fait et nous l'avons vu précédemment, les effectifs de la Heer ne lui permettent pas de conquérir à la fois la totalité de l'Ukraine et Moscou durant la même année.

Ci-contre, page de droite.
Les premières phases de l'opération Typhon sont favorables aux Allemands. En quelques jours, les divisions blindées des Panzergruppen 4 et 5 et du Panzergruppe 2 (bientôt rebaptisé 2. Panzerarmee) parviennent à rompre le front soviétique et à se rejoindre sur les arrières russes, près de Viazma et Briansk, réalisant ainsi deux formidables encerclements de près d'un million d'hommes. Cette photographie montre deux PzKpfw III de la 11. Panzerdivision, qui appartient au Panzergruppe 4 de Hoepner et combat donc au centre du front, au sud de Viazma et sur la voie la plus directe vers Moscou. Ces deux Panzer III ont la particularité de porter chacun l'un des deux insignes de la 11. Panzerdivision. Au premier plan, il s'agit d'un cercle barré verticalement, tandis qu'au second plan, le char porte sur une caisse en bois la mort chevauchant un blindé. Des Schützen ont pris place sur les deux engins. Ils portent leur capote, le froid étant perceptible dès le mois d'octobre en Russie. Si l'infanterie portée des Panzerdivisionen suit les chars au cœur des combats, celle-ci est insuffisante pour fermer à elle seule les grandes poches d'encerclement. Les divisions d'infanterie, qui ne sont pas motorisées, arrivent très tardivement, ce qui permet aux Russes de se ressaisir et de résister opiniâtrement. La résorption des poches de Viazma et Briansk va prendre plusieurs semaines et retarder d'autant la reprise de la marche vers Moscou.
(BA)

Ci contre.
Un KV 1 s'engage dans l'une des artères de Moscou, au pied d'un parfait exemple de l'architecture stalinienne. Le KV 1 lui-même reflète la même lourdeur et la même puissance. Son canon de 76 mm est capable de venir à bout de tous les blindages allemands et sa propre protection le met à l'abri de tous les canons allemands, à longue distance. Les équipages de Panzer IV doivent s'approcher dangereusement pour espérer détruire les KV 1. Mais ceux-ci sont en très petit nombre, puisque sur les 483 chars disponibles au front de l'ouest en octobre 1941, seulement 45 sont des KV 1. Staline et Joukov préfèrent les conserver en réserve, puisqu'il semble bien que Joukov ait choisi de façon délibérée de laisser encercler des armées entières à Briansk et Viazma, afin de retarder l'ennemi le plus loin possible de Moscou. Exposer les KV 1 et T 34 en première ligne aurait ainsi signifié leur perte. Ceci explique certainement la très nette infériorité soviétique en chars au début de l'opération Typhon.
(APN)

UNE LONGUE BATAILLE D'ENCERCLEMENT

Pour la Wehrmacht, le temps compte plus que tout autre facteur dans sa tentative contre Moscou.

Ci-dessous.
Un SdKfz 251 *Stuka zu Fuss* de la 11. Pz. Div. en octobre 1941. L'insigne de la division est très visible. L'engin porte encore le K du Panzergruppe Kleist, alors que la 11. Pz. Div. n'en fait plus partie à cette date. (ECPA)

Disposant d'une supériorité numérique évidente, d'une supériorité qualitative écrasante, aussi bien en matériel qu'en soldats, le Heeres-Gruppe Mitte a réuni le plus d'atouts possibles dans ses cartes. Mais il est sans doute déjà bien tard pour partir à l'assaut d'une forteresse comme Moscou, qui sera défendue avec l'énergie du désespoir.

Une inquiétude grandissante

Pour les centaines de milliers de soldats allemands qui se préparent à marcher sur Moscou, l'enthousiasme n'est sans doute plus le même que lors des précédentes batailles livrées en Russie. En effet, même si Hitler assure dans son ordre du jour du 2 octobre 1941 que la bataille qui s'engage est décisive et qu'elle apportera non seulement la victoire, mais encore la paix, une inquiétude sourde commence à s'emparer des forces terrestres.

Tous les témoignages de l'époque concordent : la grande chaleur de l'été commence à faire place à un temps plus menaçant. Le soleil se voile de plus en plus souvent, la température baisse. Les hommes, qui ne possèdent aucune tenue d'hiver, ressentent un peu d'inquiétude, même si la foi dans le commandement est telle qu'ils ne peuvent imaginer que rien n'a été en fait prévu pour eux.

Les officiers supérieurs et les généraux sont sans doute encore plus touchés par un mauvais pressentiment. Ainsi Bayerlein écrit-il :

« *Les pâles rayons du soleil, bas sur un horizon de larges plaines, nous induisaient en erreur. Mais chaque soir (...) des nuages noirs de mauvais augure, venant de très loin, montaient haut dans le ciel et finissaient*

par couvrir toute la steppe. Ces masses noires portaient en elles la neige, la pluie et la glace du vent d'hiver. Mais chaque matin, elles avaient disparu; leur voûte, de plus en plus inquiétante, ne prendrait possession du ciel qu'à l'approche de l'hiver. » [1]

Une percée remarquable

Le 30 septembre 1941, Guderian attaque au sud du front du Heeres-Gruppe Mitte, précédant de deux jours les armées du centre et du nord. Dans les premières heures du combat, la résistance russe est solide et plusieurs contre-attaques locales causent même quelque inquiétude. C'est ainsi que deux bataillons de l'Infanterie-Regiment 119 sont surpris et contraints d'abandonner précipitamment leurs véhicules. Il faut une intervention de la 9. Panzerdivision pour rétablir la situation.

Après quelques heures, le front soviétique s'effondre soudain. Manifestement, l'adversaire ne s'attendait pas à une attaque dans ce secteur, assez lointain de Moscou. Les Panzer s'enfoncent à l'arrière des lignes russes, causant des pertes énormes sur les convois de camions surpris en rase-campagne. En 48 heures, les chars de Guderian, notamment de la 4. Panzerdivision, ont percé sur plus de 150 kilomètres de profondeur le front soviétique. Orel n'est plus qu'à une soixantaine de kilomètres et tout le front de Briansk est ainsi menacé d'encerclement à courte échéance.

Le 2 octobre 1941, les 9. 4. et 2. Armee passent à leur tour à l'offensive, devancées par les Panzergruppen 3 et 4. Là encore, le choc tourne à la faveur des Allemands. Le colonel Costantini, pourtant très favorable aux Russes, résume ainsi les deux premiers jours de combat : « *Les retours offensifs des forces soviétiques s'avèrent inutiles. Le 4 octobre, en fin de journée, des unités des 19e, 16e, 20e armées, ainsi que des 32e et 24e armées sont débordées et encerclées.* » [2]

En effet, dès le 3 octobre, la 4. Panzerdivision entre dans Orel avec une étonnante facilité, que dépeint ainsi Guderian : « *Notre capture de la ville a pris si totalement l'ennemi par surprise que les tramways roulaient encore dans les rues lorsque nos chars sont arrivés. L'évacuation des installations industrielles, soigneusement préparée par les Russes, n'était pas achevée. Le long des routes menant des usines à la gare, ce n'était que machines démontées et grues chargées de matériel et de matières premières.* » [3]

1. Cité par Alan Clark - *La guerre à l'Est* - Robert Laffont, Paris, 1966. page 204.

2. Aimé Costantini — *L'Union Soviétique en guerre.* Tome 1, l'Invasion — Paris, Imprimerie Nationale, 1968, page 221.

Les Allemands à Orel

Ci-dessus.
Ce groupe de combat allemand vient de capturer un point d'appui soviétique sur le front de l'ouest, en octobre 1941. Ce front, commandé par Joukov, est de première importance pour la défense de Moscou et son commandant est prêt à tout pour gagner du temps et permettre aux réserves stratégiques de se regrouper près de Moscou. Ceci explique l'immobilité des armées soviétiques qui se laissent encercler mais refusent de capituler. Les hommes se rendent individuellement, mais aucun officier russe n'offrira la reddition de ses troupes. (ECPA)

L'avance de Guderian est tellement rapide au début du mois d'octobre que la 4. Pz. Div. entre dans Orel alors que les tramways roulent encore. Un important matériel est capturé. Mais, comme le montre la photo, la première neige apparaît au même moment, ce qui est de mauvais augure pour la suite. *(BA)*

Avec la chute d'Orel, située à environ cent kilomètres à l'est de Briansk, le spectre d'une déroute semblable à celle d'Ukraine se profile pour l'Armée Rouge.

Fort de ces nouvelles impressionnantes, Hitler se laisse aller à un accès d'optimisme quelque peu prématuré au Sportpalast de Berlin, devant une foule enthousiaste : « *Depuis 48 heures, elle* [l'offensive] *s'est développée sur une échelle gigantesque. Elle permettra d'écraser l'ennemi à l'Est (...) Si j'ai attendu pour vous dire ceci, c'est que jusqu'à aujourd'hui, je n'avais pas la confirmation que l'ennemi avait été battu et qu'il ne s'en relèverait jamais.* » [4]

La situation est également très dangereuse au nord du front de l'Ouest, où les chars de Hoth ont réussi une percée en profondeur. Les 6. et 7. Panzerdivisionen menacent Viazma depuis le nord, tandis qu'au centre du front, la 10. Panzerdivision avance elle aussi vers Viazma, mais depuis le sud. Ce secteur est particulièrement sensible car, bien que l'avance allemande y soit moins spectaculaire que celle de Guderian au sud, la proximité de Moscou donne un caractère d'urgence à la défense soviétique : Viazma est à moins de 300 kilomètres de la capitale russe.

Pour freiner l'avance allemande, la Stavka tente de monter des contre-attaques. Mais comme en France en mai 1940, la vitesse des Panzerdivisionen est telle que les ordres arrivent souvent trop tard et ne correspondent absolument plus à la réalité sur le terrain.

Ci-dessus.
Ce PzKpfw III de la 11. Panzerdivision porte des marques originales et peu courantes, comme le losange blanc, symbole tactique des chars et le chiffre 1 isolé, qui laissent à penser qu'il s'agit d'un char d'état-major. (ECPA)

Ci-dessous.
Les batailles de Briansk et Viazma. La supériorité allemande en artillerie est imposante. (APN)

Le commandement soviétique face au désastre

L'un des meilleurs exemples de la difficulté pour les généraux russes de contrecarrer l'avance allemande est donnée par le général Rokossovski dans ses Mémoires.

Le 5 octobre 1941, Rokossovski reçoit l'ordre de placer son armée sous le commandement de la 20e armée du général Yerchakov et de se porter lui-même à Viazma avec son état-major pour monter une contre-attaque en direction de Youknov. Cinq divisions seront mises à sa disposition sur place. Rokossovski reçoit avec étonnement cet ordre : il doit abandonner le commandement de son armée en pleine bataille pour se porter avec son QG dans un secteur qu'il ne connaît pas. Cela lui semble tellement incohérent qu'il croit à une manœuvre d'intoxication des Allemands. Mais un ordre signé du général Koniev et de Boulganine lui-même lui

3. Heinz Guderian — *Panzerieader* — Futura, London, 1982. page 232.

4. Cité par Yves Buffetaut — *La bataille de Moscou* — Heimdal, Bayeux, 1987. Page 35.

La chute de Viazma

prouve que c'est bien là la volonté de la Stavka. Il se rend donc à Viazma, non sans inquiétude sur la suite des événements.

« *Ce que nous vîmes en approchant du Dniepr à l'est de Yartsevo accrut notre inquiétude : positions désertes, tranchées abandonnées. Nous savions que sur nos arrières, une division du front de réserve avait été déployée le long du Dniepr. Mais que lui était-il arrivé et où se trouvait-t'elle maintenant ?*

Sur la route de Viazma, nous rencontrâmes des unités logistiques des 30e et 22e armées. Les hommes déclarèrent d'une seule voix que des parachutistes allemands avaient rompu leurs unités, qu'ils avaient eux-mêmes réussi à s'échapper et qu'ils cherchaient à présent leur commandement. Les routes étaient également encombrées de réfugiés fuyant sur des charrettes pleines à craquer.

(...) Il était évident que les Panzer et des unités motorisées allemandes avaient réussi à percer le front des 19e et 30e armées et qu'ils avaient profondément pénétré à l'est (...) Le prochain mouvement serait à n'en pas douter un quart de tour pour couper l'autoroute et encercler nos troupes.

Nous ne croisions aucune unité organisée et il nous était impossible d'entrer en contact avec le commandement du front. L'impression d'isolement était oppressante. » [5]

5. Constantin Rokossovski — *A soldier's duty* — Progress Publishers, Moscou, 1985. page 50.

A Viazma et Briansk, plus de 630 000 soldats soviétiques sont capturés, ce qui en fait la plus grande victoire allemande à l'est après l'incroyable succès de Kiev. Pourtant, la fermeture et le nettoyage des trois poches ont pris plus de trois semaines, en raison de l'opiniâtreté de la résistance russe. Celle-ci se lit encore sur le visage de ces prisonniers. On notera aussi que ces hommes portent déjà des vêtements d'hiver parfaitement adaptés aux conditions climatiques. Leur capote est d'une épaisseur toute différente de celui que portent les soldats allemands de la photo ci-dessus.
(BA)

Ci-contre, page de gauche.
Un PzKpfw IV Ausf. F1 vers la mi-octobre 1941. L'absence d'insigne divisionnaire ne permet pas d'identifier l'unité de ce char, qui appartient à une 6e compagnie. Le chiffre 64 a été peint hâtivement sur le glacis avant, mais nous ne connaissons pas sa signification. Il ne correspond pas, en tout cas, au chiffre de tourelle : 623 semble-t-il. L'Ausf. F1 est la dernière version du Panzer IV équipée du canon court KwK L/24. Après la construction de 462 modèles de ce type, les 145 suivants seront dotés du puissant canon long de 75 mm, KwK L/43, et seront appelés Ausf. F2, en 1942. Avec son canon court, le Panzer IV est essentiellement destiné au soutien d'infanterie, comme sur cette photographie.
Les hommes portent tous la capote, la première neige venant de tomber, alors que les arbres ont encore leurs feuilles. Après quelques jours, un brusque réchauffement de la température va provoquer le dégel, avec des conséquences fâcheuses pour les Allemands : l'arrêt de tout mouvement en raison de la boue qui transforme en fondrières toutes les routes. C'est la fameuse *raspoutitsa*. (BA)

Rokossovski installe son PC près de Viazma, puis se rend dans la ville où l'absence de troupes est pour le moins inquiétante. Le commandant de la garnison, le général Nikitine, est clair à cet égard : « *Il n'y a aucune troupe stationnée à Viazma ou dans les faubourgs. Je n'ai à ma disposition que de la police. La situation dans la ville est tendue et les rumeurs vont bon train : les chars allemands arriveraient du sud et même de Youknov, au sud-est.*

— Où sont les officiels du parti et le gouvernement local ?

— Dans la cathédrale, avec les autorités de toute la région.

La cathédrale se dressait sur une colline dominant Viazma, comme un ancien château. Dans la crypte, nous trouvâmes le secrétaire du comité régional du Parti de Smolensk, D.M. Popov, en compagnie d'officiels des comités de cité de Viazma et de Smolensk. Il y avait aussi D.A. Lestov, chef du département politique du front de l'Ouest, qui nous accueillit joyeusement :

— Tout est pour le mieux, camarades, dit-il aux civils autour de lui : Voici le général commandant...

Malheureusement, il me fallut les désappointer, car j'étais un général sans troupes. Je demandais au général Nikitine de faire un rapport aux autorités du parti sur la situation réelle des troupes dans le secteur de Viazma. Lestov fut très surpris :

— Je ne comprends pas, dit-il. Je reviens du QG du front, qui est en train de s'installer ailleurs. Ils m'ont assuré que vous n'aviez pas moins de cinq divisions attendant l'arrivée de l'état-major de la 16e armée.

Nous étions alors dans l'après-midi du 6 octobre. Avant que je puisse décrire à Nikitine les ordres que j'avais donné pour assurer la reconnaissance et l'observation des approches de la ville, le maire de Smolensk, Vakheterov, bondit dans la crypte en hurlant :

— Les chars allemands sont dans la ville !

— D'où vient cette nouvelle ?

— Je les ai vu moi-même depuis le clocher !

— Camarade Lobachov, prépare les voitures.

Accompanié de Lestev et de Popov, je montai rapidement en haut du clocher. Les Panzer étaient là, sans aucun doute, mitraillant les voitures essayant de s'échapper de la ville. Les chars allemands entraient dans Viazma et nous devions en sortir pendant qu'il en était encore temps. Il n'y avait absolument personne pour défendre la ville.

Ma ZIS-101 était une grande limousine, et en entassant toute cette foule dedans et dans les voitures de Lobachov et de Popov, nous nous échappâmes indemnes de la ville. Nous avons failli heurter de plein fouet un char, mais notre conducteur a réussi à prendre une rue perpendiculaire avant qu'il puisse ouvrir le feu. »[6]

Après avoir ainsi échappé aux chars de la 7. Panzerdivision, Rokossovski retourne à son PC de campagne où il va tenter de réorganiser un front et de savoir si la poche que viennent de refermer les Allemands est encore possible à percer.

En fait, elle l'est encore, car les chars de la 10. Panzerdivision n'arriveront que le lendemain à Viazma. Mais cela n'a guère d'importance, car les unités soviétiques éprouvent les pires difficultés pour manœuvrer rapidement. Les éléments de cinq armées sont ainsi encerclés.

Double avertissement pour Guderian

Alors que la bataille se déroule très favorablement pour Hoth et Hoepner, Guderian doit faire face à deux problèmes inquiétants. Le premier est d'ordre purement militaire. Il ne met pas en cause la manœuvre d'encerclement des armées soviétiques à Briansk, mais provoque toutefois de graves appréhensions.

Le 6 octobre 1941, à Kamenevo, la 4e brigade blindée du général Katoukov attaque de front la 4. Panzerdivision, en train de se déployer pour avancer, à quelque vingt kilomètres d'Orel. Des attaques de ce genre, les Allemands en ont repoussé des dizaines depuis le 22 juin 1941. Mais cette fois, la brigade blindée russe est uniquement équipée de matériel moderne, des T 34 et des KV 1.

Katoukov a dressé une embuscade aux Allemands, qui franchissent la rivière Lisiza sur un unique pont, au matin du 6 octobre. Les Panzer, encadrés par des motocyclistes, s'engagent sur une colline, dépassent son sommet et descendent sur l'autre versant. Là, ils sont pris à partie par les canons de 76 mm des T 34. Les PzKpfw III, avec leurs canons courts de 50 mm, sont incapables de riposter efficacement. Plusieurs Panzer sont détruits et les autres se replient rapidement. Les chars russes les suivent, mais sont arrêtés un instant par deux canons de 88 mm que les Allemands viennent de mettre en place. Deux T 34 sont rapidement incendiés, mais la riposte russe ne tarde pas et les 88 sont réduits au silence par des obus explosifs qui mettent les servants hors de combat.

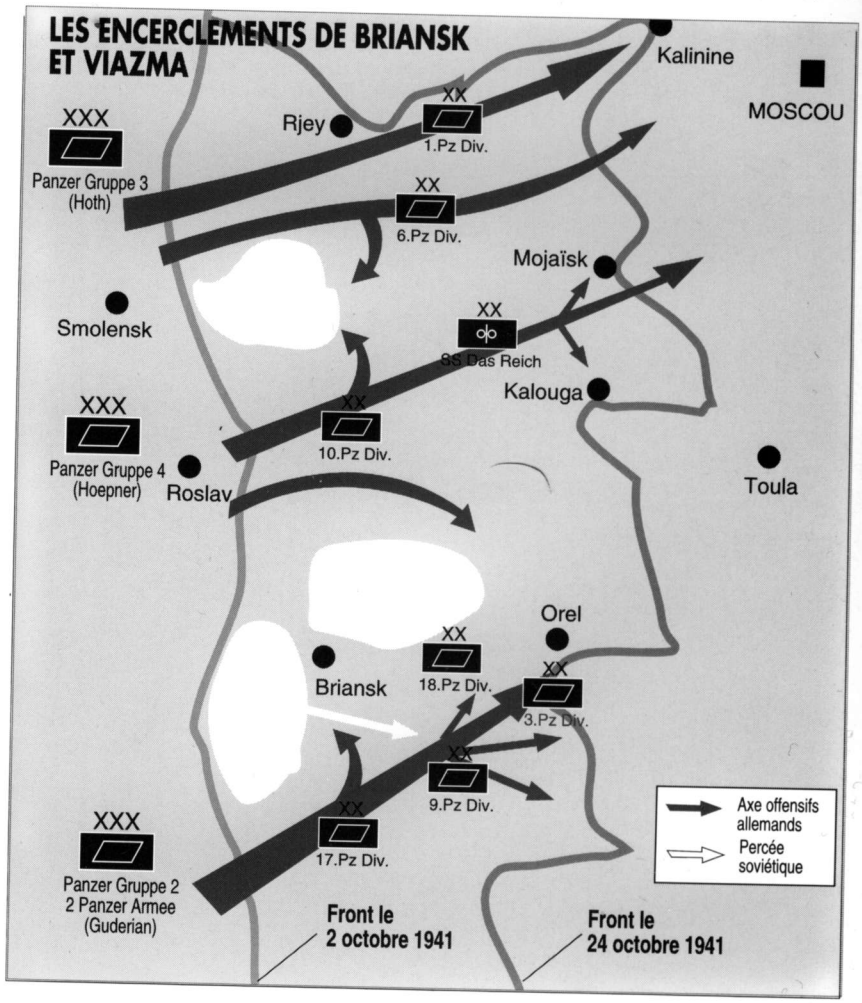
6. op. cit. page 51.

Ci-contre.
Bien que cette photo ait été prise à Moscou en novembre 1941, elle illustre assez bien le récit de Rokossovski, qui doit s'échapper à bord de sa ZIS-101 alors que les chars allemands pénètrent dans Viazma. En 1941, toutes les (rares) voitures particulières ont été réquisitionnées pour les états-majors. On notera que le véhicule photographié ci-contre ne porte aucune immatriculation à l'avant. Le radiateur est protégé du froid par des bâches, chose courante, de même que le capot moteur lui-même, ce qui est plus rare. (APN)

Pendant la courte période de froid qui précède la *raspoutitsa*, deux véhicules de reconnaissance SdKfz 221 se sont engagés dans le no man's land glacé. Les méthodes de repérage, debout sur le blindé, rappellent celles utilisées par les hommes de l'Afrikakorps, sous un ciel plus clément. Les deux engins ont été rapidement badigeonnés de peinture blanche, d'une façon très efficace si l'on en juge par l'aspect de la végétation rencontrée. Le symbole tactique des unités de reconnaissance, visible à l'avant du premier engin, a été partiellement recouvert. On notera que la petite tourelle est armée d'une mitrailleuse MG 34 et d'un fusil antichar, certainement peu efficace en face des chars russes modernes. Au moins joue-t-il un rôle psychologique. (BA)

Viazma et Briansk

La bataille se poursuit avec l'entrée en action d'une batterie allemande de canons de campagne, avec deux 105 mm et une pièce de 100 mm. Parfaitement camouflée, elle cause de lourdes pertes aux Soviétiques, avant d'être détruite. Enhardis par leur succès, les Russes se rapprochent, erreur fatale face à des adversaires aussi bien entraînés que les tankistes allemands. L'Oberleutnant Krause parvient à incendier trois T 34. Mais la supériorité soviétique est trop importante et les chars de la 4. Panzerdivision se retirent derrière la rivière. Pour la première fois depuis le début de la campagne — et même le début de la guerre —, les Panzer ont été dominés tactiquement. La division a perdu 10 chars, deux canons de 88 mm, un canon de 105 et une pièce de 100 mm. De leur côté, les Russes ont perdu 10 T 34 et 8 KV 1. Les pertes s'équilibrent donc plus ou moins et le succès tactique de Katoukov ne sera pas exploité le lendemain. Mais, de l'aveu même de Guderian, cette courte bataille empêchera pour un temps la poursuite de l'avance vers Tula, objectif important sur la route de Moscou. Il constitue donc un sérieux avertissement pour Guderian, déjà convaincu depuis longtemps de la supériorité des T 34 sur tous les chars allemands de l'époque.



L'autre inquiétude, pour le chef de la 2. Panzerarmee, est d'ordre météorologique. En effet, dans la nuit du 6 au 7 octobre, les premières neiges tombent. Elles ne tiennent pas, mais transforment en bourbier les routes non goudronnées, c'est-à-dire la presque totalité des voies de la région. Par ailleurs, Guderian s'inquiète alors de l'absence de tenues d'hiver pour ses soldats et en fait la demande auprès de l'OKH qui répond vertement « *que nous en recevrons en temps voulu et que nous sommes priés de nous abstenir de faire d'autres requêtes aussi inopportunes que celle-ci. Ceci ne m'empêcha pas de renouveler mes demandes à plusieurs reprises, mais les tenues d'hiver n'arrivèrent pas au front avant l'année suivante.* » [7]

Des encerclements volontaires ?

Nous avons vu précédemment que les Allemands avaient réussi le 7 octobre un encerclement de grande taille à l'ouest de Viazma. Dans les heures qui suivent, deux autres chaudrons sont réalisés près de Briansk par les hommes de Guderian.

L'avance allemande a certes été des plus rapides, mais certains auteurs se demandent depuis pourquoi Staline et Joukov (nommé au commandement devant Moscou le 10 octobre), ne leur ont pas donné l'ordre de se retirer pendant qu'il en était encore temps, ou de tenter de percer vers l'est lorsque les tenailles allemandes étaient refermées. Comme nous l'avons vu pour les combats de l'été 1941, il se déroule toujours un certain temps entre la fermeture des poches par les Panzer et l'arrivée de l'infanterie qui peut, seule, couvrir hermétiquement les chaudrons.

Certes, il y a eu des tentatives de percée, mais en lisant entre les lignes les Mémoires de Joukov, il est permis de se demander si Staline et son général n'ont pas voulu ces batailles d'encerclement. Certes, Joukov n'évoque pas franchement une telle hypothèse, mais peut-on être franc et avouer une telle stratégie. Joukov écrit :

« *La chose pour nous la plus importante au milieu du mois d'octobre était de gagner du temps afin de préparer notre défense. Si l'on considère selon ce point de vue, les opérations d'une grande partie des 19e, 16e, 20e, 32e armées et du groupe Boldine, encerclés à l'ouest de Viazma, on doit donner un grand crédit à ces unités. Bien que coupées de nos propres lignes à l'arrière de l'ennemi, elles n'ont pas capitulé. Elles ont combattu vaillamment, tentant de percer pour rejoindre le gros de l'Armée Rouge et contenant ainsi de nombreuses formations ennemies qui, sans cela, se seraient portées contre Moscou.* »

Un peu plus loin, Joukov indique même que l'échec allemand est imputable à ces troupes encerclées : « *Mais l'objectif stratégique ultime de l'ennemi, la capture de Moscou, échoua parce que le gros des forces de l'ennemi fut retenu par les troupes soviétiques encerclées dans le secteur de Viazma.* » [8]

Avec l'arrivée du gel, seuls les appareils les plus rustiques sont capables de prendre l'air. Le biplan Polikarpov U 2 n'est certes pas un appareil moderne, mais il se livre à de multiples missions lors de l'hiver 1941-42 : parachutage de tracts et de journaux, harcèlement de nuit des aérodromes allemands, pose d'agents derrière les lignes, etc. (APN)

Le général Joukov à son poste de commandement, près de Moscou, à la fin 1941. Très influent lors de la première phase de l'opération Barbarossa, Joukov se heurte à Staline au moment du désastre de Kiev. Persuadé que les Allemands n'auront plus le temps d'attaquer Moscou, il voudrait que Staline envoie ses réserves en Ukraine pour empêcher l'encerclement des armées de Boudienny. Son rôle connaît alors une courte éclipse, durant laquelle il est envoyé à Leningrad pour organiser la défense. Mais dès le début de l'offensive allemande contre Moscou, Staline le rappelle auprès de lui et le nomme commandant du front ouest, le secteur le plus important pour la défense de la capitale. Son influence est d'ailleurs telle qu'il donne son avis à Staline sur tous les secteurs de l'immense front. Joukov, qui s'est illustré contre les Japonais en 1939, est un général très doué, pour qui la fin justifie les moyens. Il est peu économe de la vie de ses hommes, auxquels il demande les pires sacrifices, mais en contre-partie, il leur offre la victoire. Son sang-froid est étonnant, même dans les pires moments de crise. Sur cette photo, Joukov porte l'uniforme typique du début de la guerre, sans épaulettes, mais avec ses étoiles de général sur le collet. (APN)

7. Guderian. op. cit. page 234.

8. G. Joukov — *Marshal Zhukov's Greatest Battles* — New York, 1969, page 51.

Pour les Allemands, les raisons de l'encerclement des armées soviétiques à Viazma et Briansk sont différentes : les faiblesses du commandement soviétique et l'incapacité des Russes à assimiler les nouvelles tactiques de la Blitzkrieg.

Quoi qu'il en soit, une fois l'encerclement réalisé, la bataille est loin d'être terminée, et malgré le côté désespéré de leur combat, les Russes refusent de capituler. La lutte se poursuit donc avec un acharnement qui étonne les Allemands eux-mêmes. Les soldats encerclés, très souvent avec leurs officiers et leurs généraux, ont-ils compris que le sort de Moscou dépendait de leur résistance ? C'est possible, mais que dire des soldats isolés, des unités décapitées et privées de tout contact avec l'extérieur, de tout renseignement sur le développement de la bataille ? Lorsque le sort personnel des individus est en jeu, le patriotisme suffit-il ? Ce n'est pas certain.

En revanche, il est sûr que le comportement des Allemands (ou des nazis ?) a joué un grand rôle dans le refus de capituler des soldats russes encerclés à Viazma ou Briansk. Les grands massacres de prisonniers commis par les Allemands durant l'été ne sont pas passés inaperçus, car effectués sur une trop grande échelle. A quoi bon se rendre pour finir ensuite d'une façon atroce dans un camp de prisonniers ? Au camp 126 de Smolensk, environ 60 000 prisonniers russes ont été assassinés, principalement sous la direction du SS Eduard Geyss. [9]

D'ailleurs, les survivants de Viazma ne seront pas mieux traités, puisque près de Smolensk, une longue colonne de 5 000 prisonniers sera exterminée à la mitrailleuse.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la lutte autour de Viazma se prolonge durant près de trois semaines, retardant d'autant la poursuite de l'offensive vers Moscou. Ainsi, la Blitzkrieg trouve ici ses propres limites : sans encerclements et redditions massives, tous les avantages de la guerre éclair sont perdus, puisque l'offensive s'enlise dans ces combats de nettoyage. Or, en raison de leur idéologie, les Allemands commettent des massacres qui interdisent à l'avenir toute capitulation de l'adversaire, de la même façon que la politique raciale appliquée en Ukraine ou Biélorussie a fait basculer les populations dans la haine de l'Allemand, après l'avoir un instant considéré comme le libérateur du communisme.

Ces épisodes tragiques sont une manifestation de plus de l'incohérence dans la préparation et l'exécution de l'offensive contre l'URSS.

Le 19 octobre 1941, les deux poches de Briansk et Viazma sont enfin nettoyées. Les Soviétiques n'ont pas capitulé, mais des centaines de milliers d'hommes ont été capturés individuellement, en petits groupes ou en tronçons d'unités. Aucun ordre de capitulation n'a été donné par les chefs. Les Allemands dénombrent 657 948 prisonniers, un chiffre énorme qui fait de cette bataille un succès dépassé seulement par les combats autour de Kiev, en Ukraine. Une masse de matériel russe a également été détruit ou capturé, mais les chiffres sont trop sujets à caution pour être acceptés tels quels.

Tactiquement, la victoire est brillante. Stratégiquement, il en va bien autrement puisque l'effort vers Moscou n'a pu être délivré que par des éléments insuffisants en nombre. Certes, les Russes ont été repoussés vers l'est, les villes de Kalouga et Kalinine sont tombées entre les mains allemandes les 13 et 14 octobre. Lorsque les Panzer entrent dans Kalinine, ils ne sont plus qu'à 150 kilomètres au nord-ouest de Moscou. Mais la *raspoutitsa* bloque soudain tout mouvement et empêche le redéploiement de l'infanterie engagée dans la réduction des poches de Viazma et Briansk. Ce sont donc plusieurs semaines qui sont perdues à un moment particulièrement crucial. Les centaines de milliers de soldats peut-être sacrifiés volontairement à Viazma et Briansk ont permis, grâce à leur longue lutte sans espoir, à la Stavka de commencer à regrouper ses réserves à proximité de Moscou. Les Allemands, qui croyaient s'être ouverts la route de la capitale après ce succès tactique retentissant, vont soudain la trouver à nouveau bloquée.

Pas de capitulation

9. *Trial of the Major War Criminals before the International Military Tribunal.* pp. 370-71, vol VII.

Ci-dessous.
Des Panzer III du Panzergruppe Hoepner au sud de Viazma, le 4 octobre 1941. Il ne faut que quelques jours aux chars de la 10. Panzerdivision pour achever l'encerclement de parts importantes de quatre armées soviétiques, mais l'infanterie allemande mettra plus de trois semaines à liquider la poche. Laissées pour compte de la Heer depuis 1939, les Infanterie-Divisionen n'ont pas les moyens de remplir les épuisantes missions qui leur sont confiées dans l'immensité russe, malgré le courage des hommes. C'est sans doute là que se trouve l'une des raisons clés de l'échec allemand devant Moscou.
(BA)

Un PzKpfw IV Ausf. F1 de la 5. Panzerdivision en train de négocier le passage dans un profond bourbier. La peinture gris Panzer du char, par trop voyante sur la neige, a été camouflée tant bien que mal à la craie, y compris sur les marques de nationalité. Cela suffit pour la période de la raspoutitsa, lorsque la neige est à moitié fondue et ne tient pas encore sur la végétation. Mais avec l'arrivée des grands froids et de la neige tenace, il sera nécessaire de repeindre les chars, ce que ne feront d'ailleurs pas toutes les unités. (BA)

LA BOUE

Au moment où les combats s'achèvent dans les poches de Viazma et Briansk, l'offensive allemande est brusquement ralentie par l'apparition de la pluie.

Cette avance vers Moscou ne peut être menée que par deux Armeekorps et un Panzerkorps, c'est-à-dire des effectifs réduits. Au centre du front, la résistance russe se durcit devant Mojaïsk. Elle est singulièrement facilitée par l'arrivée de la pluie. En effet, à partir du 15 octobre, il pleut continuellement et seuls les chars peuvent se déplacer, avec les plus grandes difficultés d'ailleurs. Guderian indique que ses corps blindés sont purement et simplement immobilisés.

La Raspoutitsa

Déjà, le 11, la boue et les T 34 s'étaient conjugués pour infliger une dure défaite à la 4. Panzerdivision, attaquée une nouvelle fois par la 4e brigade blindée de Katoukov. Guderian mentionne dans ses Mémoires que la 4. Pz. Div. a subi de lourdes pertes en chars, ne pouvant recevoir aucune aide des unités voisines en raison de la boue. Nous ne savons malheureusement pas ce qu'entend Guderian par lourdes pertes.

Le témoignage d'un tankiste allemand nous donne pourtant une idée de la bataille : « *Rien de plus effrayant, pour des chars, que de se battre contre un ennemi qui vous est supérieur. Supérieur en nombre, cela n'a pas tellement d'importance et puis nous en avions l'habitude; mais contre des chars d'une classe supérieure, c'est terrible... On a beau y aller plein gaz, ça répond trop doucement. Les blindés russes sont très maniables; à courte distance, ils ont plus vite fait de grimper une pente ou de franchir un marigot que nous de bouger et pointer nos tourelles. Dans le bruit des engins et le fracas de la bataille, on pouvait entendre leurs obus résonner contre nos blindages. Quand ils parvenaient à les crever, on percevait d'abord une longue et sourde explosion; puis c'était un ronflement; un véritable rugissement, trop effroyable, grâce à Dieu, pour nous permettre d'entendre les cris de l'équipage.* » [1]

Après ce très dur avertissement, Guderian demande la création d'une commission, composée de membres de la Direction du Matériel, du Ministère de l'Armement et d'ingénieurs civils, afin de mettre au point un char susceptible de lutter à armes égales contre les T 34. Conscients du danger, les Allemands feront très vite, puisque dès le 20 novembre, la commission se rend au PC de Guderian. Elle sera à l'origine de la naissance du Tiger et du Panther.

La situation, à la fin du mois d'octobre 1941, est assez paradoxale : jamais l'Armée Rouge n'a été aussi près de la défaite, les avant-gardes allemandes sont parvenues à 110 kilomètres seulement de Moscou. Mais dans les rangs de l'armée allemande, les difficultés s'ammoncellent aussi. La supériorité qualitative des chars russes pouvait être contrebattue, dans les pre-

1. Alan Clark — *La guerre à l'Est* — op. cit. page 209.

Les unités de reconnaissance et les unités motocyclistes sont incapables de mener à bien leurs missions en raison de la boue, que même les engins les plus légers ne peuvent affronter. Ces hommes, dont les motos NSU portent sur le réservoir l'insigne tactique des Kradschützen Btn., sont obligés de quitter les chemins défoncés pour essayer d'avancer. (BA)

mières phases de la campagne, par la nette supériorité tactique des unités allemandes, mieux commandées, mieux entraînées et plus mobiles. Avec la raspoutitsa, il n'en va plus de même. Les Panzer, littéralement englués dans la boue, ne peuvent plus manœuvrer à leur guise. Avec des effectifs réduits, les Russes sont à présent capables d'arrêter pendant de longues heures, voire des jours entiers, des divisions allemandes.

Bayerlein décrit ainsi les effets de la *raspoutitsa* : « *Après des pluies incessantes, le terrain devint détrempé, puis commença bientôt, par intermittences, à geler. D'après nos cartes, nous comptions trouver des voies carrossables; mais ce n'était qu'une illusion. La grand'route Ruza-Voronzovo devint pire qu'une mauvaise route de forêt, et l'on ne put s'en servir qu'au début. Les chars ne pouvaient avancer qu'au ralenti dans cette purée d'argile. Les véhicules sur roues s'enlisaient. L'attaque devait pourtant être déclenchée, quelles que soient les circonstances. Au bout de dix kilomètres à peine, près de Panovo, même les chars s'embourbèrent (...) Les pionniers durent construire une chaussée avec des troncs d'arbres sur 15 kilomètres entre Voronzovo et Panovo; qui ne se révéla d'ailleurs utilisable que pour les véhicules chenillés ou semi-chenillés. Il fallut plusieurs jours pour monter l'infanterie et garantir Modenovo contre une éventuelle contre-attaque.* » [2]

2. Alan Clark — *La guerre à l'Est* — op. cit. page 211.

La boue

Un *SdKfz 232 (8-rad) Fu* de la 2. Panzerarmee de Guderian va croiser une petite Mercedes *Typ VK 170*, quelque part dans le secteur d'Orel. Le véhicule de reconnaissance porte à droite un G en partie effacé, preuve de son appartenance à l'armée blindée de Guderian. Le symbole tactique visible à côté du G indique qu'il s'agit d'un véhicule d'une compagnie de transmissions. A la loupe, on distingue sous cet insigne l'insigne divisionnaire : un Y et deux barres, peints en jaune, soit la 10. Panzerdivision. Si le SdKfz 232 passe la fondrière sans difficulté, il n'en sera pas de même de la VK 170, qui n'est pas un engin tout-terrain. (BA)

BLINDES LEGERS ALLEMANDS

Un PzKpfw II Ausf. II de la 1. Panzerdivision, II. Abteilung. Bien qu'il s'agisse de la dernière version du Panzer II, avec un blindage légèrement plus épais, il est alors surclassé par pratiquement tous les engins soviétiques en ligne devant Moscou, tout comme le Panzer I.

PzKpfw 38 (t) du 25. Panzer-Regiment de la 7. Panzerdivision. C'est un vétéran de la campagne de France qui terminera sa carrière devant Moscou. Le chiffre rouge sur fond blanc a été rendu plus discret par un apport de blanc. Le char lui-même est légèrement badigeonné.

Un SdKfz 231 (6-rad) d'une unité inconnue. Le nom Puma peint en rouge sur la caisse laisse penser à une unité de reconnaissance au sein d'une Panzerdivision. De tels engins sont dépassés dans les conditions climatiques de la Russie centrale. Le SdKfz 231 (6 rad) ne sera plus utilisé au front en 1942.

Profils couleurs de Jean Restayn © 1993/ Militaria Magazine

La boue

Face à ces difficultés, la plupart des officiers en viennent à attendre l'hiver avec une impatience mêlée d'inquiétude. Enfin, le terrain redeviendra praticable. Mais l'idée de passer l'hiver russe en rase-campagne n'est pas sans rappeler de fâcheux souvenirs, comme en témoigna le général Blumentritt à Liddell Hart après la guerre :

« La plupart des généraux se demandaient : « Quand allons-nous nous arrêter ? » Ils se souvenaient de ce qui était arrivé à la Grande Armée de Napoléon. Beaucoup d'entre eux commencèrent à relire les mémoires de Caulaincourt et son sinistre récit de la campagne de 1812. Ce livre eut une profonde influence à ce moment critique de 1941. Je reverrai longtemps von Kluge, pataugeant dans la boue entre sa chambre et son bureau, pour venir contempler les cartes, le livre de Caulaincourt à la main. » [3]

Ci-dessus.
Face à la tourmente de neige et à la boue, la Wehrmacht n'est pas prête, ce qui paraît incroyable retrospectivement, car le climat russe n'est un mystère pour personne et l'hiver 1941-42 n'a pas été particulièrement précoce. La voiture de tourisme réquisitionnée pour un état-major aussi bien que la compagnie cycliste visible à l'arrière-plan sont inadaptées aux conditions météorologiques. Seul le tracteur chenillé est capable de se déplacer dans la boue comme dans la neige, mais il n'est pas d'origine allemande. Il a été capturé dans un quelconque kolkhoze et aussitôt réutilisé.
(ECPA)

Ci-contre.
Ce petit PzKpfw 1 bâché est englué dans la boue et, malgré son faible poids de six tonnes, il est peu probable que les six hommes qui s'affairent autour de lui réussiront à le dégager, à la seule force de leurs bras. Ce petit char n'a plus sa place en première ligne et le signe tactique visible au-dessus de la roue de rechange le désigne comme un engin d'une unité du génie de l'infanterie.
(BA)

Panique à Moscou

Pendant que les Allemands piétinent et se laissent aller aux effets dévastateurs du romantisme et du spleen, un vent de panique souffle à Moscou. L'avance de la Wehrmacht dans les derniers jours précédant l'arrivée de la pluie a provoqué un sentiment de panique. Notamment la prise de Mojaïsk, une ville située à seulement 92 kilomètres à l'ouest de la capitale russe.

Un chroniqueur officiel soviétique, A.M. Samsonov, décrit ainsi la situation, dans un style très stalinien : « *L'alarme grandissait dans la ville. On accélérait les évacuations des usines, des ministères, des autorités diverses, des institutions. Il y avait également quelques signes d'affolement parmi la population; des individus fomentaient la panique, lâchaient leur travail et s'empressaient de quitter la ville. Il y avait des traîtres qui profitaient de la situation pour voler et attenter à la propriété socialiste, ou pour ruiner le pouvoir de l'état socialiste.* »

3. Liddell-Hart — *The Other Side of the Hill* — Pan Books, London, 1983. page 284.

Ci-dessus.
Lorsque tous les véhicules sont embourbés, seule la cavalerie et l'infanterie peuvent encore lentement progresser. L'hiver russe ruine toute la stratégie allemande en empêchant la Blitzkrieg. (BA)

Ci-contre.
Dans la panique qui suit les désastres de Briansk et Viazma, les Russes transforment leur capitale en camp retranché, parfois avec une certaine naïveté, comme cette barricade hérissée de tuyaux simulant grossièrement une masse de canons entassés les uns sur les autres ! (APN)

Ci-dessous.
Les jeunes recrues et les volontaires s'entraînent au maniement de la mitrailleuse *Pulemet Maxima obrazets 1910* sur le boulevard Tchistoproudny à Moscou. (APN)

Ci-contre.
Au mois d'octobre 1941, les réserves de la Stavka en provenance de l'Extrême-Orient soviétique ne sont pas encore parvenues près de Moscou. En conséquence, la population civile est enrôlée en masse au cas où les Allemands réussiraient une percée avant que les conditions météorologiques n'empêchent tout mouvement en profondeur. Ces femmes pour le moins déterminées ont perçu des uniformes complets. Elle porte une couverture roulée en sautoir.
(APN)

En effet, le corps diplomatique, certaines administrations et plusieurs ministères sont partis pour la ville de Kouibychev, mais Staline lui-même est resté à Moscou, avec la Stavka et certains ministres. Le 20 octobre, il proclame l'état de siège dans la capitale, ce qui permet d'appliquer à Moscou les lois en vigueur au front. L'ordre est ainsi vite rétabli par la police, l'armée et le NKVD, ainsi que s'en réjouit Samsonov : « *Par cette décision, on décrétait que tous les ennemis de l'ordre devaient passer immédiatement devant les conseils de guerre et qu'on fusillerait sur place tous les provocateurs, espions et autres ennemis qui appelaient la population à la révolte.* » [4]

Pendant ce temps, la population civile est mise à contribution : 12 000 hommes sont recrutés dans des bataillons ou compagnies de destruction, tandis que des centaines de milliers d'hommes et de femmes sont enrolés pour édifier des défenses, creuser des fossés antichars, etc. aux abords de la ville ou dans la cité elle-même. Enfin, 100 000 Moscovites sont appelés sous les drapeaux : ils reçoivent une formation théorique ultra-rapide de 110 heures. L'accoutumance au feu leur est donnée en les poussant en avant de mitrailleuses qui tirent à balles réelles au-dessus de leurs têtes.

Panique à Moscou

La valeur militaire de ces « volontaires » est donc plutôt faible, d'autant que les armes manquent. Ainsi, un bataillon monte en ligne avec 675 hommes armés de 259 fusils, 145 pistolets, 120 grenades (allemandes), 9 mitrailleuses et 2 000 cocktails Molotov.

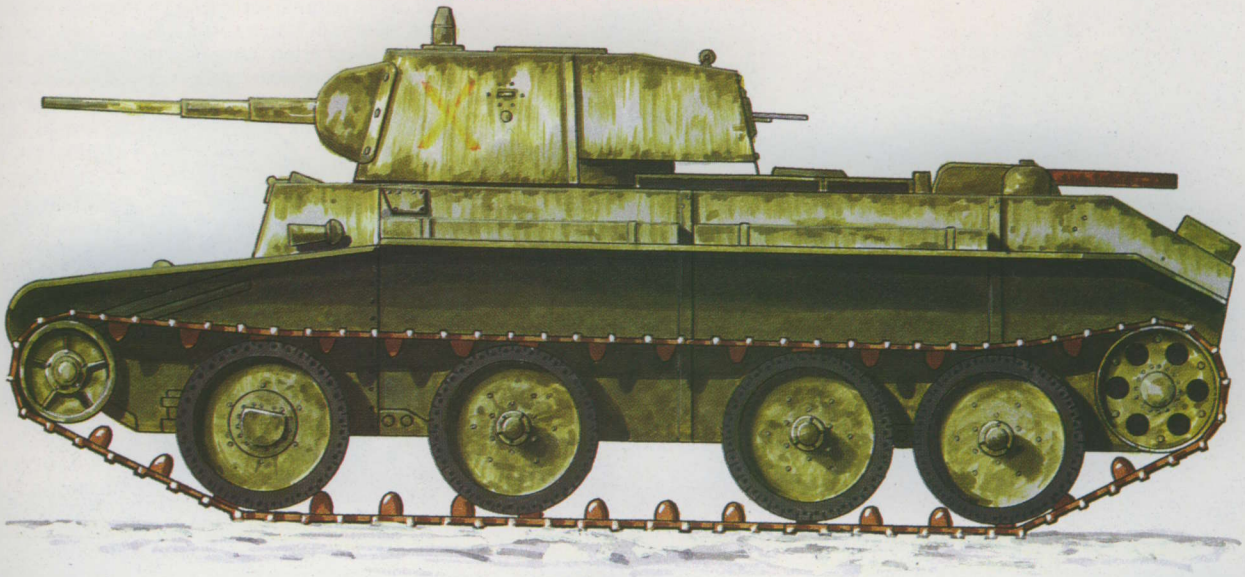
Néanmoins, les usines d'armement tournent à plein rendement dans Moscou et Rokossovki raconte que

4. Yves Buffetaut — La bataille de Moscou — op. cit. page 41.

Ci-contre.
La plupart des volontaires ou des enrôlés ne sont pas aptes au combat au front. En revanche, ils participent en masse à de gigantesques travaux de terrassement, comme ici où des centaines de civils creusent un fossé antichars. Les seuls outils étant des pelles et des bêches, hommes et femmes travaillent sur trois niveaux pour extraire la terre.
(APN)

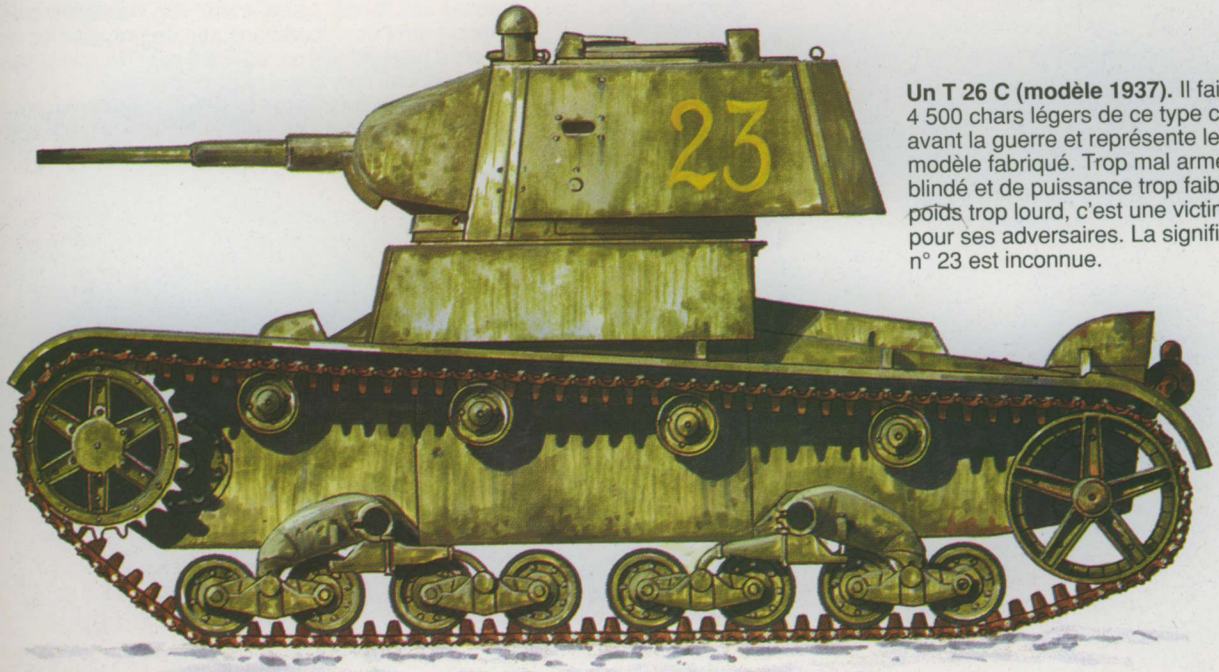
Ci-dessous.
Sur un terrain de football de Moscou, des volontaires prolétariens s'entraînent à pourfendre l'envahisseur hitlérien à coups de baïonnettes. En fait, il est très douteux qu'un seul bataillon d'Opolotchenie ait réellement pris part aux combats devant Moscou, malgré certains témoignages allemands. (APN)

BLINDES SOVIETIQUES



Ci-contre.
Un T 26 A d'une unité soviétique inconnue. L'engin a reçu des plaques supplémentaires de blindage sur la caisse. Le camouflage blanc appliqué dans les unités de réparation est délavé. La bande blanche qui entoure encore le sommet de la tourelle laisse penser à un vétéran de Barbarossa.

Ci-dessus.
Un char rapide BT 7. Equipé d'un moteur de 450 ch, il atteignait une vitesse de près de 80 km/h sur route. Les deux écoutilles de tourelle le font surnommer « Micky Maus » par les Allemands. La croix jaune faiblement discernable sous le camouflage blanc est répété en petit sous la mitrailleuse.



Un T 26 C (modèle 1937). Il fait partie des 4 500 chars légers de ce type construits avant la guerre et représente le dernier modèle fabriqué. Trop mal armé, mal blindé et de puissance trop faible pour un poids trop lourd, c'est une victime facile pour ses adversaires. La signification du n° 23 est inconnue.

Profils couleurs de Jean Restayn © 1993/ Militaria Magazine

Poursuivre l'offensive ?

sa 16e armée reçoit deux régiments de chasseurs de chars à la mi-octobre, de même que trois bataillons de Katiouchas, les orgues de Staline.

La conférence d'Orcha

A la fin du mois d'octobre 1941, tout mouvement a cessé sur le front, la boue interdisant les manœuvres d'envergure. Cette période d'inactivité forcée déplaît profondément aux Allemands, qui en souffrent d'autant plus que leurs lignes de communication sont démesurées. Le tonnage quotidien destiné aux Panzerdivisionen passe de 900 à 20 tonnes. En de nombreux endroits, la Luftwaffe doit intervenir pour parachuter un peu de ravitaillement. Goebbels lui-même est forcé de reconnaître devant la presse que les conditions climatiques empêchent la poursuite de l'avance.

Du côté soviétique, le répit tant espéré est là. Il correspond en outre à l'arrivée à Moscou du fameux message de l'espion Sorge indiquant que le Japon ne bougera pas et qu'il est donc possible d'envoyer en Russie occidentale les excellentes troupes qui montent la garde aux confins de l'Empire, près de la Mandchourie.

Pour les Allemands, il est temps de s'interroger sur la suite des événements. La boue a arrêté les divisions au hasard des caprices météorologiques et le front n'a aucune cohérence. Avec l'apparition du gel, il faudra obligatoirement le modifier, dans un sens ou dans l'autre : soit poursuivre vers Moscou, soit rectifier le tracé de la première ligne en attendant le printemps. Le *statu quo* n'est pas acceptable.

Le 13 novembre, une importante réunion des principaux commandants allemands en campagne se déroule à Orcha. Elle est censée permettre l'arrêt d'une décision qui prenne en compte les avis des généraux. Hitler lui-même ne s'y rend pas, mais dépêche sur place le général Halder, chef d'état-major de l'armée et second de Brauchitsch, le général en chef.

Dans son train spécial, Halder rencontre les représentants des trois groupes d'armées : Brennecke pour le Heeres-Gruppe Nord; von Greiffenberg pour le Heeres-Gruppe Mitte et enfin von Sodenstern pour le Heeres-Gruppe Süd.

Ci-dessus et ci-dessous.
La défense antiaérienne de Moscou n'a pas toujours les moyens les plus adéquats pour lutter contre la Luftwaffe, avec cet affût quadruple de mitrailleuses Maxim 1910, ou ce ballon qui se gonfle sous l'œil d'une femme-soldat, sur la place Sverdlov. Mais, de toute façon, la Luftwaffe n'a pas les moyens de mener des raids intensifs contre la capitale, ses effectifs en bombardiers étant nettement insuffisants. En effet, en raison des mauvaises conditions climatiques, la Luftflotte de Kesselring est partie en Méditerrannée où elle bombarde Malte et les convois alliés. (APN)

Après un exposé de Halder sur la situation générale sur le front de l'Est, chaque officier est prié de répondre à une question directe : faut-il poursuivre l'offensive lorsque le gel le permettra ?

Le chef d'état-major de von Leeb, Brennecke, répond le premier, en insistant sur le fait que son groupe d'armées est déjà sur la défensive, car privé de ses éléments blindés. En outre, la neutralisation de Léningrad, à défaut de sa capture, demande des effectifs importants. La question d'une reprise de l'avance ne se pose donc même pas au nord du front.

Von Soderstern, le second de von Rundstedt en Ukraine, est d'un avis voisin. Certes, le Heeres-Gruppe Süd a gardé la plupart de ses Panzerdivisionen, mais sa position très avancée à l'est, sur le cours du Don près de Rostov, ne lui permet pas de poursuivre une offensive qui exposerait d'une façon très dangereuse ses flancs. Au contraire, von Rundstedt demande un arrêt des opérations afin de préparer les quartiers d'hiver de la troupe, tant il est clair que la guerre ne sera pas finie avant la fin de l'année.

Ces avis sont certes importants, mais ils ne concernent somme toute que des fronts devenus annexes.

Tous les efforts depuis un mois ont porté sur le Heeres-Gruppe Mitte. Que veut le général von Bock ?

« *Le chef d'état-major du Heeres-Gruppe Mitte, von Greiffenberg, exprima une opinion plus nuancée, soulignant les risques d'une avance, sans toutefois s'y opposer. Il était dans une position difficile. Le maréchal von Bock était un soldat de grande valeur, mais très ambitieux, et ses yeux étaient fixés sur Moscou, qui semblait si proche.* » [5]

Cette réponse ambigüe laisse l'initiative à l'OKH. Selon certains auteurs, Halder aurait distribué les ordres d'offensive d'automne à la fin de cette réunion. Pour d'autres, l'ordre de prendre Moscou serait arrivé plus tard. Quel a donc été le rôle de Hitler dans cette décision finale ? Après la guerre, de nombreux généraux allemands ont rejeté sur leur ancien Führer la responsabilité de toutes les défaites, y compris celle de Moscou, bien entendu. En fait, la vérité n'est pas aussi manichéenne. Dire que Hitler a voulu la prise de Moscou, c'est une évidence, mais encore faut-il préciser quand, car il a changé d'avis à de nombreuses reprises. En novembre 1941, il est évident que sa volonté est chancelante. Il a cru tellement souvent, depuis le début de la campagne, à la fin de l'Armée Rouge, que les déceptions des dernières semaines lui ont ôté toute certitude quant à la conduite à tenir.

Dire que Brauchitsch et Halder sont certains d'une victoire à Moscou avant la fin de l'année serait trop s'avancer. Toutefois, il est évident que les deux personnages-clés de l'OKH ont poussé Hitler, des mois durant, à lancer la Wehrmacht contre Moscou, et notamment durant le mois de septembre. Les contretemps du mois d'octobre les ont certainement fait réfléchir, mais ils ne peuvent changer ainsi d'avis alors que les troupes allemandes sont à moins de 100 kilomètres de la capitale russe. Se rétracter au dernier moment, ce ne serait pas seulement perdre la face, mais aussi perdre leur poste, Hitler ne tolérant pas d'être mal conseillé. Il est donc évident que Brauchitsch et Halder ont poussé Hitler à continuer l'offensive contre Moscou.

Le cas de von Bock est plus complexe. Blumentritt laisse penser que l'ambition a joué un grand rôle dans la volonté du chef du Heeres-Gruppe Mitte de poursuivre l'offensive. Il est vrai que le vainqueur de Moscou aurait eu une place à part dans l'Histoire. Cela dit, von Bock est mieux placé que quiconque pour connaître les difficultés qui attendent ses troupes dans les 100 derniers kilomètres. Or, justement, les hommes de von Bock ne rêvent, pour la plupart, que de s'élancer vers le Kremlin dès que le temps le permettra. A cela deux causes : l'attirance irrésistible de la capitale russe, qui semble si proche et dont les feux de DCA illuminent la nuit; l'impression que la ville offrira de meilleurs quartiers d'hiver que la steppe qui s'étend de Kalinine à Kalouga et Toula. Rappelons qu'au 13 novembre, aucune tenue d'hiver n'est encore arrivée au front.

Pour von Bock, malgré l'état d'épuisement de ses hommes et de leurs machines, il est clair que c'est le sursaut de volonté supplémentaire des Allemands qui emportera la décision.

Ci-dessus.
La nuit, les raids sporadiques de harcèlement sur Moscou provoquent le tir de la DCA, comme de ce canon de 37 mm qui défend le pont de Borodino. Les troupes allemandes aperçoivent au loin cette lueur et celle des projecteurs. (APN)

Ci-dessous.
Au début du mois de novembre, le gel permet enfin aux chars de progresser à nouveau, comme cette colonne de PzKpfw IV de la 6. Panzerdivision. La marche sur Moscou va reprendre. (BA)

5. Liddell-Hart — *The other side of the Hill* — op. cit. page 47. Il s'agit du témoignage du général Blumentritt.

LA REPRISE DE L'OFFENSIVE

L'arrivée de l'hiver et du gel autorise à nouveau les manœuvres d'envergure à partir des premiers jours de novembre. Le Heeres-Gruppe Mitte se prépare à donner l'estocade aux Russes.

Lorsque la boue se fige enfin, les services du train de la Heer font des prodiges pour acheminer en première ligne le matériel de remplacement, l'essence et les hommes. Il semble qu'ils y soient parvenus dans une proportion tout à fait honorable et même exceptionnelle si l'on prend en compte la longueur des lignes de communication et l'état des routes.

Les effectifs allemands au 15 novembre 1941

Les chiffres que nous citons ci-dessous sont tirés de l'ouvrage du colonel Costantini sur la guerre à l'Est. Au moment de la reprise de l'opération Typhon, le Heeres-Gruppe compte trois armées, une armée blindée (la 2. Panzerarmee de Guderian) et deux Panzergruppen (de Hoepner et Hoth). Il totalise donc 74 divisions, dont 47 Infanterie-Divisionen, 8 Infanterie-Divisionen (mot.), 14 Panzerdivisionen, 3 divisions de sécurité et 3 brigades autonomes. En terme d'effectifs, cela correspond à 943 000 hommes, 11 670 canons, environ 1 500 chars et 650 avions.

Le chiffre des chars semble surévalué. Il signifierait que non seulement toutes les pertes subies dans la première phase de l'opération Typhon ont été comblées, mais que des renforts sont également arrivés, ce qui semble peu probable. En outre, et nous le verrons plus loin, ce chiffre concerne tous les chars présents dans les divisions, qu'ils soient en état de marche ou non. Le froid ne va pas tarder à réduire les disponibilités en matériel comme en hommes à un niveau très bas.

En règle générale, et toujours selon Costantini, les grandes unités allemandes sont complétées à environ 80°% de leurs effectifs en personnel, ce qui donne 13 500 hommes par division d'infanterie, 11 200 par division motorisée et 12 800 par Panzerdivision. Les effectifs pleins étant respectivement de 17 734, 16 400 et 15 600, nous pouvons être plus précis en indiquant qu'en moyenne, les ID sont complétées à 76 %, les ID (mot.) à 68 % et les Pz. Div. à 82 %.

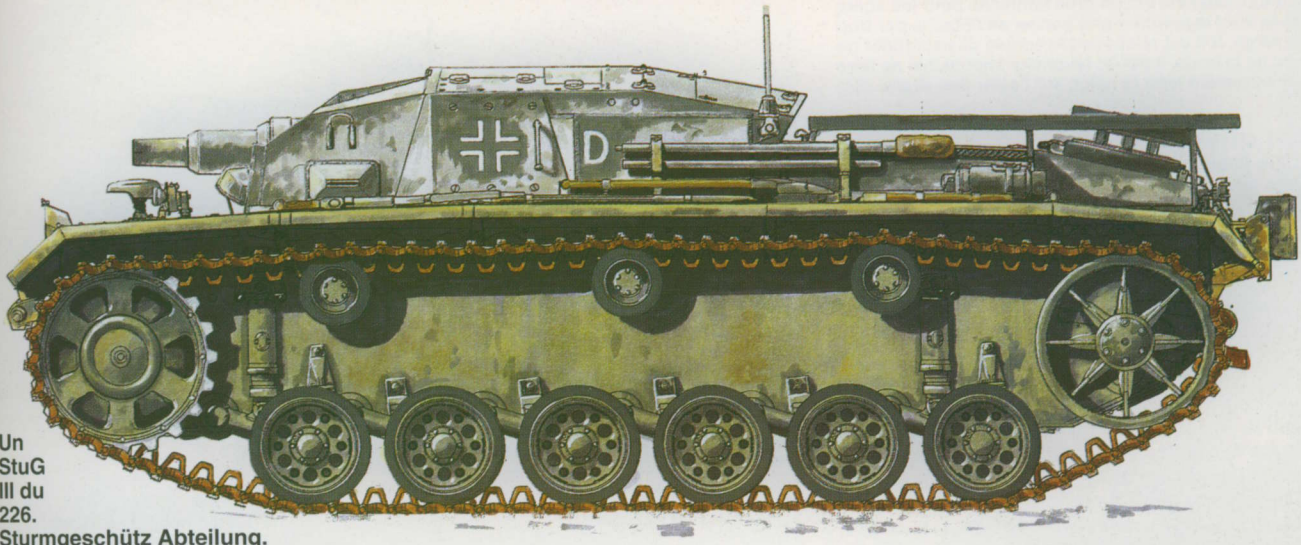
Quant aux chars, il y en aurait entre 100 et 110 par division blindée, sans doute avec de grosses variations selon les unités.

Le front du Heeres-Gruppe Mitte étant long de 870 kilomètres, la densité est d'une division pour 12 kilomètres et de 13 pièces d'artillerie par kilomètre de front.

Le gel permet de circuler à nouveau mais il apporte des contraintes non négligeables : les soldats allemands sont mal équipés pour la combat en hiver, non seulement en ce qui concerne les vêtements chauds, mais aussi la couleur des uniformes. Le cadre qui porte des jumelles s'est confectionné un poncho avec une couverture blanche et une serviette lui sert de couvre-casque. Le tireur MG 34 a tenté de faire de même avec deux serviettes. Le tout donne une fâcheuse impression d'improvisation. Ce PzKpfw III Ausf. H est armé d'un canon KwK L/42 de 50 mm. On reconnaît sur la tourelle l'insigne du II. Abt. de la 2. Panzerdivision.

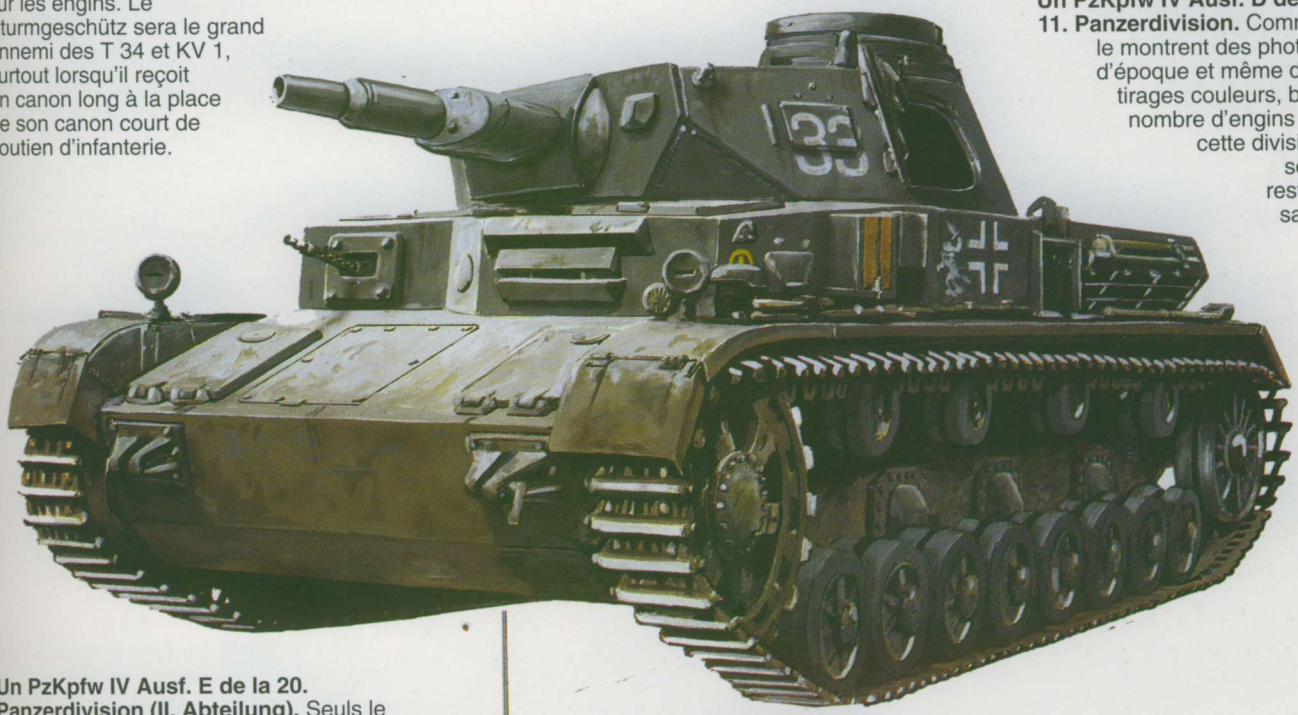
Ci-dessous.
Le gel fige peu à peu les bourbiers. Ce convoi semble attendre que la boue se solidifie. Bien que semi-chenillé, le SdKfz 10 visible à droite ne peut pas encore bouger. (BA)

STURMGESCHÜTZ ET PANZER IV ALLEMANDS

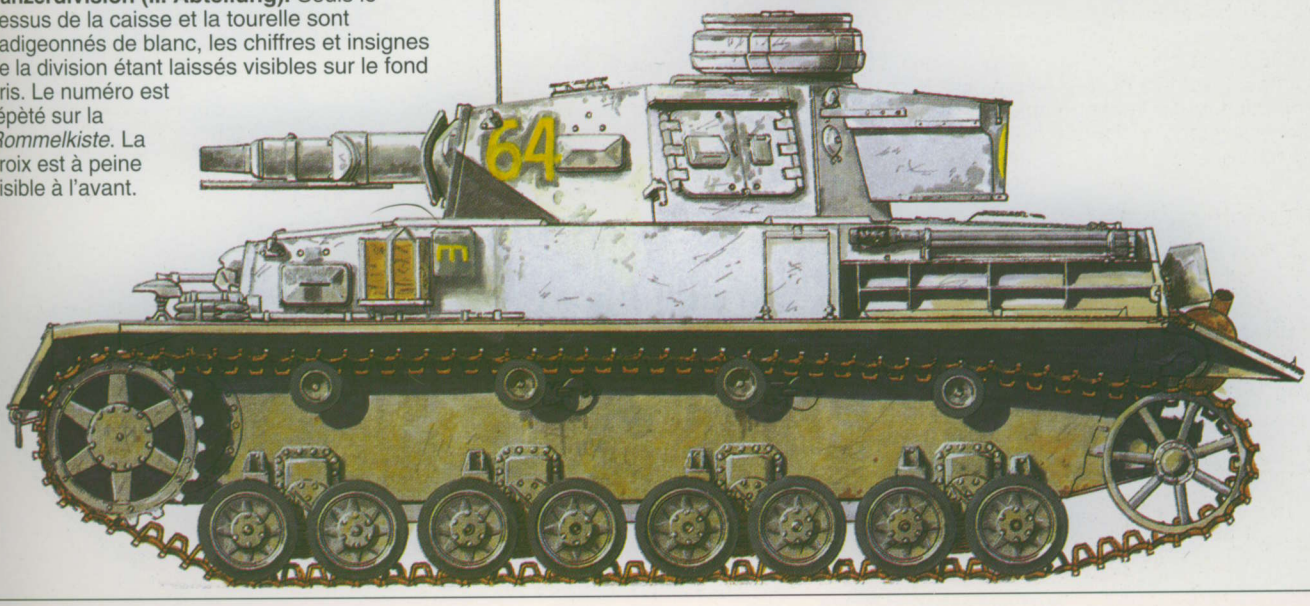


Un StuG III du 226. Sturmgeschütz Abteilung. Cette unité a comme symbole un StuG stylisé, mais cet insigne est rarement porté sur les engins. Le Sturmgeschütz sera le grand ennemi des T 34 et KV 1, surtout lorsqu'il reçoit un canon long à la place de son canon court de soutien d'infanterie.

Un PzKpfw IV Ausf. D de la 11. Panzerdivision. Comme le montrent des photos d'époque et même des tirages couleurs, bon nombre d'engins de cette division sont restés sans



Un PzKpfw IV Ausf. E de la 20. Panzerdivision (II. Abteilung). Seuls le dessus de la caisse et la tourelle sont badigeonnés de blanc, les chiffres et insignes de la division étant laissés visibles sur le fond gris. Le numéro est répété sur la *Rommelkiste*. La croix est à peine visible à l'avant.



Profils couleurs de Jean Restayn © 1993/

Ci-contre.
Ce PzKpfw IV n'est absolument pas camouflé, dans un paysage pourtant entièrement blanc. Le manque de peinture blanche est un gros handicap pour les chars allemands dont la peinture gris panzer se détache par trop sur la neige. S'il est relativement simple de camoufler un char avec de la boue, il est en revanche impossible de faire volontairement tenir la neige sur l'acier des chars. (BA)

Le plan allemand

L'attaque finale contre Moscou répond à un plan élaboré par le Heeres-Gruppe Mitte d'après les directives de l'OKW. Grâce à la note n° 2250/41 de l'état-major de von Bock, nous en connaissons les détails :

« — *Au moyen de deux groupements mobiles et puissants, porter simultanément deux coups écrasants sur les flancs du front Ouest à la jonction avec les fronts de Kalinine et Sud-Ouest et, après avoir détruit les troupes adverses, envelopper impétueusement Moscou au Nord et au Sud, lorsque les pinces blindées auront été refermées à l'Est de la capitale;*

— *Avec la 9. Armee, fixer d'abord les armées centrales du front Ouest; ensuite, au fur et à mesure de la progression des groupements de choc, passer à une offensive frontale énergique sur Moscou, après avoir fragmenté le dispositif opérationnel des troupes en place; ultérieurement, mettant à profit le succès des groupements blindés, créer un anneau étroit d'encerclement de la ville, en utilisant surtout les divisions d'infanterie.* » [1]

Les Allemands vont donc s'efforcer de rééditer une bataille d'encerclement, comme celle de Viazma.

Les Russes le dos au mur

Du côté soviétique, la situation est peu encourageante à la mi-novembre, au moins en ce qui concerne les unités en première ligne. Après les terribles pertes subies à Viazma et Briansk, les divisions d'infanterie ne comptent plus que 5 500 hommes en moyenne. De nouveaux chars sont arrivés en ligne, mais une fois encore, il s'agit essentiellement de modèles anciens et dépassés. Sur 890 chars présents au front, à peine 90 sont des KV 1 ou des T 34. Il n'y a guère qu'en aviation que les Soviétiques disposent d'une supériorité numérique, mais à cette époque, la plupart des avions russes sont nettement inférieurs aux allemands.

Ci-dessous.
Ce T 34/76 badigeonné de blanc a, semble-t-il, été victime de son poids en passant sur une mare gelée. Immobilisé, il a peut-être été sabordé par son équipage. Son moteur flambe. (BA)

La reprise de l'offensive

1. Costantini — *L'Union Soviétique en Guerre* — op. cit. page 231.

Le rapport des forces, sur le front même, s'établit ainsi en faveur des Allemands, au 15 novembre 1941 :
- combattants : 1,9 / 1;
- artillerie de campagne et mortiers : 3 / 1;
- artillerie antichars : 7 / 1;
- chars : 1,6 / 1;
- aviation : 1 / 1,6.

Mais, et c'est sans doute ce qui compte le plus, Joukov est en train de constituer une réserve stratégique importante grâce aux divisions d'Extrême-Orient. Au contraire, von Bock lance presque toutes ses troupes dans la bataille puisqu'il ne lui reste plus en réserve que trois divisions d'infanterie. A Halder qui s'en inquiète le 18 novembre 1941, Bock répond : « *L'ennemi ne possède plus de réserves dans la profondeur de son front et, sous ce rapport, il se trouve dans une situation pire que la nôtre. Le dernier bataillon qui peut être jeté dans le combat peut décider du sort de la bataille.* »

Cette erreur d'évaluation du potentiel russe ne va pas tarder à avoir de très lourdes conséquences.

Le plan défensif de Joukov

Pour Joukov, il n'y a qu'une méthode pour vaincre l'ennemi : laisser les Allemands s'épuiser sur Moscou, puis lancer une vaste contre-offensive au moment opportun. Encore faut-il que la résistance devant la capitale russe soit assez longue pour que la réserve stratégique soit opérationnelle. Les divisions fraîches viennent de fort loin et les conditions météorologiques ne se prêtent guère à un transfert rapide. Voici l'origine des unités en cours de mouvement en novembre 1941 :

— de Mongolie extérieure : une division d'infanterie, deux brigades de chars;

— de la région de l'Oussouri : cinq divisions d'infanterie, une de cavalerie, trois brigades de chars;

— de la région du fleuve Amour : deux divisions d'infanterie, une brigade de chars;

— de Transbaïkalie : sept divisions d'infanterie, deux divisions de cavalerie, deux brigades blindées.

Au total, 15 divisions d'infanterie, trois de cavalerie et huit brigades blindées.

Ci-dessus.
Malgré la menace allemande ou peut-être à cause d'elle, les cérémonies de l'anniversaire de la révolution d'octobre 1917 sont très impressionnantes le 7 novembre 1941 à Moscou. Ici, une unité d'infanterie défile sur la place Rouge, devant le Kremlin et le mausolée de Lénine. Les fantassins du premier rang portent tous un fusil-mitrailleur Lewis sur l'épaule. Tous ont endossé une épaisse capote et des gants. Les soldats russes sont tous chaussés de bottes trop grandes d'une pointure, afin de leur permettre d'y glisser de la paille ou du papier journal, qui est d'après Joukov la meilleure défense contre le froid. (APN)

Ci-contre.
Du côté allemand, la lutte contre le froid est faite d'expédients. Ce soldat a lié des morceaux de fourrure autour de ses bottes avec du fil de fer ou de la ficelle. Les mollets sont ainsi protégés, mais pas les pieds eux-mêmes, puisque la fourrure ne couvre pas le pied de la botte. A l'arrière-plan, le véhicule est une Kübelwagen Adler Typ 3 Gd. de 2 916 cc³, qui n'a aucun rapport avec la célèbre Volkswagen. (BA)

Une pièce d'artillerie lourde allemande de 21 cm, capable de tirer un obus de 121 kg à près de 17 kilomètres. Le Mörser 18 de 21 cm et le Kanone 18 de 17 cm sont pourvus du même affût, le second pouvant tirer un obus de 68 kg à près de 30 kilomètres, avec presque autant d'efficacité que l'obusier. En conséquence, à partir de 1941, le Kanone sera construit prioritairement sur le Mörser. Les deux pièces sont construites par Krupp. (coll. privée)

La reprise de l'offensive

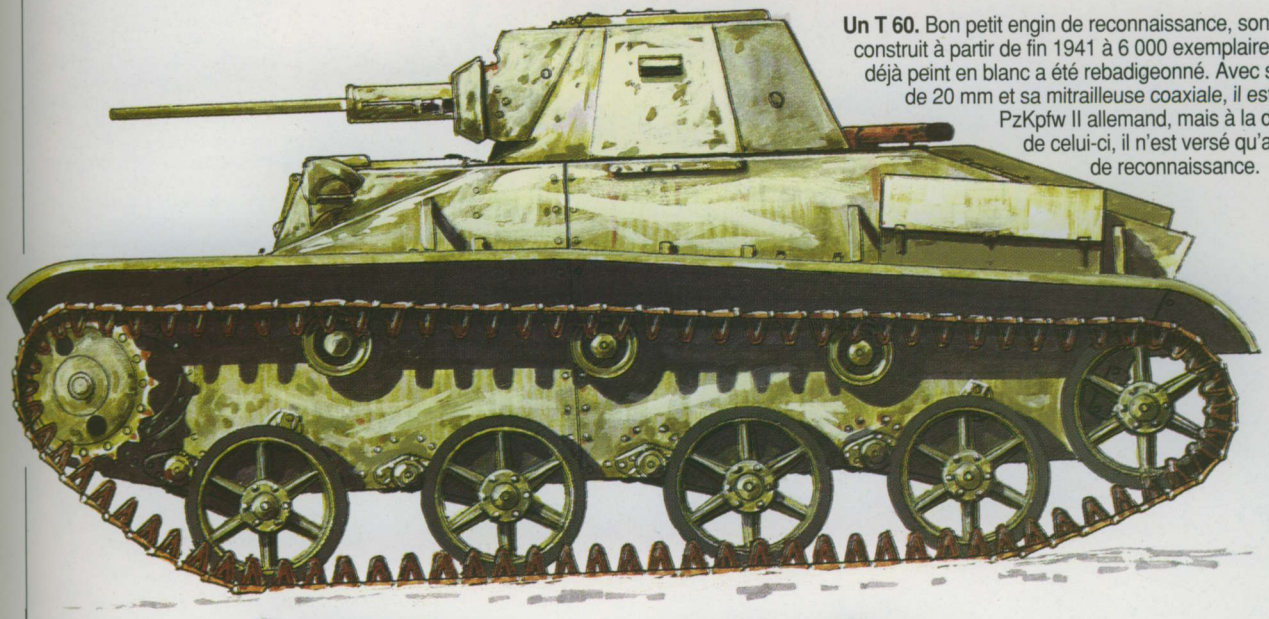
Aussitôt après la parade sur la place Rouge, certaines unités d'infanterie montent au front, comme ses fantassins qui arrivent de l'Extrême-Orient soviétique. (APN)

« *Cependant, il fallait compter un délai de quinze à vingt jours pour achever la formation et la concentration de ces grandes unités,* écrit Sokolovsky. *Au cours de cette période cruciale, les troupes du front ouest, en liaison avec celles du front de Kalinine et celles de l'aile droite du front sud-ouest devaient interdire à tout prix, malgré la situation difficile et exceptionnelle, la percée vers Moscou et son encerclement. De la stoïcité des troupes, mais également d'une direction claire et experte du commandement, dépendaient donc la sauvegarde de la capitale et l'issue de la lutte gigantesque liée à cette ville, ainsi que le destin ultérieur de la guerre.* »

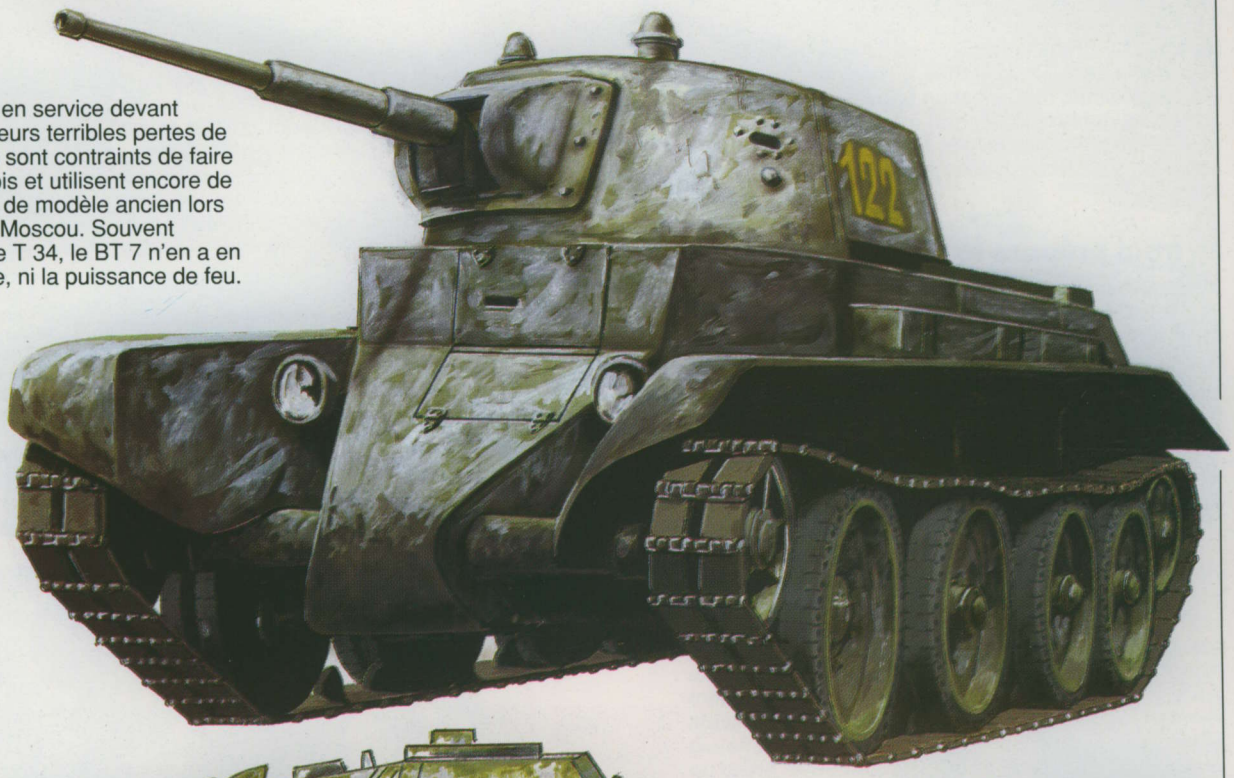
Au 7 novembre, soit une semaine avant la reprise de l'offensive allemande, la réserve stratégique compte 100 000 hommes, 2 000 canons et 300 chars.

Il est intéressant de noter que cette période correspond aux premières livraisons de matériel d'origine occidentale. Courant octobre est arrivé d'Angleterre un convoi transportant des armes antichars et des blindés

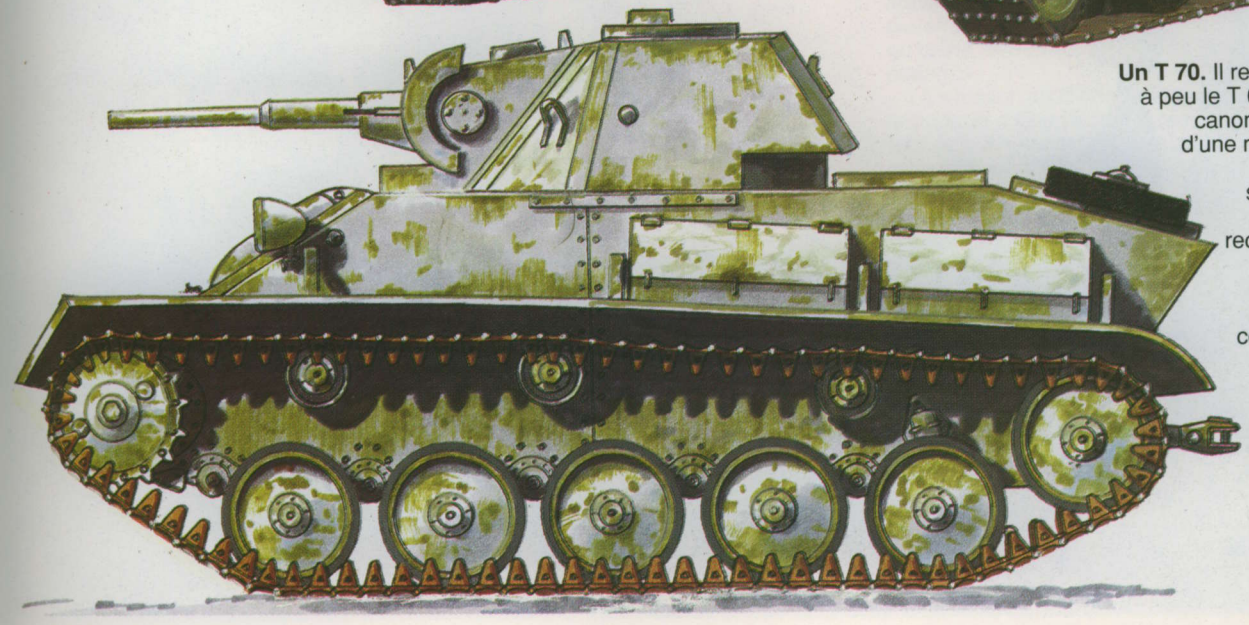
BLINDES SOVIETIQUES



Un T 60. Bon petit engin de reconnaissance, son châssis fut construit à partir de fin 1941 à 6 000 exemplaires. L'engin déjà peint en blanc a été rebadigeonné. Avec son canon de 20 mm et sa mitrailleuse coaxiale, il est l'égal du PzKpfw II allemand, mais à la différence de celui-ci, il n'est versé qu'aux unités de reconnaissance.



Un BT 7 encore en service devant Moscou. Après leurs terribles pertes de l'été, les Russes sont contraints de faire flèche de tout bois et utilisent encore de nombreux chars de modèle ancien lors de la bataille de Moscou. Souvent confondu avec le T 34, le BT 7 n'en a en fait ni le blindage, ni la puissance de feu.



Un T 70. Il remplacera peu à peu le T 60. Armé d'un canon de 45 mm et d'une mitrailleuse de 7,62 mm, il servira surtout pour la reconnaissance. Son excellent châssis préfigure déjà celui du SU 76. Ce char léger très fiable sera beaucoup utilisé par les Allemands.

Profils couleurs de Jean Restayn © 1993/

Ci-contre.
L'artillerie lourde allemande compte aussi de nombreuses pièces de 15 cm, comme ce *Schwere Feldhaubitze 18* de 15 cm, un canon dont le calibre réel est de 149 mm. Il s'agit de la pièce lourde standard de l'armée tout au long de la guerre. L'une de ses particularités est de posséder un affût Krupp et une bouche à feu Rheinmetall, à la suite d'un compromis fait par le ministère de l'armement en 1933, lors du concours destiné à pourvoir la nouvelle armée allemande d'un canon lourd moderne. Plus ancien de six ans que l'obusier russe de 152 mm, il lui est légèrement inférieur en puissance de feu, son obus ne pesant que 43 kg contre 51. Les portées des deux canons sont voisines de 13 kilomètres.
(BA)

légers : 200 Bren Carrier, 200 fusils antichars Boys et 50 canons de 2 livres. Certes, il ne s'agit là que d'un matériel périmé, mais c'est un premier geste.

Le 6 novembre, le second arrivage est beaucoup plus conséquent : 280 chars Matilda II et Valentine et 500 avions de chasse, notamment des Hawker Hurricane.

Le froid prépare la bataille

L'arrivée du froid a deux effets contradictoires : il permet la reprise de l'offensive allemande, mais apporte de grandes contraintes aux assaillants, ainsi que le note Joukov :

« *Le temps froid commença dans les premiers jours du mois de novembre. les routes gelèrent et devinrent partout praticables. Nos entrepôts du front reçurent de grandes quantités de manteaux en peau de mouton, de bottes en feutre, de sous-vêtements chauds, de vestes capitonnées et de chaudes casquettes avec des protège-oreilles. A la mi-novembre, nos hommes étaient chaudement vêtus alors que les soldats nazis s'enroulaient dans des couvertures qu'ils avaient prises aux civils. C'est à ce moment qu'apparurent aux pieds de beaucoup de soldats allemands les horribles chaussures de paille qui leur rendaient la marche très difficile.* » [2]

Guderian se rend à plusieurs reprises parmi ses troupes peu avant la date de reprise de l'offensive. Ce qu'il voit ne peut que l'inquiéter : « *Durant la matinée du 14 novembre, je visite la 167. I.D. et parle à nombre d'officiers et d'hommes. La situation des approvisionnements est mauvaise. Survêtements de neige, graisse pour les bottes, sous-vêtements et surtout pantalons en laine manquent cruellement. Une grande partie*

La reprise des combats

2. Georgi Joukov — *The battle of Moscow* — in *Password Victory*, Raduga Publishers, Moscou, 1985, page 45.

Ci-contre à droite.
Une pièce soviétique de 203 mm, particulièrement impressionnante en raison de son calibre et de son affût chenillé, mais non motorisé. Sa vitesse de déplacement maximale n'est que de 15 km/h, mais les chenilles autorisent sont déploiement en terrain difficile ou par temps médiocre, ce qui est rare pour une pièce d'un tel poids : pas moins de 17 tonnes. Ses performances s'apparentent à celle du Mörser 18 de 21 cm.
(APN)

Ces artilleurs soviétiques acclament la lecture d'un décret qui décore leur régiment de l'ordre du Drapeau Rouge, durant l'hiver 1941. Les hommes sont engoncés dans d'épais manteaux, parfois fourrés, comme celui de l'officier commandant le régiment, à gauche. L'une des armes les plus efficaces de l'Armée Rouge est sans aucun doute l'artillerie, moderne de conception dans sa majorité, par la force des choses, des dizaines de milliers de pièces anciennes ayant été perdues dans les phases initiales de l'opération Barbarossa. (APN)

des hommes portent encore des pantalons de coton alors que la température est de - 40° ! A midi, je me rends à la 112. I.D. où j'entends la même histoire. Nos troupes ont réussi à se procurer des manteaux et des toques en fourrure russes; seul l'insigne national permet de les identifier comme des Allemands. Tous les stocks en vêtements de la Panzerarmee sont immédiatement envoyés au front, mais la pénurie est telle qu'ils ne représentent qu'une goutte d'eau dans un océan. »

La situation en blindés n'est pas meilleure : « *La belle brigade d'Eberbach est réduite à 50 chars et c'est tout ce qui nous reste, alors que la dotation théorique pour les trois divisions devrait être de 600 chars.* » [3]

Les conséquences ne se font pas attendre. Le 17 novembre, lors d'une contre-attaque partielle délivrée par des troupes sibériennes, la troupe donne d'inquiétants signes de faiblesse :

« *Avant de juger de leurs performances, il est bon de se rappeler que chaque régiment avait perdu en moyenne 500 hommes à cause du gel, que le froid était tel que les mitrailleuses ne pouvaient plus tirer et qu'enfin notre canon de 37 mm était impuissant face au T 34. Le résultat de tout ceci fut une panique, qui s'étendit jusqu'à Bogorodisk. C'était la première fois qu'une telle chose se passait durant la campagne de Russie et cela vint comme un avertissement : la capacité à combattre de notre infanterie était arrivée à son terme et il était désormais illusoire de lui faire accomplir des tâches difficiles.* » [4]

3. et 4. Heinz Guderian — *Panzerleader* — op. cit. page 248-249.

Ci-contre.
Le général Constantin Rokossovski, dont la 16e armée jouera un rôle considérable dans la bataille de Moscou, dans le secteur de Volokolamsk tout d'abord, puis dans la défense rapprochée de la ville lorsque les Allemands arriveront à seulement 17 kilomètres du Kremlin. Nous n'avons pas trouvé de photographie de lui en 1941 et celle-ci a été prise en 1944, lorsqu'il commandait le front de Biélorussie lors de l'entrée de l'Armée Rouge en Pologne. L'uniforme qu'il porte, avec des épaulettes, n'existait pas encore en 1941 et Rokossovski portait certainement moins de décorations à cette époque. (APN)

La Russie est immense

L'effondrement de la 112. Infanterie-Division, au début même de la marche finale sur Moscou, est de bien mauvais augure.

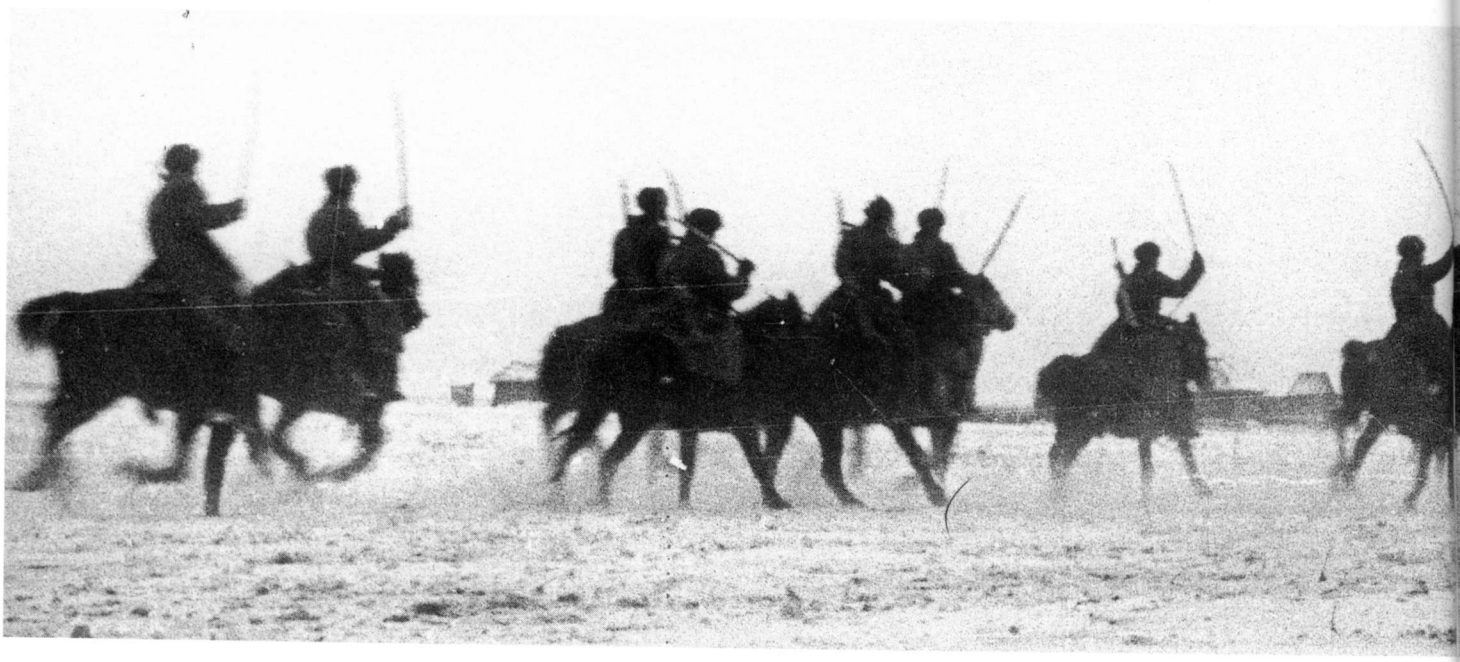
La chaussée de Volokolamsk

Vers la mi-novembre, probablement en espérant profiter des effets du froid, Staline pense qu'une série de contre-attaques ponctuelles pourra retarder le déclenchement de l'offensive allemande. Nous venons de voir que sur le front de la 112. I.D., l'assaut d'une unité sibérienne a causé une panique dans les rangs allemands. Ce n'est pas le cas partout, loin s'en faut, surtout lorsque les attaques russes se heurtent à des troupes qui sont prêtes à l'offensive. Il se produit alors de féroces batailles de rencontre. C'est notamment le cas à Volokolamsk.

Grâce aux témoignages de Joukov et de Rokossovski, nous connaissons bien les détails de cette bataille, voulue par Staline. Joukov raconte ainsi sa genèse, en reprenant une conversation orageuse avec Staline :

« — *Staline : Chapochnikov et moi pensons que l'attaque ennemie peut être empêchée en la devançant par des contre-attaques. Une contre-attaque sera lancée dans la région de Volokolamsk (à environ 90 km à l'ouest de Moscou) et une autre dans la région de*

Ci-dessous.
La cavalerie russe joue un rôle important lors de la bataille de Moscou, notamment sous les ordres du général Belov. Dans la phase défensive de la bataille, son intervention se termine de façon sanglante, mais après la rupture du front allemand par la contre-attaque de Joukov, son irruption sur les arrières des lignes de la Wehrmacht causera des dégâts considérables et une impression d'insécurité permanente, renforcée par le rôle des partisans et les lâchers de parachutistes. ***(APN)***



Serpoukov, le long de la Protva, sur le flanc de la 4e armée allemande. Il semble que c'est là que sont concentrées les forces destinées à l'attaque de Moscou.

— Joukov : quelles forces sommes-nous supposés utiliser pour ces contre-attaques ?

— Staline : dans la région de Volokolamsk, vous utiliserez le flanc droit de l'armée Rokossovski, une division blindée et le corps de cavalerie de Dovator. Dans la zone de Serpoukov, prenez le corps de cavalerie de Belov, la division blindée de Getman et des unités de la 49e armée.

J'essayai de lui prouver que ces contre-attaques étaient inappropriées, à cause du manque de réserve, de la longueur du front, etc.

— Considérez la question de ces contre-attaques comme réglée. Faites-moi parvenir leur plan cette nuit, me coupa Staline, plutôt mécontent. » [5]

Mécontent, Rokossovski l'est encore plus lorsqu'il reçoit les ordres de Staline, via Joukov :

« *De façon surprenante, nous reçûmes l'ordre du commandant du front ouest d'attaquer le groupement ennemi de Volokolamsk depuis un secteur situé au nord de la ville. On ne nous donna qu'une nuit pour préparer l'opération. Je dois dire que je fus incapable de comprendre le raisonnement du commandant pour*

Ci-dessus.
Deux Panzer II doublent un char Valentine d'origine anglaise. Les premières livraisons de chars britanniques sont intervenues le 6 novembre 1941. Etant donnée l'urgence de la situation, les blindés ont été immédiatement envoyés au front, sans être repeints. La tourelle de ce Valentine a explosé, probablement sous les coups d'un canon de 88 mm, son blindage étant à l'épreuve des autres canons antichars allemands. (BA)

5. Joukov — *The Battle of Moscow* — op. cit. pp 45-46.

donner un tel ordre. Notre force était minime, nous n'avions pratiquement pas eu le temps de nous préparer et l'ennemi lui-même était prêt pour l'attaque. Ma requête pour obtenir au moins un peu plus de temps resta lettre morte. Comme prévu, la contre-offensive partielle lancée le 16 novembre sur ordre du commandant du front se révéla inefficace. Au début, ayant pris l'ennemi par surprise, nous réussîmes à pénétrer d'environ trois kilomètres dans ses positions. Mais il lança alors une attaque sur toute la longueur de notre ligne de front et nos troupes furent forcées de battre rapidement en retraite. Le plus dur fut pour le groupe de cavalerie de Lev Dovator, qui fut pris dans un mouvement en tenailles de l'adversaire. Ils ne durent leur salut qu'à leur mobilité et à l'adresse de leur chef. » [6]

Pour être encore plus précis, la 16e armée soviétique attaque avec la 58e division blindée (aux effectifs en chars très faibles), une division d'infanterie et quatre divisions de cavalerie (17e, 20e, 24e et 44e). En face, le front est solidement tenu par le Panzergruppe 4, avec notamment la division motorisée SS *Das Reich* et les 2., 5., 10. et 11. Panzerdivisionen.

La bataille de rencontre tourne vite en faveur des Allemands. La 17e DC, attaquée par 80 Panzer, est réduite à 800 hommes seulement en fin de journée. A ce moment, l'assaut allemand a partout repoussé les Russes et les positions défensives de Rokossovski sont entamées en de nombreux points. Certaines unités sont obligées de se sacrifiées, comme la 316e DI du général Panfilov, ou la 50e division de cavalerie.

Le lendemain, la pression allemande s'intensifie. Les assauts sont concentrés dans des secteurs étroits, où le soutien de l'aviation et de l'artillerie fait merveille. Les 50e et 53e divisions de cavalerie sont balayées et il faut l'intervention de la 1re brigade blindée de la Garde pour arrêter momentanément le Panzergruppe 4.

La bataille se poursuit avec la même force pendant plusieurs jours, sans que les Allemands parviennent à enfoncer le flanc gauche de l'armée de Rokossovski, qui jette toutes ses réserves dans la bataille. Les Russes sont lentement rejetés vers l'arrière, à raison de trois à cinq kilomètres par jour. Les pertes sont très lourdes de part et d'autre, mais la percée décisive vers Moscou n'a pas lieu.

Von Bock infléchit alors son axe d'attaque légèrement au nord, en direction de Kline, à la jonction entre les 16e et 30e armées russes. A partir du 21 novembre, le Panzergruppe 3 attaque cette ville, en employant une tactique inédite pour la Blitzkrieg, mais largement utilisée par l'armée allemande en 1918 : l'infiltration. Les chars ne sont plus en tête. C'est l'infanterie qui cherche le combat, en essayant de s'infiltrer partout où la défense soviétique est plus faible. De petits groupes de chars suivent les fantassins.

Ci-contre.
La proximité de la capitale russe impose aux combattants du front de l'ouest de lutter pied à pied, sans le moindre esprit de recul. Moscou n'est pas seulement un symbole. C'est aussi un centre industriel essentiel à l'effort de guerre de l'Union Soviétique, après la perte de régions très industrialisées en Ukraine, dans le Donbass, etc. Enfin, c'est un nœud de communications, le siège du gouvernement et de l'état-major. Conscient de l'enjeu de la capitale pour les Allemands, les soldats russes raidissent leur défense à mesure qu'ils sont rejetés vers Moscou. Ces hommes sont prêts à lutter jusqu'au bout dans leurs trous individuels pour arrêter l'ennemi. (APN)

Ci-dessous.
Comme beaucoup de photographies soviétiques, celle-ci est manifestement posée. Elle n'en est pas moins intéressante, montrant le paysage typique de la région située au nord-ouest de Moscou, avec ses petits bois de bouleaux. Ces hommes servent de petits canons antichars de 45 mm, construits en URSS avec une licence Rheinmetall. A part leurs roues à rayons et leur calibre légèrement supérieur, ces canons sont conformes au fameux Pak 36/37 allemand. En novembre 1941, le canon russe peut encore percer la plupart des Panzer. (APN)

Moscou est derrière nous !

Ce PzKpfw III Ausf. J, armé d'un canon de 50 mm court, a été hâtivement badigeonné de blanc. Le chiffre 63, repeint à la main, sur les flancs de la tourelle et sur la caisse à l'arrière de celle-ci, semblent désigner un char de la 1. Panzerdivision. On remarquera que les fantassins allemands visibles sur le côté de la route ont adopté les moyens de locomotion du pays : chariots et traineaux. L'une des conséquences de l'échec de la Blitzkrieg est la transformation de la Heer en armée russe, contrainte par les circonstances à s'adapter aux exigences de la situation. La triomphante armée de juin 1940 est bien loin. (BA)

Grâce à cette nouvelle méthode, efficace en face d'un adversaire qui possède peu de chars, les pertes allemandes diminuent et l'avance vers Kline est beaucoup plus difficilement combattue par les Soviétiques. Les 22 et 23 novembre, les Allemands commencent l'encerclement de la ville, notamment avec la 7. Panzerdivision. En face, la garnison de Kline, faite d'éléments épars des 16e et 30e armées, est confiée au général Zakharov. Certaines unités sont réduites à bien peu de choses : la 107e division motorisée, par exemple, ne compte plus que 200 combattants et 15 chars légers !

La Russie est immense, mais nous ne pouvons reculer nulle part

Le 24 novembre, la 7. Panzerdivision entre dans Kline, à 75 kilomètres seulement du Kremlin. Dans le même temps, légèrement au sud, la 35. I.D. et la 2. Panzerdivision s'emparent de Solnietchnogorsk, une ville située à seulement 50 kilomètres de Moscou. Cette fois, la capitale de la Russie est vraiment à portée de main, ce qui explique par ailleurs la défense de plus en plus acharnée et désespérée des unités russes. A présent, à l'exemple de la 316e division (rebaptisée 8e division de la Garde), les hommes se font tuer sur place et les Allemands ne peuvent percer le front, même s'ils le repoussent sans cesse plus près de Moscou. La propagande soviétique s'empare du sacrifice de cette division pour en faire un exemple pour toute l'Armée Rouge. Légende apocryphe ou pas, un commissaire politique de cette division, Vassili Klotchkov, se serait exclamé : « *La Russie est immense, mais nous ne pouvons reculer nulle part, car Moscou est derrière nous.* »

Devant la menace que représente la perte de Kline et de Solnietchnogorsk, Joukov décide de monter une contre-attaque pour reprendre les deux villes. Une fois encore, la tâche revient à la 16e armée de Rokossovski.

Dans un premier temps, des renforts de toute nature lui sont envoyés : « *petits groupes de soldats armés de fusils antichars, unités autonomes de chars, batteries d'artillerie et bataillons antiaériens pris au général Gromadin, commandant du secteur de défence aérienne de Moscou.* » [7]

Montée à la va-vite, avec des éléments aussi disparates, l'attaque n'est pas un succès. Certes, trois divisions de cavalerie parviennent à mettre en déroute le 240. I.R., mais cette victoire locale est sans lendemain. Partout ailleurs, les Russes sont contenus, puis rejetés en arrière, après une lutte d'une rare violence, puisque d'obscurs villages, Sverchkovo, Selishchevo ou Martynovo, changent de mains plusieurs fois. Le seul mérite de cette attaque manquée est d'avoir une nouvelle fois freiné les Allemands.

Les deux adversaires sont d'ailleurs à bout de souffle. Du côté russe, la plupart des régiments ne comptent plus que 200 hommes. Les rangs allemands sont aussi dépeuplés, à en juger par les craintes exprimées le 22 novembre 1941 par le général Halder, chef d'état-major de la Heer : « *Plusieurs régiments d'infanterie allemands étaient commandés par des lieutenants, les bataillons par des sous-lieutenants, les troupes étaient usées et impropres à l'offensive.* »

Pourtant, conscient que le vainqueur sera sans doute celui qui lancera dans la bataille le dernier bataillon, von Bock renouvelle ses assauts, avec Istra et son grand bassin de retenue pour objectif.

Le 25 novembre, la pression allemande est telle que toute la 16e armée de Rokossovski est rejetée à l'est de la rivière et du lac, seule la 78e DI se maintenant dans la ville d'Istra elle-même. Pour empêcher une percée allemande catastrophique à si faible distance de Moscou, les écluses du bassin de retenue sont détruites par les Russes, ce qui provoque une gigantesque inondation sur une cinquantaine de kilomètres au sud.

Malgré cela, les Allemands parviennent à franchir en plusieurs points l'Istra et établissent de petites têtes de pont. L'effort a été tel qu'ils ne peuvent l'exploiter et ils ne tardent pas à passer à la défensive, gardant le terrain précieusement conquis pour une reprise de l'offensive après l'arrivée de renforts. Le courage des fantassins allemands doit ici être souligné, car ils accomplissent littéralement des exploits, aiguillonnés par la présence si proche de Moscou et la croyance un peu enfantine que la prise de la capitale russe apportera la fin de la guerre. Comment expliquer autrement cette rage, alors qu'ils combattent sans tenue adaptée au froid par une température située entre - 20 et -35 ° ?

Du côté russe aussi, on est frappé par le courage d'hommes qui luttent au sein d'unités purement et simplement anéanties. Comment les survivants d'une division réduite à 200 hommes et 15 chars peuvent-ils encore trouver la ressource de ne pas déposer les armes et de continuer la lutte ?

Le 26 novembre, la bataille baisse d'intensité au nord du front. Mais jusqu'où Guderian a-t-il pu s'approcher de Moscou au sud du front ? Et qu'advient-il de la 4. Armee dans le secteur central ?

6. Rokossovski — *A soldier's duty* — op. cit. page 70.
7. Joukov. op. cit. page 49.

L'ABANDON DE LA BLITZKRIEG

La seconde phase de l'opération Typhon donne une extrême importance à l'aile sud allemande, où se trouvent concentrées les Panzerdivisionen.

Guderian a reçu deux objectifs complémentaires : Toula et Moscou, la capture de la première conditionnant toute poursuite ultérieure vers la seconde. Les obstacles ne manquent pas. D'une part, les divisions d'infanterie de la 2. Panzer Armee sont peu nombreuses et fragiles, d'autre part, les effectifs en chars des Panzerdivisionen ont beaucoup baissé et enfin, la ligne de départ de Guderian est située très loin de Moscou, à plus de 200 kilomètres du Kremlin.

Des effectifs dérisoires

Malgré l'importance de l'enjeu et le nombre de divisions en ligne de part et d'autre, force est de constater que la bataille ne met pas véritablement aux prises des masses d'hommes, contrairement à ce qui s'est passé au début de l'opération Barbarossa.

Du côté soviétique, le front est tenu par les 49e et 50e armées. La composition de cette dernière est révélatrice des faiblesses de l'Armée Rouge au début de la bataille pour Moscou proprement dite. Elle compte sept divisions d'infanterie et une division de cavalerie en première ligne, une division et deux brigades blindées en réserve et enfin une DI, la 260e, pour la défense spécifique de Toula.

La DI la plus faible, qui tient l'aile gauche du front, n'aligne que 800 hommes (299e DI). Quant à la 108e DB, elle compte 2 000 hommes et seulement 30 chars, tous du type T 26.

Du côté allemand, nous l'avons vu, Guderian assure ne plus posséder que 50 chars pour les trois divisions blindées du 24. Panzerkorps (17., 3. et 4. Pz. Div.). Ces divisions, soutenues par le régiment motorisé *Grossdeutschland,* ont Toula pour objectif, qui sera attaquée à la fois par l'est et le sud, une attaque frontale depuis le sud étant hors de question.

Guderian est peu confiant au matin du 18 novembre, lorsque l'offensive reprend. Son infanterie, toujours sans tenue d'hiver, n'est plus capable d'avancer que de 5 à 10 kilomètres par jour.

Au bout de quelques jours, Guderian est parvenu à envelopper largement Toula par l'est et même par le nord, mais il ne peut couper la voie ferrée de Serpoukhov qui relie la ville à Moscou, et par laquelle arrive le ravitaillement.

Les 3 et 4. Panzerdivisionen sont arrêtées dans ce secteur. Plus au nord, vers Kachira, la 17. Panzerdivision et les divisions motorisées voisines sont les seules à encore progresser à partir du 24 novembre. Elles encerclent la 239e DI sibérienne et atteignent les faubourgs de Kachira. Mais le 27 novembre, les Sibériens s'arrachent au cercle qui les enserre et se fraient un passage sanglant au milieu de la 29. I.D. (mot.) en écrasant l'Infanterie-Regiment 71. Les pertes sont t-elles au sein de cette unité que Guderian doit se rendre sur place pour essayer de réconforter les survivants. Il en ressort très éprouvé moralement.

« *Il faut avoir vu, pendant cet abominable hiver, l'immensité russe ensevelie sous la neige à perte de vue et balayée par des vents glacés qui effacent tout sur leur passage; avoir marché ou conduit pendant des heures et des heures à travers ce no man's land, pour n'aboutir qu'à un abri médiocre, avec des hommes*

Ci-dessus.
L'immensité russe, son climat et la résistance de l'Armée Rouge rendent caducs les principes de la Blitzkrieg. Incapables de se déplacer vite, les Panzerdivisionen sont contraintes à changer de tactique. Dans les dernières phases de l'opération Typhon, les Allemands sont contraints de recourir à des attaques frontales, tout débordement en profondeur étant devenu impossible, aussi bien au nord qu'au sud de Moscou. Ici, un PzKpfw III de la 5. Panzerdivision progresse avec extrême difficulté entre des congères d'une taille impressionnante. Les fantassins sur le côté portent tous des pelles et des bâtons pour sonder l'épaisseur de la neige. (BA)

Ci-contre.
Ce fantassin allemand tente d'entrer en contact avec son PC. Il a posé les deux éléments de son poste émetteur-récepteur portable de faible puissance, probablement 1 watt, à l'abri d'un char russe de la série des *Bistrokhodny Tanks*, ou BT, facilement reconnaissable au train de roulement Christie. Il s'agit sans doute d'un BT 7, dont le garde-boue a disparu dans la bataille.
Les roues à épais bandage de caoutchouc, destinées à être utilisées sur route sans chenilles, sont à l'origine d'un étonnante erreur d'interprétation. Selon une théorie en vogue auprès d'auteurs révisionnistes, l'attaque de l'URSS par l'Allemagne aurait été une opération préventive, Staline se préparant lui-même à envahir le Reich. Pour étayer cette thèse, le cas des BT 5 et BT 7 est abondamment cité : à quoi bon construire des chars destinés à rouler sur routes ou autoroutes, alors que l'URSS n'en compte pas ou peu ? En revanche, ces chars auraient été utiles en Allemagne. C'est oublier que le châssis Christie, copié ou acheté par les Russes, était dû à un Américain, qui pensait sûrement aux routes de son continent et non aux autoroutes allemandes. Par ailleurs, les Russes n'ont eu de cesse d'améliorer ce châssis, notamment avec le T 34, pour permettre aux chars de rouler vite avec des chenilles, l'idée même d'un char destiné aux routes étant la négation du principe du char. (ECPA)

insuffisamment couverts et à demi affamés; et avoir aussi réalisé quel contraste il y avait entre nos soldats et les Sibériens bien nourris, chaudement vêtus et parfaitement équipés pour se battre en hiver; il faut avoir connu tout cela pour se permettre de juger les événements. »

Cette différence entre les équipements d'hiver russes et allemands joue un rôle véritablement écrasant dans l'issue de la bataille. Ce n'est d'ailleurs pas seulement une question d'ordre purement physique, mais aussi psychologique : le froid annihile l'esprit d'initiative du soldat allemand, ainsi que l'écrit un médecin de la 276. I.D. :

« *Lâché dans cette nature sauvage, le Russe se sent chez lui. Donnez-lui une hache et un couteau; en*

Ci-dessous.
Un char léger soviétique détruit ou abandonné sur le front de la 2. Panzerarmee de Guderian. Il s'agit d'un T 60, un bon petit engin de reconnaissance, capable d'atteindre 45 km/h, mais peu blindé (15 mm au mieux) et armé d'un canon ShVAK de 20 mm et d'une mitrailleuse. C'est un peu l'équivalent du Panzer II, à ceci près que le T 60 est exclusivement distribué aux unités de reconnaissance, alors que le Panzer II servait au sein des Panzer-Abteilungen, faute de mieux, durant les premières années de guerre. (BA)

Ci-contre : **l'OKH a commis une faute impardonnable en omettant de prévoir des tenues d'hiver vraiment adaptées pour ses soldats. En attendant, Goebbels lance une grande campagne d'aide et de soutien de la population allemande aux soldats du front. Des tonnes de vêtements sont offerts et envoyés en Russie. Ils sont parfois curieux, comme cet étroit gilet qui donne pourtant le sourire à son nouveau propriétaire.** (BA)

Ci-dessous.
Ces énormes manteaux de fourrure tiennent certainement chaud mais sont d'une coupe peu compatible avec les opérations militaires. Le foulard à svastikas provoque des sourires... (BA)

Un froid intense

quelques heures, il aura fait des tas de choses, un traîneau, un brancard, un petit igloo (...) un poêle avec deux vieux bidons d'huile. Nos hommes restaient lamentablement inertes, debout, à se chauffer autour d'un récipient dans lequel ils faisaient brûler de l'essence, pourtant bien précieuse. La nuit, ils se tassaient tous dans les rares isbas qui tenaient encore debout. Plusieurs fois nous trouvâmes des sentinelles qui s'étaient endormies et qui étaient littéralement mortes de froid.

Ci-dessous.
Une patrouille allemande équipée comme pour *Un hiver en Forêt-Noire.* (BA)

C'était aussi la nuit que se manifestait le plus souvent l'artillerie russe : elle tirait sur les villages et provoquait de lourdes pertes; les hommes préféraient pourtant ne pas se disperser, de peur d'être ramassés par des cavaliers, réguliers ou partisans. » [1]

Guderian plaide pour ses hommes

Avant même que ses dernières unités encore mobiles soient arrêtées devant Kachira, Guderian tente de faire suspendre son offensive. Le 23 novembre, il se rend à Orcha au QG de von Bock. Celui-ci, bien que malade, accepte de le recevoir. Il ne peut modifier les ordres de l'OKW, mais accepte d'appeler Brauchitsch au téléphone et lui donne même l'écouteur pour qu'il entende la conversation. Brauchitsch se relève d'un infarctus, il n'est donc pas prêt psychologiquement à écouter les arguments de Guderian, transmis par von Bock. Alors que le chef de la 2. Panzerarmee souhaite passer sur la défensive et attendre sur des positions correctes la fin de l'hiver, Brauchitsch ordonne la poursuite de l'offensive, conformément à la volonté de Hitler. Le Führer n'est certes pas le chef de l'armée, mais qui pourrait le contredire ?

La conversation téléphonique s'envenime sans doute, Guderian réitérant ses arguments, tout en faisant

1. Alan Clark, op. cit. page 221.

quand même une concession de taille : il accepte de poursuivre son offensive, mais demande qu'on lui fixe dans un premier temps un objectif concret, accessible et non la ville de Nijni-Novgorod (Gorki), située à 400 kilomètres à l'est de Moscou !

Brauchitsch cède enfin et lui assigne la ligne Michaïlov-Saraïsk, un front nord-sud qui protège le flanc oriental de la 2. Panzerarmee, mais laisse en fait toute latitude pour la poursuite d'une attaque vers Moscou depuis le sud. Cet ordre curieux va à l'encontre des dispositions définies à Orcha peu avant la reprise de l'offensive. Il signifie que le grand débordement de la capitale russe par l'est est abandonné. En un mot, Guderian a partiellement obtenu ce qu'il voulait, même s'il se prétend déçu dans ses Mémoires.

Cette transformation du plan allemand est essentielle : l'OKH reconnaît l'impossibilité d'une grande bataille d'encerclement autour de Moscou : la ville sera donc prise par une attaque frontale, une décision qui va totalement à l'encontre de la tactique utilisée depuis le début de l'opération Barbarossa et même depuis le début de la guerre. La Blitzkrieg, ayant montré ses limites, est abandonnée.

Von Kluge attaquera-t-il ?

Pendant plusieurs jours, dans le secteur central du front, la 4. Armee de von Kluge reste dans l'expectative. Son chef attend probablement que la manœuvre d'encerclement ait commencé à porter ses fruits. Comment expliquer autrement que l'armée allemande qui fait face à Moscou, reste inerte tandis que sur les flancs, Hoepner et Guderian tentent d'avancer ?

Or, de ce côté, la situation n'évolue pas favorablement. Nous avons précédemment vu comment Hoepner avait été arrêté à une faible distance de Moscou. Au sud, Guderian, malgré des ordres beaucoup plus

Ci-dessus : **un obusier allemand *leFH 18* de 105 mm dans une position bien aménagée contre le froid, avec des rondins de bois recouverts d'une paille épaisse.** (BA)

Ci-dessous : **la 4. Armee de von Kluge reste plutôt passive tandis que la bataille se joue sur les flancs. Elle reçoit peu de renforts, mais parmi ceux-ci, il faut compter l'Infanterie-Regiment 638, qui est en fait le premier contingent important de la LVF. Il arrive au front le 24 novembre 1941.** (BA)

réalistes, ne parvient toujours pas à prendre Toula, ni Kachira. L'OKW ne tarde d'ailleurs pas à lui faire savoir qu'à son avis, les troupes de la 2. Panzerarmee ne sont pas assez concentrées autour de Toula. Guderian en est conscient, mais comment protéger son flanc droit contre d'éventuels assauts russes ? Un coup d'œil à la carte montre clairement la forme impossible du front allemand dans ce secteur, qui prend une forme de verrue ou de champignon, avec la ville de Toula à la base.

Le 30 novembre, von Bock abandonne définitivement l'idée de la grande bataille d'encerclement, puisqu'il demande seulement à Guderian de clore avec succès la bataille de Toula. Au même moment, tout à fait au sud de l'immense front, le Heeres-Gruppe Süd est contraint d'abandonner Rostov-sur-le-Don sous la pression de l'Armée Rouge. Il s'agit d'une première défaite lourde de symboles. Hitler le comprend fort bien et trouve un bouc-émissaire : von Rundstedt est aussitôt limogé.

Tous ces événements n'incitent guère von Kluge a beaucoup d'initiative. Il est au contraire en proie à l'incertitude, comme le décrit le général Blumentritt : « *Les Russes lançaient des contre-attaques répétées sur le flanc de la Moskva gelée et Hoepner devait retirer de plus en plus de troupes de son axe principal pour les arrêter (...) Ces conditions peu prometteuses soulevaient la question de savoir si la 4. Armee devait se joindre à l'offensive ou non. Nuit après nuit, Hoepner nous appelait au téléphone pour nous convaincre d'y participer; nuit après nuit, von Kluge et moi discutions jusqu'à très tard pour savoir s'il était sage de céder devant son insistance. Von Kluge décida qu'il devait d'abord connaître l'opinion des troupes de première ligne elles-mêmes — il était un chef très actif et énergique qui aimait se trouver parmi des troupes combattantes — aussi il se rendit dans les postes avancés et consulta les officiers subalternes et les sous-officiers. Les chefs de la troupe pensaient qu'ils pourraient atteindre Moscou et étaient impatients d'essayer. Aussi, après cinq ou six jours d'investigations et de discussions, von Kluge décida finalement que la 4. Armee ferait un effort final.* » [2]

On reste étonné devant une telle indécision. Comme sur la Marne en 1914, le haut commandement allemand fait preuve d'un stupéfiant manque de coordination. Pourquoi von Bock, supérieur direct de von Kluge, Hoepner et Guderian, n'impose-t-il pas au premier d'attaquer en même temps que les deux autres ? Comment est-il possible que dans une armée aussi hiérarchisée et disciplinée que l'armée allemande, il faut que ce soit Hoepner qui cherche à convaincre son homologue de la 4. Armee de la nécessité d'attaquer pour l'aider ?

Prévue finalement le 2 décembre, l'offensive dans le secteur central est reportée au 4. Guderian, qui avait monté son assaut contre Toula le même jour est donc contraint d'attaquer seul. Ce manque d'esprit offensif de von Kluge est exploité à fond par Joukov, ainsi que l'écrit le colonel Costantini : « *Il est certain que cette situation relativement stable au centre du front Ouest donnait la possibilité au général Joukov d'utiliser une partie des forces des trois armées considérées, aux fins de transfert vers des secteurs plus menacés.* » [3]

Sans ces renforts jetés dans la bataille, surtout sur le front nord, il est probable que les chars de Hoepner auraient pu s'approcher encore davantage Moscou. La part de responsabilité de von Kluge, et donc de von Bock, son supérieur, est loin d'être négligeable dans l'échec final.

2. Liddell-Hart, op. cit. page 286.
3. Costantini, op.cit. page 264.

Von Kluge manque d'initiative

Tandis que sur les deux ailes, les Panzergruppen et la 2. Panzerarmee essaient de se refermer en tenaille sur Moscou, le front reste incroyablement calme dans le secteur de la 4. Armee, où les hommes de von Kluge se préparent des positions défensives comme si l'attaque sur Moscou ne les concernaient plus. Ici, une Kettenkraftrad NSU – également appelée *leichte Ketten-Krad NSU HK-101, SdKfz 2* – d'une unité de transmissions, déroule une ligne téléphonique à l'arrière du front. Contrairement aux apparences, cet étonnant véhicule est capable d'atteindre 70 km/h sur route. (BA)

LE DERNIER EFFORT

Malgré l'abandon de la Blitzkrieg, l'OKW ose encore croire en une victoire, grâce à une attaque frontale contre Moscou.

Du nord au sud du Heeres-Gruppe Mitte, les Allemands renouvellent leur offensive, en coordonnant cette fois un peu mieux leurs assauts. Il est difficile de connaître les effectifs réels des deux adversaires, les mémoires ou les historiographies russes et allemandes insistant toujours sur l'incroyable faiblesse de leurs troupes et la supériorité écrasante de l'adversaire ! Plutôt que de privilégier telle ou telle version, nous nous contenterons de supposer que les deux protagonistes ont raison lorsqu'ils citent leurs propres effectifs et tort lorsqu'ils évaluent ceux de l'adversaire. En un mot, la phase finale de l'offensive allemande contre Moscou met aux prises des divisions épuisées, et la théorie de von Bock selon laquelle le parti ayant le plus de volonté l'emportera n'est pas dénué de fondement. A ceci près que les Allemands n'ont plus aucune réserve, et n'en auront plus jamais, de telle sorte qu'ils ne peuvent plus compter, en effet, que sur leur volonté, alors que Joukov est en train de se constituer une réserve stratégique de poids.

Une lutte à mort

Au nord du front, les Panzergruppen 3 et 4 s'élancent une nouvelle fois vers Moscou le 27 novembre, conformément à la directive de von Bock n° 2612/41 du 23 novembre. Il s'agit de franchir le canal Moskva-Volga, de détruire la 16e armée de Rokossovski et d'attaquer Moscou par le nord. Le front d'attaque est important : 90 kilomètres de large. Il englobe aussi la 30e armée soviétique et une partie de la 5e.

Avec une vigueur surprenante, les Allemands enfoncent la 30e armée et, sans toutefois percer le front, la rejettent de douze kilomètres en arrière, à l'est du canal. Etant donné la proximité de Moscou, l'avance allemande est non négligeable. Selon Costantini, la 30e armée perd ainsi en deux jours entre 60 et 70 % de l'effectif existant (qui était très bas, rappelons-le). A titre d'exemple, les 18e et 24e divisions de cavalerie ne comptent plus, au soir du 28 novembre, que 450 hommes à elles-deux !

Le 29 novembre, les Allemands ne relâchent pas leur pression. Comme en France, la 7. Panzerdivision est en tête des combats. Elle repousse un bataillon de la 29e brigade blindée, prend la petite ville de Iakhroma et surtout s'empare du pont sur le canal, intact. Aussitôt, elle crée une petite tête de pont sur la rive est, tandis qu'à proximité, la 14. I.D. (mot.) parvient, elle-aussi aux abords d'un pont, à Tatichtchevo-Dmitrov.

Devant cette menace vraiment préoccupante, Joukov est contraint de lancer prématurément dans la bataille une partie de ses réserves, en l'occurence des troupes de la 1re armée de choc, qui comprend cinq brigades d'infanterie et onze bataillons de skieurs.

Des chars de la 58e division blindée sont également lancés dans la bataille, de telle sorte que la tête de pont allemande à l'est du canal est vite circonscrite.

Au sud, la 6. Panzerdivision parvient également à bousculer les défenses russes, notamment le groupement Zakharov, à l'aile droite de la 16e armée. La 2. Panzerdivision n'est pas en reste et le 28 novembre, le groupement Zakharov est dans une position très précaire, affaibli, tronçonné et coupé du gros des forces russes.

Pour tenter de le délivrer, Joukov réunit un groupement de marche, constitué de deux brigades blindées, d'un régiment d'infanterie, de diverses unités d'artillerie et d'un régiment de cavalerie. Le tout est lancé dans la bataille le 28 novembre au soir, pour être clouée au sol par le tir d'arrêt allemand, avant d'être rejeté sur sa ligne de départ.

Pour l'offensive finale contre Moscou, l'infanterie allemande est appelée à jouer un grand rôle, puisque les grands mouvements de la Blitzkrieg ont été abandonnés. Pour la soutenir, les Sturmgeschütz III font merveille. Bas sur leurs chenilles, très bien profilés, ils sont beaucoup moins voyants que les chars, d'autant qu'une simple toile blanche permet de les camoufler assez correctement, comme sur cette photo. Le bon châssis du Panzer III donne à ce canon d'assaut une robustesse bien utile en Russie. Le seul défaut de cette version, l'Ausf. E, est de posséder encore le canon court StuK L/24, insuffisant pour lutter contre les T 34 et autres KV 1. Sur demande expresse d'Hitler, les StuG III sortis en 1942 seront dotés d'un canon long L/43 ou L/48. (BA)

Il faut l'arrivée du groupement du général Lizioukov pour interdire toute percée vers la capitale. Ce dernier est composé de troupes d'extrême-orient, notamment de matelots de la flotte de l'Océan Pacifique et de soldats ouraliens. En outre, ils sont soutenus par des KV 1 et des chasseurs de chars.

Au centre du front de la 16e armée, la situation n'est pas meilleure pour les hommes de Rokossovski, notamment dans le secteur de la 9e DI de la Garde. Pressée continuellement par les assauts furieux de la 10. Panzerdivision et de la SS Das Reich, la division de la Garde abandonne un terrain important, malgré les tentatives de secours du 610e régiment antichars, armé de quinze canons de 85 mm.

A la fin du mois de novembre, les chars du Panzergruppe 4 sont arrivés à 45 kilomètres environ de Moscou. L'armée de Rokossovski est littéralement à bout de souffle et il est révélateur que dans ses mémoires, le général russo-polonais (il est né en Pologne et terminera sa carrière comme ministre de la défense polonais !) n'évoque absolument pas cette période difficile durant laquelle son armée faillit lâcher prise.

Pour la renforcer, Joukov grapille littéralement des réserves partout où il le peut. Pour compléter les 8e et 9e DI de la Garde et la 18e DI, la Stavka prélève sur chaque division des 5e, 33e, 43e et 49e armées une section d'infanterie.

Le 29 novembre, le groupement de réserve Lizioukov est transformé en 20e armée, la seule de tout le front à être uniquement constituée de troupes fraîches et de matériel moderne, KV 1, Katioucha et chasseurs de chars.

Von Bock joue son va-tout

Conscient de l'extrême fragilité du front au nord de Moscou, von Bock décide de lancer dans la bataille sa dernière unité tenue en réserve : la 1. Panzerdivision. Elle s'élance contre le flanc sud de l'armée de Rokossovski, c'est-à-dire le groupement Zakharov, qui passe d'ailleurs sous le commandement de la 1re armée de la Garde à cette date. Déjà encerclé à Olgovo, von Bock veut que la 1. Pz. Div. l'anéantisse, afin d'ouvrir la route au sud, vers Moscou.

Le dernier effort

Ci-dessus.
Des fantassins allemands prennent un moment de repos lors de l'avance finale contre Moscou, au début du mois de décembre 1941. Le froid est très vif et les hommes sont vêtus de bric et de broc : capote réglementaire peu épaisse, gros manteau de fourrure, tenues blanches sans doute prises aux Russes ou confectionnées par la troupe avec les moyens du bord. Le BT 7 de l'arrière-plan n'est pas plus camouflé que nombre de chars allemands. Il est vrai que devant l'urgence de la situation, de nombreux chars russes sont envoyés au front dès leur sortie des chaînes de montage. (BA)

Ci-contre.
Pour prendre Moscou, les Allemands jettent dans la bataille leurs dernières ressources comme ce T 26S capturé, ultime variante du très prolifique T 26. Le S se différencie du B par son blindage incliné plus épais. Il est armé d'un canon de 45 mm L /46. Une croix noire rudimentaire a été peinte sur le camouflage blanc, ce qui n'est peut-être pas suffisant pour éviter toute méprise. (BA)

Le général Kouznetov la prend de vitesse en lançant une contre-attaque vers les troupes encerclées. Malgré une lente progression, la jonction est faite le 2 décembre 1941. Les unités russes sont ensuite repoussées, alors que se développe l'attaque de la 1. Panzerdivision, soutenue par la 23. I.D. Sentant la victoire proche, les Allemands redoublent d'efforts et le 3 décembre, les Panzer entrent dans les ruines de Katiouchi et Krasnaïa-Poliana : Moscou n'est plus qu'à 25 kilomètres !

Lancée dans la bataille, la 20e armée, avec son matériel moderne et ses troupes fraîches, est incapable de reprendre ces deux villes, mais parvient néanmoins à enrayer l'offensive allemande.

Sur tout le front au nord de Moscou, la Stavka jette de façon plus ou moins désordonnée ses troupes. Il n'est plus temps de penser à la prochaine contre-offensive généralisée. A 25 kilomètres de Moscou, seul compte l'arrêt immédiat des Allemands. Du 3 au 5 décembre, les multiples retours offensifs soviétiques bloquent toute progression allemande. Une bataille furieuse se livre à portée de jumelles du Kremlin. Quelques soldats allemands de la 2. Panzerdivision arrivent jusqu'à la gare de Lobnia, à 17 kilomètres de la capitale. Une ligne d'autobus mène jusqu'au cœur de la ville. Aucun soldat allemand ne s'approchera plus près de Moscou, à part les prisonniers qui ne vont plus tarder à affluer.

Le 5 décembre, von Bock comprend que son offensive a échoué : faute d'une percée décisive, la bataille qui dégénère en guerre de positions est perdue.

Dans les bulletins opérationnels du même jour, l'état-major du Heeres-Gruppe Mitte indique que la plupart des grandes unités engagées dans la bataille, en raison de leur utilisation prolongée et incertaine, dans des conditions de combat difficiles, mais aussi du fait des mauvaises conditions de ravitaillement, étaient usées et à peu près hors d'état de combattre; dans la majorité des cas, les unités étaient si peu mobiles que « *l'on*

Ci-dessus.
Du côté soviétique aussi, les armes de prise sont réutilisées immédiatement contre leurs anciens propriétaires, comme ce *leFH 18* de 105 mm, tombé intact entre les mains des artilleurs russes, avec un stock important de munitions. (APN)

Ci-dessous.
A l'entrée de Toula, ville prête à soutenir un long siège, les Soviétiques ont installé une pièce de DCA de 37 mm pour servir dans le rôle antichar. Il est vrai que certains Panzer peuvent être mis hors de combat par ce genre de canon : PzKpfw I et II, PzKpfw 35 (t), sans parler des automitrailleuses de reconnaissance, etc. Seules des avant-gardes de la 2. Panzerarmee de Guderian arriveront au contact des défenses rapprochées de Toula. (APN)

Ci-contre.
Ce sous-officier de la Heer observe à la jumelle les positions soviétiques, à la fin de l'offensive allemande contre Moscou. Il porte un étonnant filet de camouflage sur son casque d'acier. Ses pattes d'épaule comportent un passant de camouflage, qui dissimule probablement un numéro d'unité. (BA)

ne pouvait plus parler de leur emploi en tant qu'unités motorisées. » [1]

Il a d'ailleurs prévenu l'OKW dès le 1er décembre 1941, dans un mémorandum qui plonge Hitler et les chefs de l'armée, Brauchitsch et Halder, dans la stupeur :

« *Le groupe d'armées a fait de nouveaux rapports au haut commandement de l'armée pour montrer la précarité de sa force offensive. Malgré cela, il a été décidé que l'assaut devait reprendre, au risque de voir la destruction totale de nos troupes.*

Malgré l'exploitation de toutes les possibilités tactiques, l'assaut se poursuit actuellement de façon frontale. Comme indiqué, nous n'avons plus la force de nous engager dans de larges mouvements d'encerclement et maintenant, nous avons aussi perdu la possibilité d'effectuer de grands redéploiements de troupes. Dans les combats prochains, nos attaques détruiront sans doute quelques éléments ennemis et permettront un petit gain territorial, mais ceci n'aura pour ainsi dire aucun effet sur les opérations.

Le sentiment que l'ennemi s'effondrerait devant le groupe d'armées s'est révélé un rêve, comme l'ont montré les combats qui viennent de se dérouler pendant deux semaines. S'arrêter devant les portes de Moscou, où les réseaux routiers et ferroviaires de tout l'est de la Russie aboutissent, ne peut apporter que de durs combats défensifs contre un ennemi très supérieur en nombre. Ceci est bien au delà des forces du groupe d'armées, même pour un court laps de temps. » [2]

Von Bock demande donc à l'OKW un repli sur une ligne défensive correcte, c'est-à-dire éloignée de Moscou. L'Armée Rouge ne laissera pas à Hitler le temps de répondre.

La bataille de Toula

Alors que l'offensive allemande vient mourir à quelques kilomètres au nord de Moscou, Guderian reprend son attaque à objectifs limités dans le secteur sud, contre le camp retranché de Toula, qui empêche toute exploitation vers le nord.

Il est devancé par une puissante attaque du 1er corps

1. Costantini, op. cit. page 279.
2. Buffetaut. op. cit. page 62.

Ci-contre.
Pour empêcher la chute de Toula, Joukov passe à la contre-offensive sur le front de la 2. Panzerarmee quelques jours plus tôt que prévu. Ceci suffit pour enrayer net la tentative de Guderian contre Toula et le force à commencer à se replier hors de la poche formée à l'est de la ville. L'avance vers Moscou est donc arrêtée dans ce secteur, avant même que la 4. Armee se remette enfin en marche. Ici, des fantassins bien équipés pour l'hiver montent à l'assaut sous la protection d'un fusil-mitrailleur Degtyarev DP modèle 1928 (APN)

de cavalerie de la Garde qui se développe au sud de Kachira, là où les Allemands sont le plus proches de Moscou, dans le secteur de la 2. Panzerarmee. Guderian, pour une raison qui nous échappe, ne parle pas du dur combat qui se déroule alors et se termine par l'évacuation de la zone de Karicha par ses hommes. La bataille fait ensuite rage autour de Mordves, où trois divisions allemandes tentent d'arrêter l'assaut ennemi : la 17. Pz. Div., la 167. ID et la 29 I.D. (mot.). « *Du 1er au 7 décembre, aux abords immédiats de Mordves, vont s'engager des combats acharnés. L'adversaire (allemand) opère d'après un plan de feux, à partir de points d'appui organisés et tenus par de fortes garnisons; il passe même à la contre-attaque, à plusieurs reprises, appuyé par des chars et un tir intensif de l'artillerie. Il se défend avec non moins d'acharnement, à l'est de Mordves. La localité de Maryguino change de mains plusieurs fois.* » [3]

Malgré cette inquiétante pression sur son flanc droit, Guderian lance son attaque le 2 décembre. La 3. Panzerdivision parvient à bousculer la 413e DI et à s'emparer de la route Toula-Veniev et Toula-Serpoukhov, ce qui permet d'isoler encore plus le camp retranché. Au nord, la 4. Panzerdivision écrase les défenses de la 299e DI et s'empare de la voie ferrée de Moscou. Toula est donc presque totalement encerclée, les soldats du régiment Grossdeutschland sont à ses portes, soutenus par une trentaine de chars de la 3. Panzerdivision.

Le 3, les Soviétiques commencent à contre-attaquer, sans succès. Mais le lendemain, la 340e DI isole certaines unités de la 4. Pz. Div. Elle est soutenue les jours suivants par la 112e DB, de telle sorte que l'avance allemande devant Toula est brisée, d'autant que du côté de la 4. Armee de von Kluge, opérant à l'ouest de la ville, l'attaque se limite à une simple démonstration.

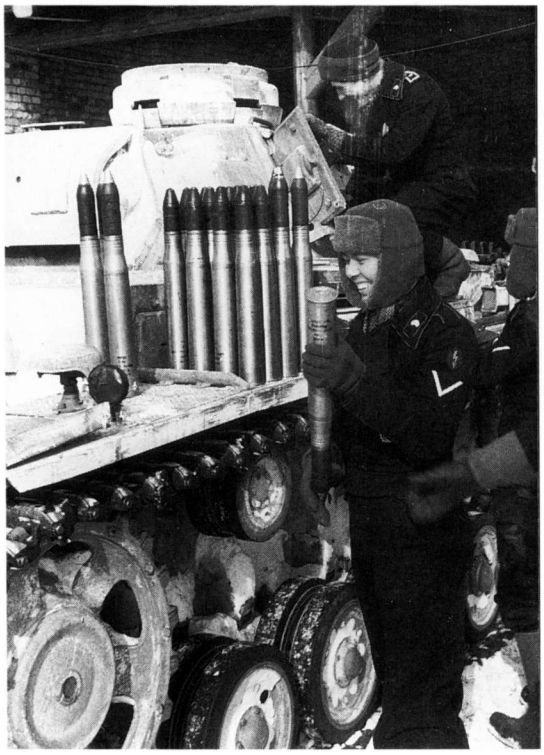
Le 7 décembre, Guderian est non seulement contraint de renoncer à l'offensive, mais aussi d'abandonner une bonne partie du terrain conquis. Dans ses mémoires, il évoque à peine la menace des troupes soviétiques sur ses flancs, préférant comme beaucoup de généraux allemands expliquer sa défaite par le froid.

Chaque armée excuse ses revers par des causes extérieures qui ne sont jamais dûes à l'adversaire : les généraux allemands, *a posteriori*, se plaignent toujours du froid ou de Hitler, facile bouc-émissaire, ou des Italiens, des Roumains, selon les fronts; les Anglais ont toujours du matériel trop fragile, qui tombe en panne (mais n'est pas détruit par les Allemands, contrairement aux apparences); les Français rejettent les responsabilités sur les unités voisines, les Soviétiques sur Staline ou les généraux concurrents...

Il est intéressant de comparer les deux versions de la même bataille. Voici celle de Guderian :

« *En raison des menaces sur nos flancs et nos arrières, et à cause de l'immobilité de nos troupes dûe à un froid anormal, je pris la décision durant la nuit du 5 au 6 décembre de renoncer à cette attaque sans soutien extérieur et de replier mes unités les plus avancées sur des positions défensives le long d'une ligne Don supérieur, Shat, Oupa. C'était la première fois depuis le début de la guerre que je prenais une telle décision et aucune ne fut plus difficile.* » [4]

Voici à présent la version de Sokolovski, chef d'état-major de l'Armée Rouge : « *Malgré les ordres sévères du général Guderian, les Allemands abandonnent chars, canons, équipements et matériels tandis que la panique désorganise les unités. Poursuivant l'adversaire, les troupes soviétiques s'emparent d'un butin énorme. Toutes les routes étaient pleines d'officiers et de soldats ennemis (...) La solidité de la défense soviétique, l'aptitude du commandement à trouver, malgré une*



Malgré le froid, la bonne humeur n'a pas quitté ces tankistes allemands qui chargent des obus de 50 mm à bord d'un Panzer III, à l'abri d'un batiment en dur. Les obus bien alignés sur le garde-boue sont de deux types différents : perforants pour les plus grands d'entre eux et explosifs pour les plus petits. Les superstructures de ce PzKpfw III ont été soigneusement peintes en blanc. (BA)

Ci-contre, page précédente.
Un groupe de combat d'infanterie, armé notamment de deux mitrailleuses MG 34, vient prendre ses ordres aux abords d'un village dévasté par les flammes. Nous ne savons pas s'il a été incendié par le combat ou par les Russes, plus que jamais décidés à appliquer la politique de la terre brûlée afin que l'ennemi ne puisse s'abriter nulle part du froid. (BA)

3. Costantini, op. cit. page 286.
4. Guderian, op. cit. page 259.

Le dernier effort devant Moscou

situation difficile, les réserves indispensables, à réaliser rapidement et rationnellement les regroupements et surtout à conduire énergiquement les retours offensifs devant Kachira, à la jonction des 49e et 50e armées, pour débloquer Toula, au nord-est, arrêtèrent non seulement l'offensive adverse, mais encore obligèrent les troupes de la 2. Pz. A. à effectuer un repli désordonné avec des pertes énormes en hommes et en matériel de combat, particulièrement des chars et de l'artillerie. » [5]

Von Kluge passe enfin à l'attaque

Contrairement à ce qu'écrit Guderian dans ses mémoires, von Kluge lance la 4. Armee en avant dès le 1er décembre et non le 4. Il est vrai qu'il n'attaque alors qu'en face de Moscou et non du côté de Toula, où son assaut se limite à une simple démonstration.

L'offensive principale, délivrée le long de l'autostra-

5. Sokolovski, op. cit. page 139.

L'effort offensif de la 4. Armee est de courte durée et tient plus d'une simple démonstration pour maintenir dans le secteur central du front un important dispositif russe.
Parmi les unités qui attaquent se trouve la Légion des Volontaires Français, regroupée au sein de l'IR 638. Celle-ci arrive en première ligne le 24 novembre 1941; elle est rattachée à la 7. I.D. (bavaroise). La LVF reste au front du 24 au 30 novembre, dans un secteur calme, devant le village de Djukovo. C'est dans ce secteur qu'ont été prises ces photos. Le calme permet à l'unité de s'entraîner sur le terrain et de s'aguerrir un peu, lors de quelques escarmouches avec les troupes russes.
Ici, un canon antichar Pak 36/37 est fixé à un attelage typiquement russe. On notera que les hommes portent sur la manche droite un écu tricolore surmonté du mot France.
Le 1er décembre 1941, la LVF connaît son véritable baptême du feu lorsqu'elle est lancée au sud de la ville de Kubinka, aux côtés des autres unités de la 7. I.D., du Panzer-Regiment 27 et de certains éléments de la 292. I.D.
Deux compagnies du 1er bataillon de la LVF attaquent en début d'après-midi, dans des conditions peu enviables : une tempête de neige balaie le glacis où les Français doivent attaquer. La plupart des objectifs (limités) sont atteints au prix de pertes lourdes pour le résultat: 12 tués et 45 blessés pour la prise de douze ouvrages russes.
Les deux compagnies passent alors la nuit sur le terrain conquis.
(BA)

de Minsk-Moscou, surprend la 33e armée. Quatre divisions sont engagées : la 258. I.D. qui fournit l'effort maximal, appuyée par les chars de la 19. Panzerdivision et des éléments importants de la 292 I.D. et de la 3. I.D. (mot.). Légèrement au sud, deux autres grandes unités attaquent : la 183. I.D. et la 20. Pz. Div.

Les Allemands, supposant que le front central a été affaibli par le prélèvement de troupes pour les deux ailes, considèrent qu'il s'agit là de la dernière chance d'obtenir une rupture du front en face de Moscou. Les premières heures de la bataille semblent leur donner raison : la 258. I.D. et les chars allemands, frappant à la jonction entre la 222e DI et la 1re division motorisée de la Garde, ouvrent une brêche de cinq kilomètres de large. Après six heures de lutte, les Panzer ont progressé d'une dizaine de kilomètres, non sans mal d'ailleurs car les routes sont minées. Pourtant, la défense soviétique ne s'effondre pas. La 222e DI parvient à reprendre Novaïa. En quelques heures, la localité change plusieurs fois de mains.

Dans le secteur sud de l'attaque, les Allemands progressent aussi victorieusement, décimant la 110e DI et bousculant la 113e DI.

Le 2 décembre, la 258. I.D. réussit une percée impressionnante, avançant de 25 kilomètres dans une brêche entre les 5e et 33e armées. Cette fois, la 222e DI est encerclée et seule une partie réussit à s'échapper.

Ci-contre.
Mise en place d'une pièce antichar Pak 36/37 sur un terrain très dégagé, qui n'est pas sans rappeler celui où la 1re compagnie du 1er bataillon attaqua le 1er décembre. Le froid et le tir de l'ennemi causent des pertes si lourdes à cette compagnie qu'elle est amalgamée à la 2e.
(BA)

Ci-dessous.
Gros-plan sur les servants français du Pak 36/37. La petite dimension de l'obus de 37 mm que l'homme du premier plan est en train d'introduire dans la culasse montre mieux qu'un long discours l'impuissance des unités de Panzerjäger face aux T 34 et KV 1. Seul un coup au but à bout portant, c'est-à-dire à moins de 10 mètres, a une chance de percer le blindage des chars russes récents !
(BA)

Blumentritt raconte que la 258. I.D. parvient alors dans la banlieue de la capitale, ce qui semble exagéré à la lecture de la carte. Il ajoute que les Allemands furent chassés des faubourgs de Moscou par les ouvriers des usines, sortis en foule de leurs ateliers avec leurs lourds marteaux et d'autres outils. Il s'agit là d'une version quelque peu romancée de la bataille, même si quelques unités de volontaires ont sans doute été utilisées dans les combats.

Mais Joukov possède des réserves autrement plus efficaces. Un groupement de marche est constitué sous le commandement du général Efremov. Il comprend la 18e brigade d'infanterie, deux bataillons de chars KV 1 ou T 34, deux bataillons de skieurs, un régiment d'artillerie antichars et un groupe d'orgues de Staline.

Attaquant simultanément au nord et au sud de la 258. I.D., ce groupement de troupes fraîches ne tarde pas à encercler l'unité ennemie. La Luftwaffe doit intervenir avec tous ses (maigres) moyens pour tenter de briser le cercle qui retient la division prisonnière. Celle-ci parvient à se dégager, mais au prix de pertes très lourdes : après la bataille, les Russes relèvent 2 000 morts sur le terrain, sans compter 27 chars et 36 pièces d'artillerie.

Profitant de son succès, le groupement Efremov ne tarde pas à l'exploiter. Le 4 décembre au soir, l'ennemi a partout été rejeté sur sa ligne de départ.

Dans l'attente

Au soir du 5 décembre, les forces allemandes sont partout arrêtées, exsangues. Le front forme une succession de boucles, de saillants, de poches qui sont une véritable insulte aux règles de la guerre. Ce front ridiculement étiré est absolument indéfendable. Hitler a demandé la veille la poursuite de l'offensive, mais aucun chef au front ne peut lui obéir. Seule une retraite sur des positions convenables est alors possible. Guderian, sous la pression des événements, l'a décidé le 5 décembre, sans attendre l'autorisation de quiconque. Partout ailleurs sur le front, les Russes vont passer à la contre-offensive dès le 6 décembre, au pire moment pour les Allemands. La défaite devant Moscou va se transformer en désastre.

Ci-dessus. **Sur le front de la 4. Armee, les Soviétiques ouvrent des brêches dans les barbelés allemands.** (APN)

Le dernier effort

Ci-dessous. **Un régiment russe reçoit le drapeau de la Garde à la veille de l'offensive décisive du mois de décembre 1941.** (APN)

LES PANZER III

Le Panzer-Befehlswagen III de l'Oberst Koll, officier commandant le Panzer-Regiment 11 de la 6. Panzerdivision à partir d'octobre 1941. La peinture grise est recouverte de blanc et la chaux s'écaille aux endroits les plus exposés. La marque blanche R06 se répète sur l'arrière de la tourelle.

Un PzKpfw III Ausf. G de la 1. Panzerdivision, II. Abteilung. Son canon de 50 mm court est trop faible contre les KV 1. Pour détruire un T 34, il lui faut se rapprocher au maximum de sa proie, prenant ainsi le risque d'être détruit avant.

Un PzKpfw III Ausf. E/F du I. Abteilung de la 5. Pz-div. Les chiffres rouges sont laissés visibles ainsi que l'insigne d'unité. En revanche, la tête de diable a été recouverte, car apparemment trop visible sur le fond blanc.

Profils couleurs de Jean Restayn © 1993/ Militaria Magazine

LA CONTRE-OFFENSIVE SOVIÉTIQUE

L'un des aspects les plus étonnants de la contre-attaque de Joukov est sa soudaineté.

Il n'y a aucun temps d'arrêt entre la fin des assauts allemands et le passage à la contre-offensive des Soviétiques. Il est vrai que Joukov avait commencé depuis plusieurs semaines le regroupement d'une importante réserve stratégique. Du côté allemand, l'OKH a vraiment donné tout ce qu'il possédait pour le dernier effort contre Moscou. Au 5 décembre 1941, il ne lui reste plus en réserve qu'une division de sûreté slovaque et quatre brigades hongroises.

Les réserves de Joukov

Durant les derniers jours du mois de novembre, la Stavka achève de concentrer trois nouvelles armées aux environs de Moscou. Il n'est pas inutile de rappeler que les effectifs des armées russes sont nettement inférieurs à ceux de leurs homologues allemandes. Il est donc préférable d'avoir à l'esprit la taille d'un corps d'armée lorsqu'il s'agit d'une armée soviétique.

La 1re armée de choc s'établit dans la région de Dmitrov vers le 25 novembre 1941. Elle est commandée par le général Kouznetsov. Au 1er décembre, ses effectifs sont complets et se composent, d'après Costantini, de sept brigades d'infanterie autonomes et de onze bataillons de skieurs. Selon Poirier et Conner, elle est constituée des 29e, 44e, 47e, 50e, 55e et 56e brigades indépendantes et des 62e, 64e, 71e et 82e brigades de fusiliers marins, soit onze brigades [1]. Comme nous l'avons vu par ailleurs, la pression allemande dans le secteur de Dmitrov force Joukov à l'employer dès le début décembre pour arrêter les chars de Hoepner.

La 20e armée, qui se regroupe au nord-ouest de Moscou, près de Lobnia, est composée, selon Costantini, de trois brigades d'infanterie autonome, de deux DI, d'un bataillon de chars KV 1 et d'un groupe de lance-fusées. Il est intéressant de noter que l'Histoire Officielle de la Grande Guerre Patriotique n'indique pas le nom du général commandant la 20e armée : Vlassov, mais seulement celui de son chef d'état-major, Sandalov. Passé en 1942 du côté allemand, Vlassov n'existe plus pour l'historiographie soviétique. La *glasnozt* n'était pas au goût du jour au moment de sa rédaction. Poirier et Conner indiquent une composition totalement différente pour la 20e armée : 4e division de la Garde, 20e, 129e, 173e, 233e, 312e divisions d'infanterie et 24e division de cavalerie. Il semble que Costantini ne cite que le groupement opérationnel du général Lizioukov.

Enfin, la 10e armée du général Golikov se déploie vers le sud de Moscou, à Riazan, pour empêcher toute percée allemande à Kachira. Cette unité fait donc face à la 2. Panzerarmee de Guderian. Là encore, Costantini et Poirier-Conner ne sont pas d'accord sur sa composition. Le premier indique trois divisions de cavalerie et huit d'infanterie, ce qui en ferait une armée de taille imposante. Les seconds manquent manifestement de renseignements précis et ne peuvent citer que deux divisions d'infanterie dont l'appartenance à la 10e armée soit certaine : les 322e et 330e DI. Ceci ne signifie pas qu'elles sont les seules.

Le front ouest reçoit aussi de nombreuses unités qui sont affectées aux différentes armées : en tout, pas

1. Poirier et Conner – *The Red Army Order of Battle* – Presidio Press, Novato, 1985. page 13.

Ci-dessus.
L'infanterie sibérienne, parfaitement équipée pour la guerre en hiver, s'élance à l'assaut lors de la contre-offensive de Joukov, début décembre 1941. Les hommes sont armés du pistolet-mitrailleur PPD 1934/38, l'ancêtre du fameux PPSh-41. Cette arme s'apparente à la fois au Suomi m/ 31 finlandais et aux PM allemands MP 18 et MP 28. Le chargeur camembert emporte 71 cartouches, comme le Suomi. Les principales chaînes de montage de ce pistolet-mitrailleur ayant été détruites ou capturées lors de l'opération Barbarossa, les Russes abandonnent sa fabrication en 1941 pour se concentrer sur son successeur, le PPSh 41, dont les premiers exemplaires sont livrés au moment de la contre-offensive de Joukov, la distribution en masse ne commençant qu'au cours du printemps et de l'été 1942. (APN)

moins de huit divisions d'infanterie, cinq divisions de cavalerie, quatre brigades autonomes d'infanterie, un bataillon de parachutistes, etc.

Quatre autres armées sont créées à l'arrière du front, fin novembre 1941, afin de parer à toute percée du front ou à tout enveloppement de la capitale. C'est ainsi que la 26e armée s'installe à l'est de Moscou. Elle compte les 327e, 329e et 344e divisions d'infanterie et deux divisions de cavalerie : les 73e et 74e. En décembre, ses effectifs augmentent encore, pour atteindre sept DI et deux DC.

Avec sept divisions d'infanterie, la 61e armée, qui se regroupe au sud de Riazan, est aussi d'une taille conséquente.

Dans la zone de défense de Moscou, deux armées se déploient sur les arrières du front ouest :

– la 60e armée, rebaptisée 3e armée de choc en décembre, compte quatre DI en novembre 1941;

– la 24e armée, détruite quelques semaines plus tôt à Viazma, est reformée sur les rives de la Moskva. Nous ne connaissons pas sa composition exacte en décembre 1941, à part la présence de la 385e division d'infanterie.

Si les nouvelles armées joueront un rôle décisif dans la contre-offensive, il ne faut pas oublier que les armées déjà en première ligne, bien que très éprouvées, joueront également une part non négligeable.

En tout, la Stavka dispose pour son offensive à l'ouest de forces imposantes. Nous citons les chiffres de Janusz Piekalkiewicz, puis, entre parenthèses, ceux de Fugate, qui concordent à peu près :

– 1 060 380 hommes (1 100 000);
– 678 chars (774 dont 222 T 34 et KV 1);
– 8 000 canons, mortiers lourds et katiouchas (7 652);
– 1 200 avions, dont 800 de type moderne (1 000).

Les Allemands inférieurs en nombre

Pour la première fois depuis le début des opérations contre Moscou, le Heeres-Gruppe Mitte ne dispose plus d'une supériorité numérique imposante, loin s'en faut.

Ci-contre et ci-dessous.
L'arrivée des skieurs sibériens permet à Joukov de disposer de réserves mobiles capables de se porter rapidement vers les secteurs les plus importants du front et aussi de s'infiltrer sur les arrières des troupes allemandes. Sur ces deux photos, les hommes portent des pistolets-mitrailleurs PPSh 41, une arme excellente utilisée en très grand nombre, y compris par les Allemands. (APN)

En nombre d'hommes, les effectifs sont voisins, légèrement en faveur du Heeres-Gruppe Mitte, à 100 000 soldats près. Mais les Russes, nous le verrons, vont frapper en certains endroits avec une force particulière, de telle sorte que leur supériorité numérique sera parfois de 1, 5 / 1, notamment au nord de Moscou.

Il semble qu'à la date du 1er décembre, les quelque 14 Panzerdivisionen du Heeres-Gruppe Mitte comptent encore près de 900 chars, mais nombre d'entre eux ne sont pas opérationnels.

Enfin, la Luftwaffe ne peut aligner plus de 600 à 650 appareils en face de Moscou. La supériorité de l'Armée Rouge dans ce domaine est donc écrasante.

En dehors des chiffres, qui donnent souvent une impression trompeuse, il est utile de rappeler que les soldats allemands n'ont toujours pas reçu de tenues appropriées, ou alors en très petites quantités. Paul Carell cite un soldat de l'I.R. 69 qui résume parfaitement la situation : « *Nous menons cette guerre d'hiver comme s'il s'agissait d'un hiver dans la Forêt-Noire.* » L'historien allemand H.G. Dahms apporte un autre éclairage, qui dépasse la simple appréciation physique : « *L'armée allemande ne s'était pas préparée pour une campagne d'hiver en Russie. De nombreux soldats connurent, pour la première fois, une crise morale en constatant la faillite des prédictions du commandement.* » [2]

La contre-offensive

Avant même l'échec de l'offensive contre Moscou, il est en effet clair que le commandement allemand a commis une lourde erreur.

Les effets du froid, qui oscille entre - 25 et - 30°, sont effroyables. En moyenne, 3 000 soldats allemands sont évacués chaque jour pour gelures. C'est bien sûr moins que les pertes journalières subies durant l'été, lors des grandes batailles, mais les unités ont déjà des effectifs réduits et surtout, les remplacements n'arrivent plus. Au milieu de novembre 1941, le Heeres-Gruppe aurait besoin d'une rotation journalière de 70 convois routiers; ils ne sont que 23 en moyenne à s'aventurer sur les routes.

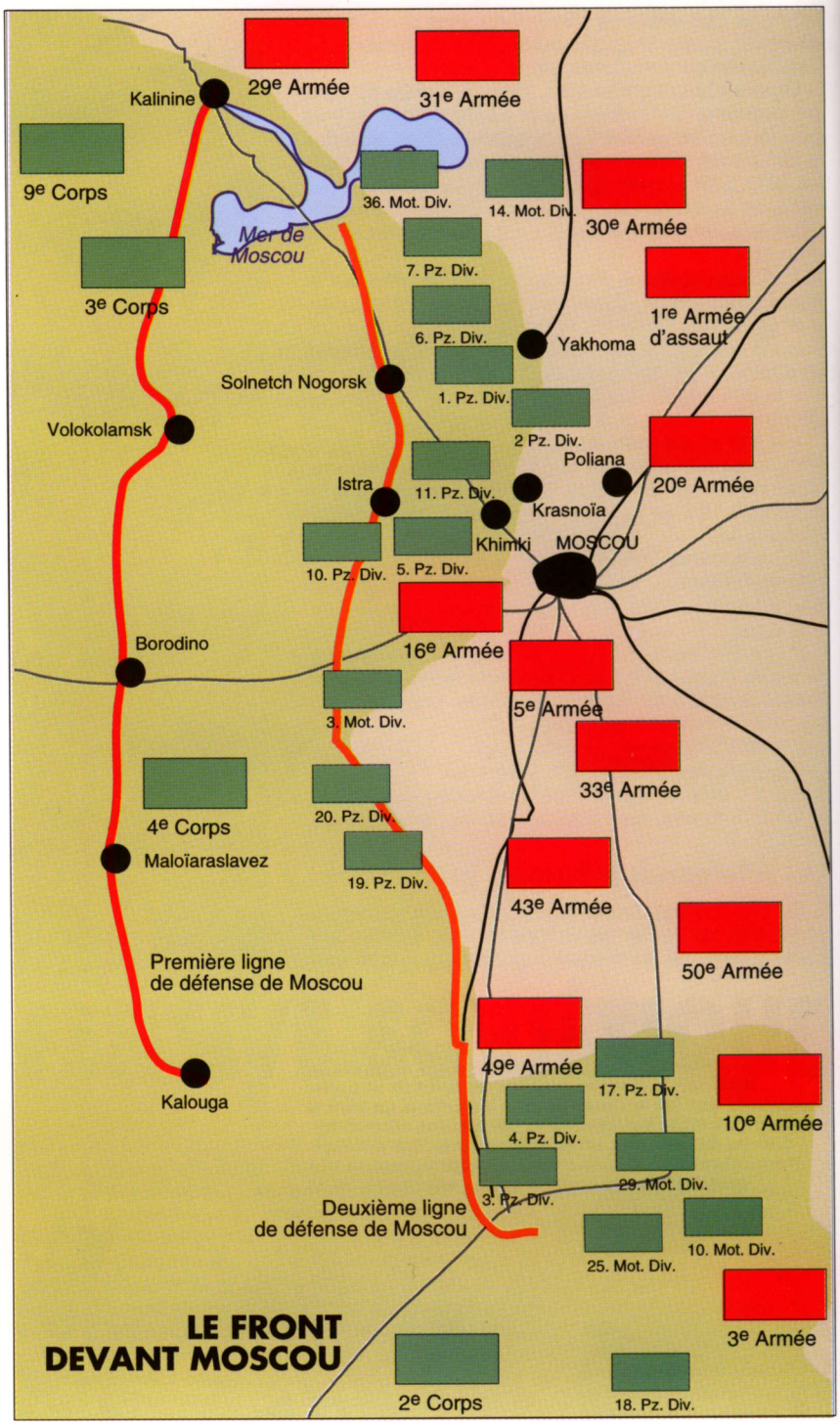
Sur 110 000 cas de gelures, plus de 10 % (14 537 exactement) sont tellement graves qu'ils nécessitent une amputation. Il y a aussi de nombreux cas mortels. La plupart des hommes souffrent de diarrhée et Bayerlein raconte avec morbidité que « *beaucoup d'hommes moururent, l'anus congelé, alors qu'ils satisfaisaient à un besoin naturel.* »

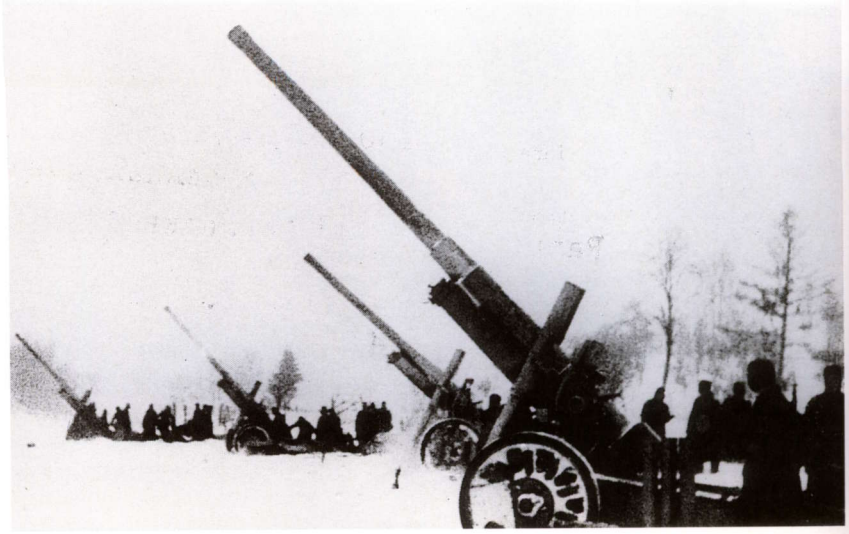
L'auteur italien Malaparte raconte avec flamboyance et luxe de détails de nombreuses scènes horribles sur le front de l'Est dans ces livres.

Joukov, de son côté, s'étonne plus prosaïquement que « *officiers et soldats portaient des chaussures à leur pointure. Les Allemands ignoraient donc que depuis deux siècles, les militaires russes touchent des bottes d'une pointure supérieure à la leur, de telle sorte qu'ils puissent les remplir de paille ou, de nos jours, de papier journal, pour éviter d'avoir les pieds gelés.* »

En un mot, lorsque l'Armée Rouge passe brusquement de la défensive à la contre-offensive généralisée, elle choisit le meilleur moment : son adversaire est épuisé physiquement, fragilisé moralement et privé d'une grande part de son matériel.

2. H. G. Dahms – La Deuxième Guerre mondiale – page 169.

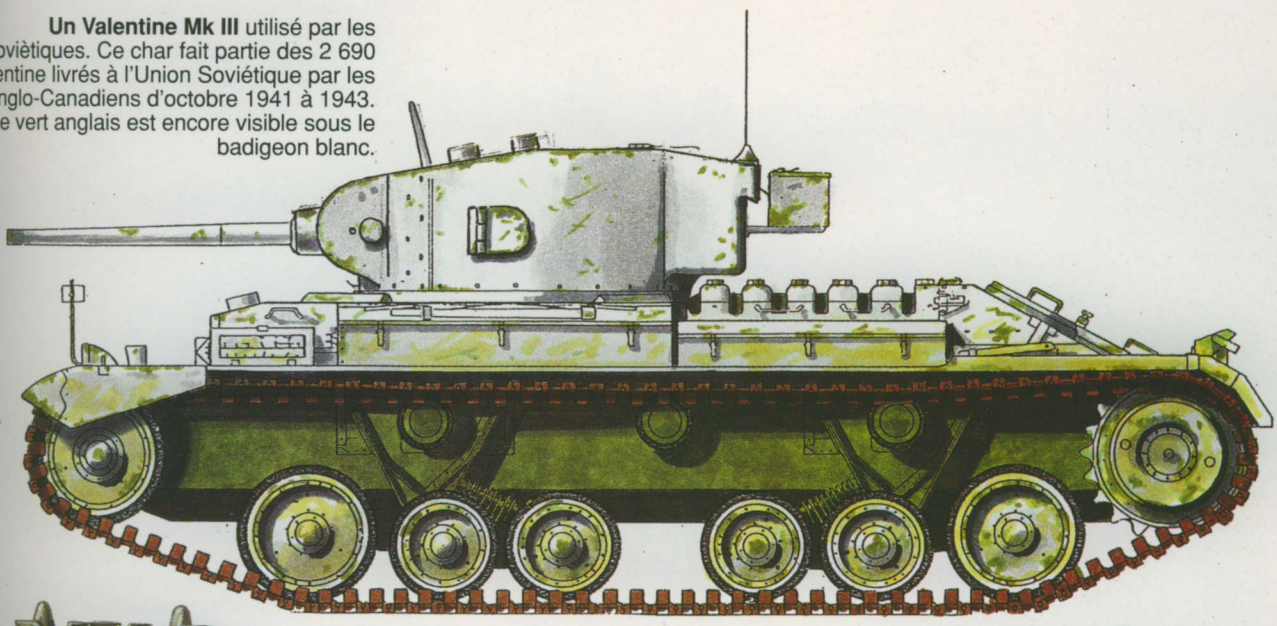




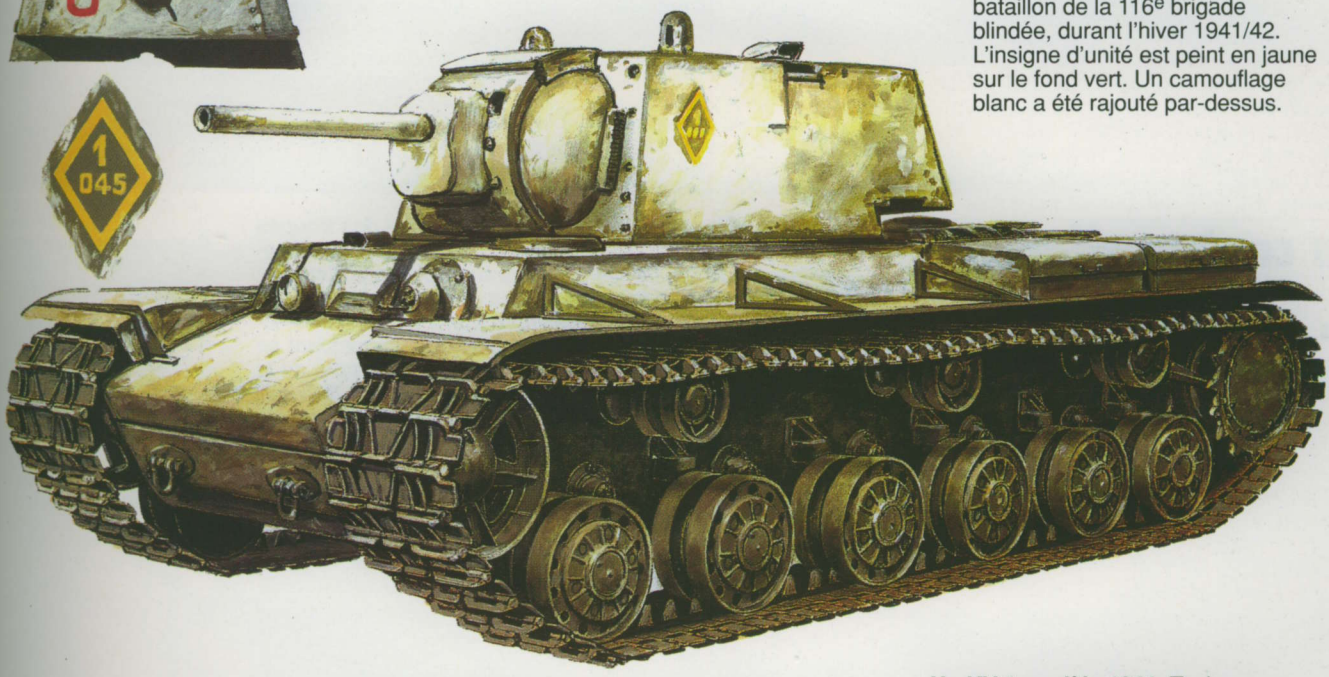
Une batterie de canons de 152 mm russes, *Gaubitsa-Pushka obr. 1937g.* Ces pièces disposent d'un canon particulièrement long, monté sur l'affût de l'ancien canon de campagne modèle 1931/37 de 122 mm. Capable de tirer à plus de 15 kilomètres de distance, ce canon remplit fort bien son rôle, mais il souffre de deux handicaps. Tout d'abord, l'arsenal n° 172 de Perm qui le fabrique n'a pas un rendement suffisant pour combler les besoins. En outre, ce modèle est destiné à la traction hippomobile et son poids le pénalise lors des déplacements. Ceci explique sans doute pourquoi les Allemands en ont capturé un nombre important, pour le réutiliser avec succès sous le nom de 15,2 cm K 433/1 (r), soit directement sur le front russe, soit sur les installations de défense côtière du Mur de l'Atlantique et même de la ligne Siegfried. (APN)

CHARS SOVIETIQUES

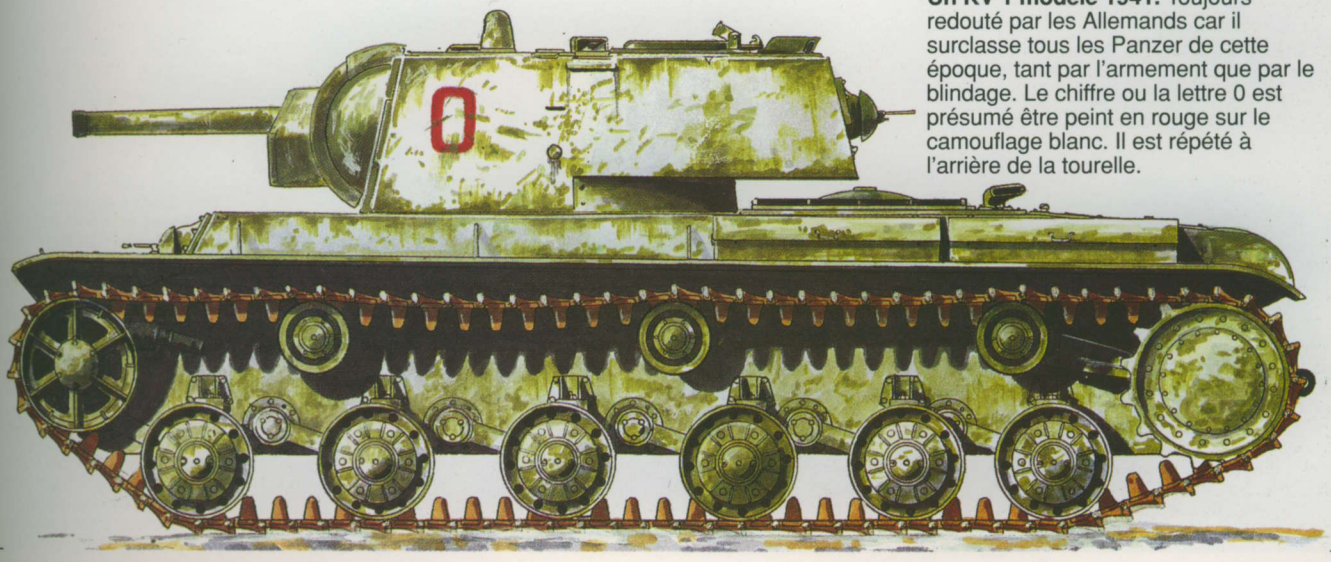
Un Valentine Mk III utilisé par les Soviètiques. Ce char fait partie des 2 690 Valentine livrés à l'Union Soviétique par les Anglo-Canadiens d'octobre 1941 à 1943. Le vert anglais est encore visible sous le badigeon blanc.



Un KV 1 modèle 1940 du 1er bataillon de la 116e brigade blindée, durant l'hiver 1941/42. L'insigne d'unité est peint en jaune sur le fond vert. Un camouflage blanc a été rajouté par-dessus.



Un KV 1 modèle 1941. Toujours redouté par les Allemands car il surclasse tous les Panzer de cette époque, tant par l'armement que par le blindage. Le chiffre ou la lettre 0 est présumé être peint en rouge sur le camouflage blanc. Il est répété à l'arrière de la tourelle.



Profils couleurs de Jean Pastour © 1992/Militaria Magazine

La contre-offensive

Les origines de l'offensive

Joukov, qui est véritablement l'artisan de la défense de Moscou, nous a laissé dans ses Mmémoires une description intéressante des origines de la contre-offensive :

« *Au tout début de décembre, le front occidental a reçu deux armées nouvellement créées et un bon nombre d'unités de réserve du GQG. La 20e armée fut formée à partir de ces unités. Tout ceci nous permit d'organiser la contre-offensive.*

Les conditions de la contre-offensive des troupes soviétiques trouvent leur origine dans les batailles défensives. La contre-attaque fut la continuation des contre-attaques menées par nos troupes sur les ailes du front à partir des 1er et 3 décembre (...)

Le 29 novembre, je téléphonai au commandant en chef suprême et, après lui avoir rendu compte de la situation, je lui demandai d'ordonner la mise à la disposition du front ouest de la 1re armée de choc et de la 10e armée, afin que nous puissions lancer nos attaques et rejeter l'ennemi loin de Moscou.

Après m'avoir écouté, Staline demanda :

« – Es-tu sûr que l'ennemi est entré dans une phase critique et qu'il ne peut plus lancer de nouvelles grandes unités dans la bataille ?

Ci-dessus.
Contrairement à une légende bien établie, la contre-offensive victorieuse de Joukov ne s'est pas faite grâce à un déferlement de chars modernes T 34 et KV 1. Comme le montre cette photo, les unités blindées russes étaient encore largement dotées de matériel ancien, comme ici avec un BT 7 suivi d'un char léger T 26 B. En voyant le BT 7 et ses deux trappes de tourelle ouverte, on comprend pourquoi il était surnommé *Mickey Mouse* par les Allemands.
(APN)

Une attaque de skieurs sibériens soutenue par des chars légers T 26 B. Totalement surclassé par les Panzer III et IV et susceptibles d'être transpercés par les canons antichars Pak 36/37, le T 26 B existe encore en quantité au moment de la bataille de Moscou. Le char du premier plan tire un traîneau dont le contenu est difficilement identifiable en raison de la médiocre qualité du cliché. Il s'agit peut-être d'une mitrailleuse Maxim 1910 sur son affût à roues.
(APN)

— L'ennemi est épuisé, mais sans les 1re et 10e armées, nos hommes seront incapables de liquider ses dangereux saillants. Si nous ne les liquidons pas immédiatement, l'ennemi sera plus tard en mesure de renforcer ses troupes dans la région de Moscou avec de fortes réserves provenant de ses groupes nord et sud et, à ce moment là, nous serons confrontés à une situation extrêmement dangereuse. »

Staline répondit qu'il voulait consulter l'état-major général. Je demandai à Sokolovski, le chef d'état-major du front (qui pensait lui-aussi qu'il était temps de lancer les 1re et 10e armées dans la bataille) de contacter l'état-major général et de le convaincre de transférer les armées de réserve au front le plus rapidement possible.

Tard dans la soirée du 29 novembre, nous fûmes informés par le GQG de sa décision de verser la 1re armée de choc, la 10e armée et toutes les unités de la 20e armée sur le front de l'ouest. Le GQG nous demanda également un rapport sur la façon dont nous voulions employer ces armées.

Le but immédiat de la contre-offensive sur les flancs du front de l'ouest était de mettre en déroute les forces d'élite du Heeres-Gruppe Mitte et d'éliminer ainsi la menace la plus directe sur la capitale. Nous n'avions pas encore la force suffisante, à l'époque, pour fixer à nos troupes des objectifs plus ambitieux. Nous allions tout simplement tenter de rejeter l'ennemi aussi loin que possible de Moscou, en lui infligeant les pertes les plus lourdes possibles. » [3]

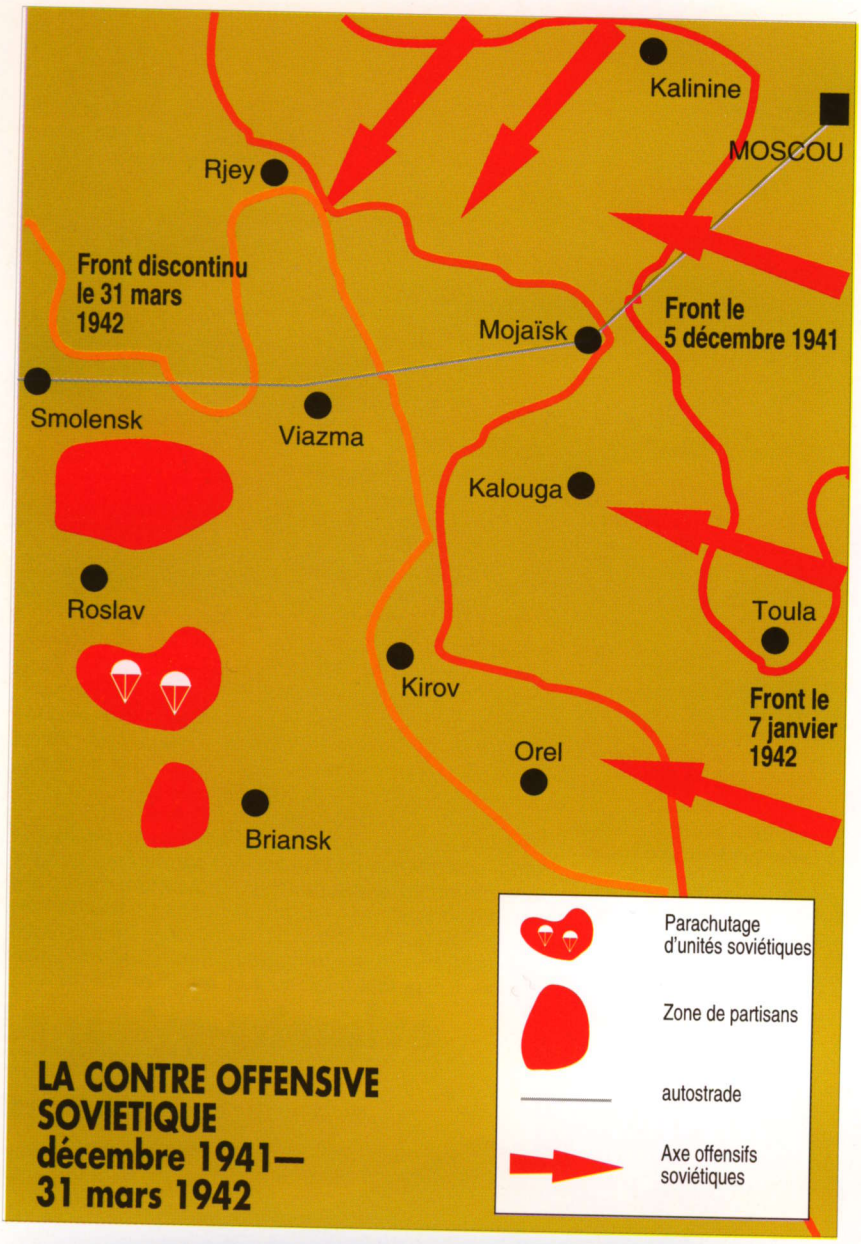
En fait, Joukov se défausse dans ses Mémoires. En réalité, ses ambitions sont beaucoup plus grandes en décembre 1941. Il ne se contente pas de vouloir repousser les Allemands hors de portée de Moscou, mais souhaite réussir une grande bataille d'encerclement à l'allemande et enfermer le Heeres-Gruppe Mitte dans une grande poche située entre Rjev, Smolensk et Viazma. Nous verrons plus loin les raisons de son échec.

3. Joukov. op. cit. pages 53-54.

Ci-dessus.
A 40 kilomètres de Moscou, aux abords de Krioukovo, les Allemands en retraite ont dû abandonner du matériel intact, comme ce PzKpfw III.
(APN)

Ci-dessous.
Ce PzKpfw III armé seulement d'un canon de 37 mm appartient au II. Abt. du 7. Pz. Rgt. de la 10. Panzerdivision, comme le montre l'insigne au bison visible à côté du 5 de tourelle.
(BA)

Tout, dans le plan de Joukov rappelle d'ailleurs son intention de réaliser une manœuvre d'encerclement. L'effort principal se produit au nord de Moscou, où les Panzer de Hoepner seront attaqués par les 30e, 20e et 16e armées et la 1re armée de choc. L'armée de Guderian sera, quant à elle, assaillie par les 50e et 10e armées et par le 1er corps de cavalerie de la Garde. Une fois les deux groupements allemands défaits aux ailes, une attaque dans le secteur central du front sera délivrée afin d'empêcher tout mouvement de rocade des divisions allemandes vers le nord ou le sud. Notons également que les 29e et 31e armées du front de Kalinine sont, elles-aussi, engagées contre l'aile nord allemande. Enfin, tout à fait au sud, les 3e et 13e armées



du front sud-ouest passeront à l'offensive du côté d'Efremov pour accélérer le repli ou mieux, l'encerclement de la 2. Panzerarmee de Guderian. Ce sont donc dix armées qui vont attaquer en même temps. Pour plus de clarté, nous traiterons le développement de l'offensive du nord au sud.

Koniev passe à l'attaque

Le 5 décembre, le front de Kalinine, jusque là plutôt calme, s'éveille soudain. Grâce au gel, la 29e armée parvient à franchir la Volga prise par les glaces, mais l'avance est vite enrayée. L'intervention de la 31e armée modifie peu les choses. Dans ce secteur, les Allemands sont sur la défensive depuis plusieurs semaines et leurs positions sont puissantes. Les Soviétiques piétinent et il leur faut dix jours de combats acharnés pour commencer à entamer les défenses de l'ennemi. A partir du 15 décembre, il apparaît évident que les Allemands cherchent à rompre le combat. Ils n'ont pas été battus dans ce secteur, mais l'évolution de la bataille près de Moscou les force à se replier, sous peine d'être encerclés. Le 16 décembre, la 243e DI bouscule les derniers groupes de retardement laissés par les Allemands et entre dans la partie nord de Kalinine, puis rejoint au sud la 256e DI.

Le butin saisi par la 31e armée montre bien que les divisions de la 9. Armee, qui lui faisaient face, ont réussi à se replier avant d'être détruites. Les Allemands abandonnent peu de matériel de combat sur le terrain : 9 avions, 31 chars, 190 canons, 160 mortiers. En revanche, sans doute en raison du froid et de l'état des routes (le sol est couvert d'une épaisseur de neige d'environ 40 centimètres), près de 1 000 véhicules de tous genres sont laissés sur place.

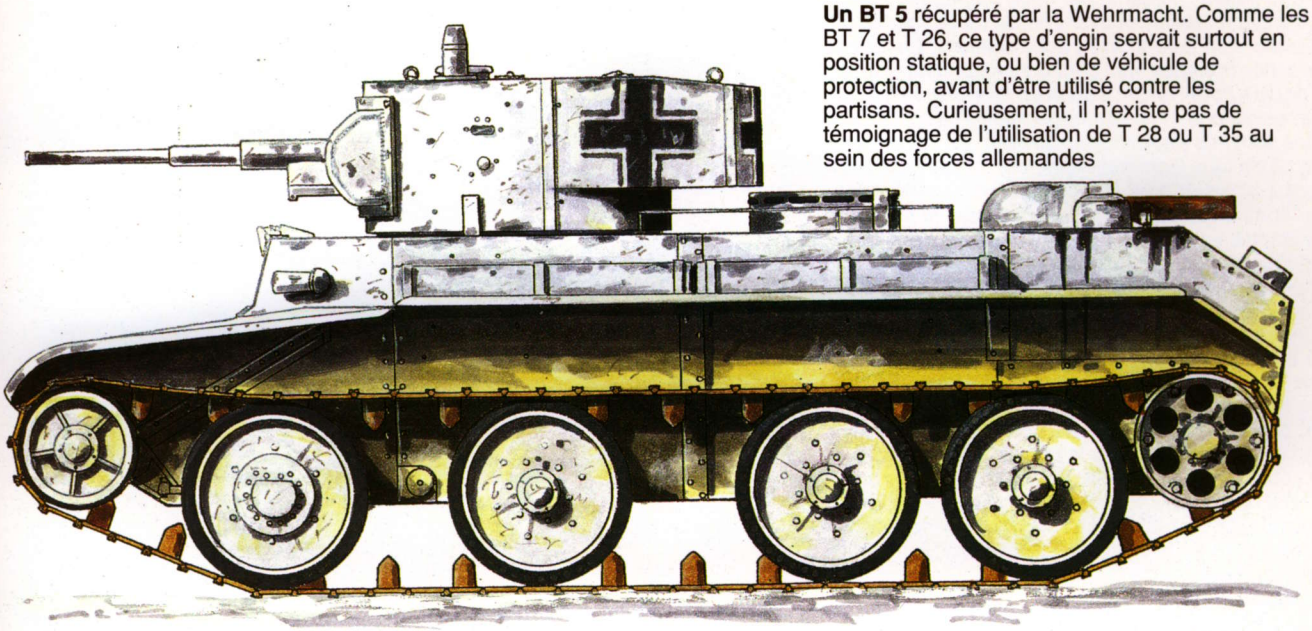
La bataille de Kline

A la veille de l'offensive russe, Hoepner a envoyé à l'OKW un message quelque peu prémonitoire et qui lui coûtera très cher :

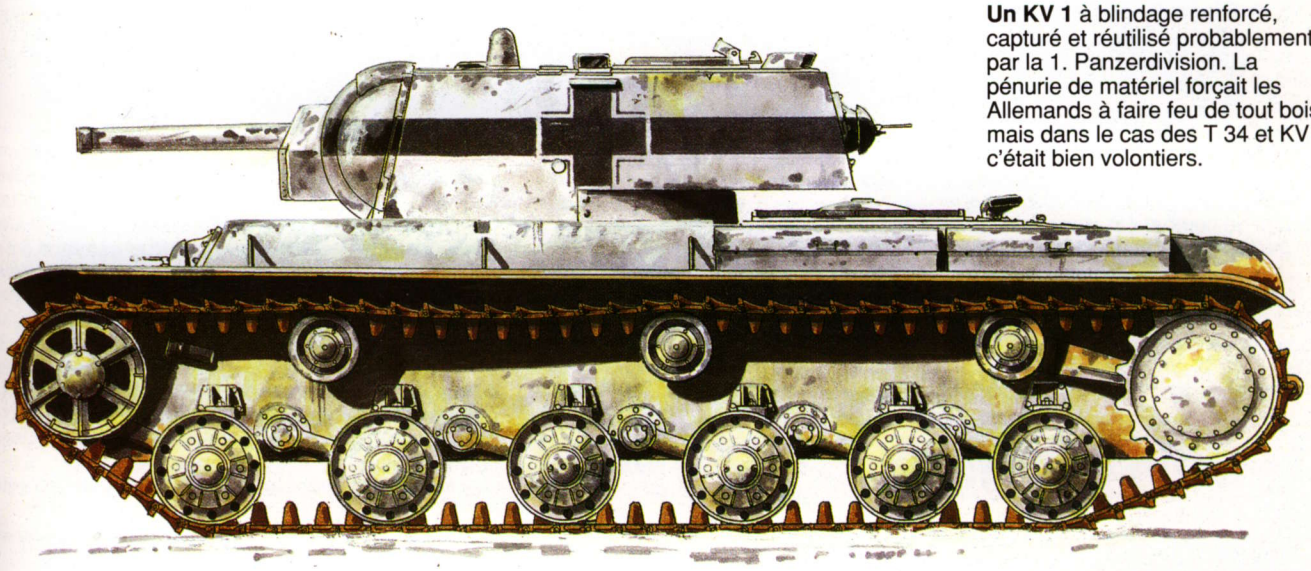
« *En ce moment, le Panzergruppe doit faire face à 17 divisions d'infanterie, à deux brigades d'infanterie,*

Un Henschel Hs 123 d'attaque au sol se prépare au décollage. En raison des conditions climatiques, seuls les appareils les moins sophistiqués sont capables de prendre l'air. La maîtrise l'espace aérien au-dessus de la bataille appartient alors à l'aviation rouge.
(BA)

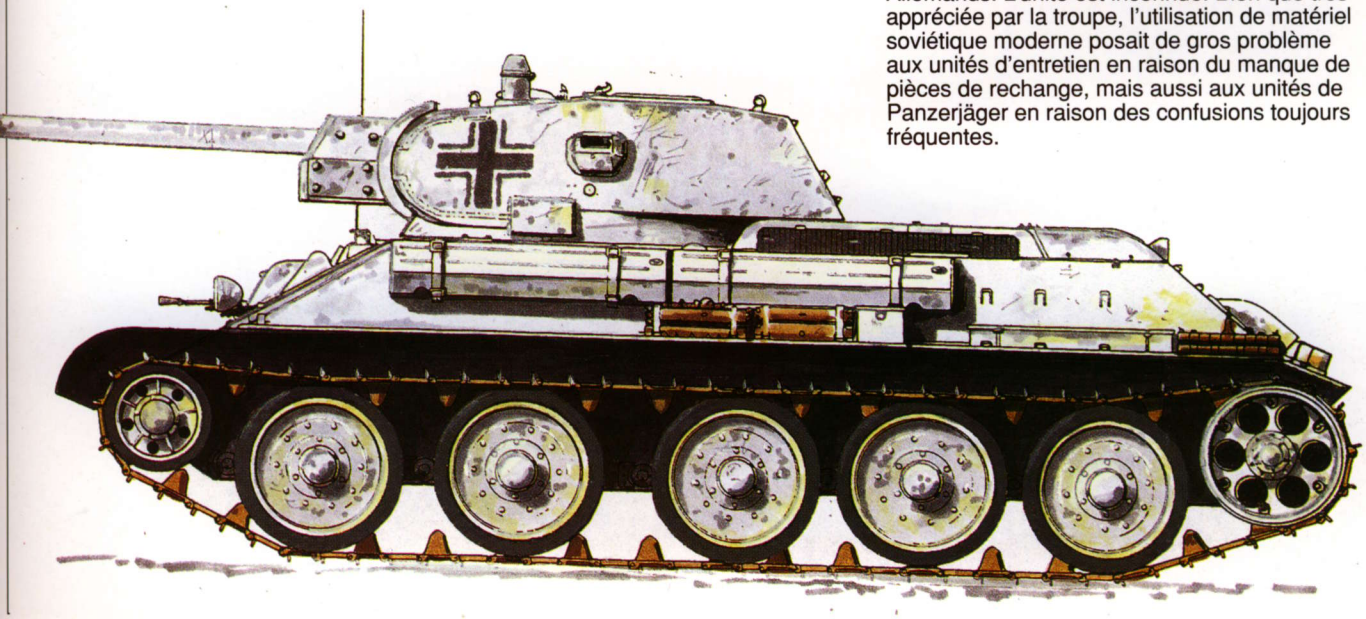
CHARS RUSSES CAPTURES PAR LES ALLEMANDS



Un BT 5 récupéré par la Wehrmacht. Comme les BT 7 et T 26, ce type d'engin servait surtout en position statique, ou bien de véhicule de protection, avant d'être utilisé contre les partisans. Curieusement, il n'existe pas de témoignage de l'utilisation de T 28 ou T 35 au sein des forces allemandes



Un KV 1 à blindage renforcé, capturé et réutilisé probablement par la 1. Panzerdivision. La pénurie de matériel forçait les Allemands à faire feu de tout bois, mais dans le cas des T 34 et KV 1, c'était bien volontiers.



Un T 34/76 modèle 41 (ou A) récupéré par les Allemands. L'unité est inconnue. Bien que très appréciée par la troupe, l'utilisation de matériel soviétique moderne posait de gros problème aux unités d'entretien en raison du manque de pièces de rechange, mais aussi aux unités de Panzerjäger en raison des confusions toujours fréquentes.

Profils couleurs de Jean Restayn © 1993/ Militaria Magazine

quatre divisions de cavalerie et 12 brigades de chars dont l'essentiel n'est certainement pas affaibli. Numériquement, la force de l'ennemi est supérieure à la nôtre. L'ennemi – hélas présenté par notre propagande comme déjà battu, affaibli et ayant perdu toute volonté de résistance – se défend avec acharnement. Encore et encore, nos hommes sont confrontés à un ennemi très bien équipé pour l'hiver (toques en fourrure, bottes en feutre, pantalons et vestes capitonnées) alors qu'eux mêmes sont très mal protégés du froid (...) Selon l'avis unanime de tous leurs généraux, nos troupes ne peuvent plus attaquer pour le moment. En conséquence, j'ai ordonné un passage à la défensive sur le front que nous tenons. »

Le lendemain, le gros de l'offensive russe s'abat sur ses hommes et le spectre de la défaite surgit soudain. Relevé de son commandement puis chassé de la Heer, Hoepner sera pendu en août 1944 pour sa participation à l'attentat du 20 juillet contre Hitler.

Une attaque massive et concentrique est lancée contre Kline par les 30e, 20e, 16e armées et par la 1re armée de choc. La 30e, dont les positions sont les plus favorables, parvient à percer le front et surprend notamment l'état-major de la 118. I.D., ainsi qu'un groupe d'artillerie. La 36. I.D. (mot.) est durement touchée et la route de Kline semble ouverte. Si la ville tombe, Rheinhardt et son Panzergruppe 3 seront dangereusement enveloppés.

Le 7 décembre, les Russes poursuivent leurs efforts et leurs avant-gardes sont arrêtées à seulement six kilomètres de Kline par un groupement de circonstance fait de l'état-major du 56. Panzerkorps, de quelques canons antichars et de trois automitrailleuses. La menace s'accentue pourtant en fin de journée lorsque tombe la ville de Spas Saulok, au nord-ouest de Kline. L'effondrement de la 36. I.D. (mot.) offre un véritable boulevard aux Russes. Pour parer au désastre, Rheinhardt constitue un groupement blindé avec les éléments les plus mobiles des 1., 5. et 7. Panzerdivisionen, qu'il place sous le commandement du colonel Hauser. Ce groupement de combat est chargé de contenir l'ennemi pour permettre au gros du Panzergruppe 3 de se replier.

Le 8, alors que Hitler autorise enfin le Heeres-Gruppe Mitte à passer sur la défensive, la 30e armée capture Rogatchevo, s'ouvrant encore un peu plus la route de Kline.

Le 9 décembre, les historiens soviétiques indiquent que « *la résistance allemande est brisée sur l'ensemble du front* » au nord de Moscou. Il est vrai que la 1re armée de choc parvient à enfoncer les lignes allemandes ce jour là, après plus de 48 heures d'assauts infructueux. Le groupement Hauser est aussitôt envoyé à sa rencontre et une dure bataille s'engage. L'aviation intervient des deux côtés, mais la Luftwaffe est en nette infériorité, puisque l'aviation rouge a été massée à 70 % dans ce secteur.

Dans l'après-midi, l'intervention des chars de Hauser permet d'endiguer le flot ennemi. Pourtant, un vent de panique commence à souffler à l'arrière du front allemand sévèrement entamé. Les soldats de première ligne, bien que peu habitués à la défensive et au repli, se comportent bien pour l'essentiel. Tel n'est pas le cas des troupes des services de l'arrière, notamment du train, comme l'écrit le général Schaal, du 56. Panzerkorps :

« *La discipline commençait à se relâcher. De plus*

La bataille de Kline

Ci-dessus.
Le froid est tellement intense qu'il est impossible de creuser le sol. Cette tranchée russe est essentiellement faite de neige glacée, ce qui offre bien peu de protection. (APN)

Ci-dessous.
Dans le secteur de Volokolamsk, des T 34 de la 1re brigade blindée montent à l'assaut des positions allemandes. Elles ne vont pas tarder à menacer puis à libérer la ville de Kline, provoquant la panique sur les arrières du 56. Panzerkorps. L'effondrement de l'aile nord du front menacerait le Heeres-Gruppe Mitte dans son ensemble. (APN)

en plus apparaissaient des soldats sans armes, marchant vers l'arrière, tenant un veau au bout d'une corde ou un traîneau chargé de pommes de terre, sans chefs. Tous s'en allaient vers l'ouest. On n'enterrait plus les hommes qu'abattaient les aviateurs ennemis. Le Train, souvent sans chef lui aussi, donnait le ton sur les routes, tandis que les combattants de toutes armes, y compris ceux de la DCA, luttaient à l'avant jusqu'au bout de leurs forces. Dès qu'ils n'étaient plus fermement menés, les hommes prenaient tous la fuite vers l'arrière. Le Train, jusqu'alors habitué à aller de l'avant pour soutenir l'attaque, était en proie à la psychose de la panique. Sans ravitaillement, gelés, la tête vide, tous les conducteurs battaient en retraite, avec les blessés qui ne pouvaient plus être soignés sur le front, avec les équipages des véhicules qui ne voulaient plus attendre sur la route pendant les embouteillages et qui gagnaient à pied la localité la plus proche. L'heure la plus sombre du corps blindé avait sonné. »

Schaal assiste aussi aux assauts des unités russes, qui l'impressionnent fortement :

« *Encouragés par la retraite allemande, excités à la vue des routes que les Allemands doivent utiliser pour reculer, stimulés par les ordres de leurs chefs, les Soviétiques combattent avec un acharnement et une exaspération extrêmes. De plus, grâce aux skis, à la masse de leurs fantassins et à leur emploi de véhicules légers, sans compter le soutien des T 34, le terrain leur est favorable. Les lourdes unités motorisées allemandes ne peuvent se mouvoir que sur les routes dans cette région boisée, dépourvue de chemins. Quant au combat, c'est de plus en plus un corps à corps, où la collaboration des armes, autrefois si efficace dans l'armée allemande, ne peut plus jouer, et où la supériorité du Russe est le plus souvent incontestable.* » [4]

Dans des conditions aussi défavorables, les combattants allemands en sont réduits à accomplir des exploits pour tenter de freiner l'adversaire. Les hommes des unités de Panzerjäger sont certainement les plus à plaindre. Bien que des canons de Pak de 5 cm aient commencé à être livrés, l'immense majorité des *Panzerjäger Abteilungen* sont dotés de Pak 36/37 de 3,7 cm. Pour venir à bout des T 34, certains servants attendent que le char ne soit plus qu'à six mètres pour ouvrir le feu ! Six mètres. Autant dire que si le premier coup n'est pas décisif, les hommes et le petit canon finissent sous les chenilles du char.

Cette résistance allemande en première ligne, qui contraste avec la panique qui règne sur les arrières, permet au Panzergruppe 3 de se retirer vers l'ouest, non sans laisser derrière lui un matériel important, ainsi que de nombreuses unités encerclées.

A Kline, les défenseurs allemands sont enveloppés par un mouvement en tenailles de deux groupements mobiles : le premier est constitué par la 82e division de cavalerie, le régiment de marche de la 107e division motorisée, un bataillon de chars et les 2e et 19e bataillons de skieurs; le second compte les 18e et 24e

(suite page 144.)

4. Cité par Paul Carell. op. cit. page 298.

Ci-dessus.
Une escadrille de Stormoviks (Iliouchine Il-2) livrés depuis peu. Ils portent tous la même *inscription : Komsomolet de* Yaroslavl, ayant été fabriqués grâce à un don de cette organisation. L'Il-2 a été utilisé par l'aviation russe dès le mois de juin 1941 et jusqu'à la fin de la guerre, ce qui prouve que la cellule de base était excellente et permettait des améliorations. Il fut en fait transformé à trois reprises, la version Il-2m3, datant d'août 1942, ayant été construite sur la plus large échelle.
L'appareil vit son armement de bord principal passer de deux canons de 20 mm à deux canons de 23 mm à forte vitesse initiale, puis à deux canons de 37 mm. D'abord chargé de bombes de 50 kg, le Stormovik reçut ensuite des roquettes ou un chargement de 200 bombes antichars à charge creuse PTAB de 2,5 kg.
La tactique utilisée le plus fréquemment par les pilotes consistait à attaquer au ras du sol, à environ 6 mètres d'altitude seulement, en contournant les forces blindées allemandes pour les attaquer de l'arrière, là où leur blindage est le plus faible.
(APN)

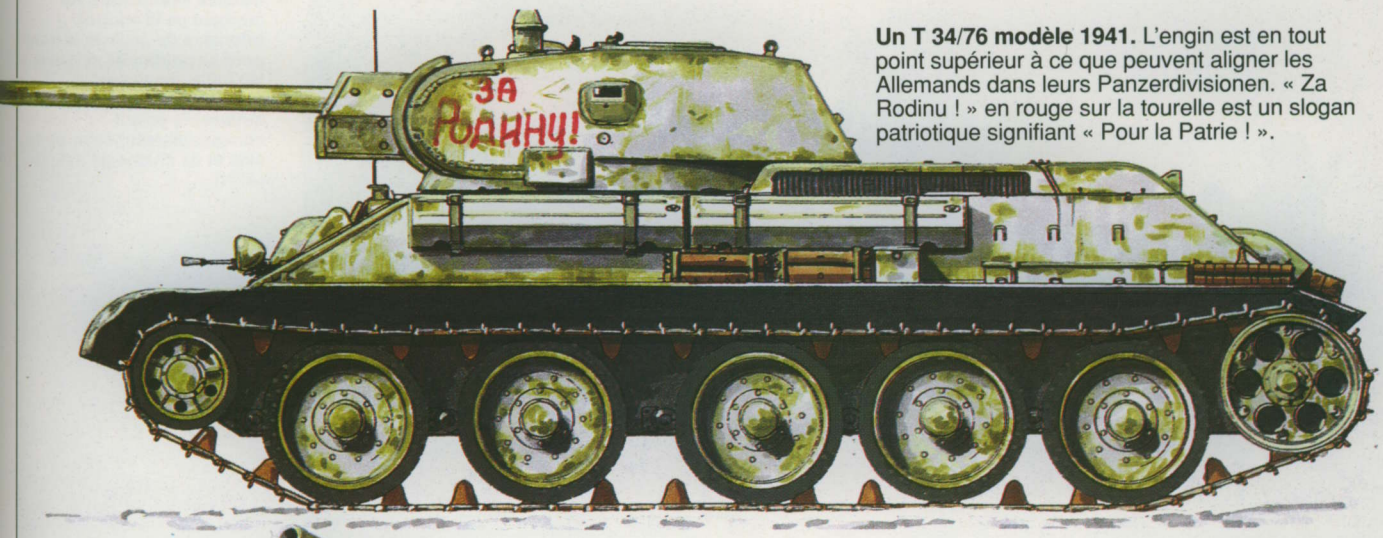
Ci-dessus.
Le cauchemar de l'hiver devant Moscou dure plusieurs mois, puis brusquement, au mois de mars, le soleil s'impose à nouveau, la température remonte et la neige fond, entraînant une nouvelle période de raspoutitsa. Mais celle-ci est bien accueillie par les soldats allemands : cette fois, c'est l'Armée Rouge qui est immobilisée par les conditions météorologiques. La végétation renaît d'un seul coup et des renforts substantiels ne vont pas tarder à arriver. L'insigne divisionnaire de ce side-car Zundapp le désigne comme appartenant au 21. Pz. Rgt. de la 20. Panzerdivision.
(coll. privée)

Ce tankiste soviétique est revêtu d'une combinaison noire, passée par-dessus la tenue de combat standard. Les deux insignes placés au collet de la blouse kaki désignent un lieutenant. Pour sa protection, l'officier dispose d'un PA Tokarev TT33, dans l'étui glissé au ceinturon-baudrier. La mitrailleuse du char est une Degtyarev modèle 1929 en calibre 7, 62 mm, avec chargeur camembert de 63 cartouches. Il arrive souvent qu'après la destruction de leur engin, les tankistes poursuivent le combat à terre, la mitrailleuse conserve donc toute son utilité.
(Photo Rutkiewicz/Alexandrowicz, Musée de Colberg 1993)

La contre-offensive de Joukov

Ci-contre.
La retraite rapide de la Heer devant Moscou cause l'abandon de milliers de véhicules et de blindés, comme ces SdKfz 251. Il est probable que sans l'ordre d'Hitler de résister sur place, quelqu'en soit le coût, la défaite se serait transformée en désastre aux conséquences incalculables. Il est de toute façon certain qu'à Moscou, l'Allemagne a perdu toutes ses chances de victoire à l'Est. (APN)

T-34 ET MATILDA II SOVIETIQUES



Un T 34/76 modèle 1941. L'engin est en tout point supérieur à ce que peuvent aligner les Allemands dans leurs Panzerdivisionen. « Za Rodinu ! » en rouge sur la tourelle est un slogan patriotique signifiant « Pour la Patrie ! ».

Un T 34/76 modèle 1941 détruit dans le secteur de la 11. Panzerdivision. L'engin est parfaitement adapté au terrain et au climat russes. Les larges chenilles réduisent le risque de s'enfoncer jusqu'à la caisse en terrain meuble. L'insigne carré jaune portant un chiffre 2 est répété de l'autre côté de la tourelle, alors que sous le canon, le 2 est dépourvu de son carré.

Un Matilda II utilisé par les Soviétiques sur le front de Moscou durant l'hiver 1941-42. Les Matilda portent souvent encore des données techniques,sous formes de stencils en anglais, le camouflage vert moyen anglais est laissé tel quel, seule une couche de blanc étant appliquée par-dessus.

Profils couleurs de Jean Restayn © 1993/ Militaria Magazine

Des éclaireurs soviétiques vont reconnaître le no man's land ou les arrières des troupes allemandes. Au moment de la contre-offensive de Joukov, le front perd sa continuité et toutes les infiltrations sont possibles, pour peu que les fantassins soient convenablement équipés de skis et de chiens de traîneau. (APN)

divisions de cavalerie et la 348e DI. Après deux jours de durs combats de rues, la ville de Kline est finalement libérée le 15 décembre au soir. Ceci va permettre aux Soviétiques d'exploiter leur victoire en direction d'Istra et de Volokolamsk, théâtre des durs combats d'octobre et novembre 1941.

La contre-offensive

Rokossovski attaque

La 16e armée soviétique, renforcée constamment depuis le début de la bataille défensive, est la plus importante du front ouest au moment de la contre-attaque. Son premier objectif est Istra, puis Volokolamsk. Elle doit tenter de détruire le Panzergruppe 4 de Hoepner. Le 7 décembre, un ouragan de feu s'abat sur les positions allemandes organisées par les soldats depuis 24 heures seulement. Rokossovski a massé une quarantaine de pièces d'artillerie par kilomètre

Ci-dessous.
Pour combattre dans un environnement neigeux, les Russes font largement appel aux traîneaux de tout genre, comme ici pour évacuer un blessé touché en première ligne. On remarquera que l'infirmier porte un survêtement blanc, ce qui n'est pas le cas du blessé. (APN)

de front, ce qui lui permet d'assommer l'adversaire. L'importante agglomération de Krioukovo est capturée le 8 décembre par un groupement opérationnel spécial, après un puissant bombardement aérien nocturne. Vingt-cinq Panzer sont capturés dans la ville.

Devant le danger d'enveloppement, le Panzergruppe 4 se replie très rapidement vers Istra, bien protégée par sa rivière et son bassin de retenue. En raison de l'épaisseur de la neige, les Russes ne peuvent dépasser l'adversaire en sortant des routes; la campagne est impraticable et Rokossovski enrage dans ses Mémoires : « *les généraux allemands, plutôt que de blâmer l'hiver russe pour leur défaite, devraient plutôt être reconnaissants du temps très mauvais qui leur a permis de reculer avec des pertes moindres que celles qu'ils auraient dû subir.* » [5]

Ci-dessus.
La retraite surprend les unités allemandes et le repli est parfois impossible en raison des conditions météorologiques. Ces Kübelwagen de la 5. Panzerdivision parviendront-elles à s'échapper ? La présence de chaînes aux roues arrières paraît insuffisante. (BA)

Ci-dessous.
Pour la première fois depuis 1939, des dizaines de milliers de soldats allemands sont contraints à la reddition. (APN)

Les propos du chef de la 16e armée ne sont pas aussi paradoxaux qu'il y paraît. L'aviation rouge, en effet, dispose d'une supériorité aérienne quasi absolue au nord du front. Mais le brouillard, la neige et le mauvais temps gênent les appareils d'attaque au sol. Plusieurs coups sont cependant portés aux colonnes allemandes en repli à l'ouest de Kline et dans la région d'Istra par les escadrilles de Stormovik. L'une d'entre elles, dont le nom nous est hélas inconnu, revendique d'ailleurs, pour la période des 14 et 15 décembre, la destruction de 22 chars et de plus de 400 véhicules divers, sans parler de la dispersion de quatre bataillons d'infanterie.

En face, les rares chasseurs allemands Messerschmitt Bf 109 F ne peuvent couvrir tout le front, tandis que le soutien à l'infanterie en retraite est apporté presque uniquement par les vieux biplans Henschel Hs 123, assez rustiques pour supporter les effrayantes conditions climatiques.

Lorsque l'essentiel du Panzergruppe 4 est passé à l'ouest de l'Istra, les Allemands font sauter tous les ponts sur la rivière, de même que le barrage du bassin de retenue. La température est alors remontée à - 3 ou - 4°, de telle sorte que la rivière n'est pas gelée. Elle forme un obstacle difficilement franchissable pour les Soviétiques, mais les Sibériens n'hésitent guère, comme le raconte Rokossovski : « *J'ai observé les troupes sibériennes de A.P. Beloborodov en train de franchir le torrent glacé, par un froid piquant et sous le feu de l'ennemi. Tous les moyens imaginables ont été utilisés pour le franchissement : barrières, portes en bois, radeaux de paille, canots pneumatiques, en un mot toute chose pouvant flotter.* »

Grâce à cette percée au sud du réservoir et à une manœuvre d'enveloppement réalisée au nord de celui-ci, Rokossovski parvient à briser le front allemand de l'Istra, le 15 décembre 1941.

Toute l'aile nord du Heeres-Gruppe Mitte est alors battue et doit s'engager dans une difficile retraite. Mais les Russes auront-ils les moyens de la poursuite ?

5. Rokossovski. op. cit. page 92.

VERS L'OUEST

Alors que le front nord, dûrement pressé, commence à lâcher prise, la pression soviétique dans le secteur de la 2. Panzerarmee devient franchement préoccupante pour Guderian.

Celui-ci, pressé par les événements, a été contraint de renoncer à son offensive dès le 5 décembre. Cette décision lui coûtera son commandement, comme nous le verrons plus loin. Mais dans les jours suivants, les rapports alarmants se multiplient à l'OKH et à l'OKW, de telle sorte que Hitler lui-même est obligé d'en tirer les conséquences.

Changement de ton à l'OKW

La directive du Führer, envoyée le 8 décembre 1941 à tous les commandants sur le front, est d'une tonalité très différente de toutes les précédentes. Pour la première fois, l'offensive est abandonnée :

Ci-dessus.
Au pire moment de la crise, lorsque le front semble devoir se rompre sur toute l' étendue du Heeres-Gruppe Mitte, Hitler ordonne le transfert d'unités en garnison en France ou en formation en Allemagne vers Moscou. Mais les lignes de communication sont tellement cahotiques en raison de l'hiver, de l'action des partisans et de la perméabilité du front, que les troupes en question n'arrivent qu'en 1942. Certaines unités, comme celle-ci, ne parviennent au front qu'au moment du dégel. (coll. privée.)

« *L'arrivée inopinée et précoce d'un sévère temps hivernal et les difficultés logistiques qui en ont découlé nous forcent à suspendre toute opération offensive sur une large échalle et à passer à la défensive. La façon dont cette défense doit être menée est dictée par les imératifs suivants :*

a) tenir les zones stratégiques, tactiques et défensives importantes;

b) donner aux unités de la Wehrmacht les meilleures chances possibles de se reposer et de récupérer et,

c) établir ainsi les meilleures conditions pour une reprise de l'offensive à large échelle en 1942. »

La victoire finale est donc repoussée au mieux à l'été 1942. L'Angleterre est toujours dans la guerre et depuis la veille, les Etats-Unis viennent d'entrer dans le conflit, même si pour quelques jours encore, cela ne concerne pas directement l'Allemagne. Cette date du 8 décembre 1941 est donc symbolique et marque un véritable tournant : c'est l'échec de la Blitzkrieg, la guerre sera longue. Or, pas plus qu'en 1914, l'Allemagne n'est prête à faire face à un long conflit.

Chacun notera que la directive de Hitler n'évoque pas la résistance de l'Armée Rouge comme cause de l'arrêt devant Moscou. Cela n'est pas étonnant. En revanche, l'excuse d'une arrivée inopinée de l'hiver est pour le moins étonnante pour une date aussi tardive que le 8 décembre. Elle ne doit pas faire illusion pour les officiers au front.

La population civile est quant à elle dans l'ignorance totale de ce qui se déroule près de Moscou. Les communiqués de l'OKW sont laconiques : « *Mardi 9 décembre 1941. Le Grand Commandement de la Wehrmacht communique : – Sur le front de l'Est, seuls des combats locaux se sont déroulés.* »

Ci-dessous.
Cette vue de la retraite des troupes allemandes en terrain découvert sous une tempête de neige explique bien pourquoi Hitler a sans doute eu raison d'ordonner de résister sur place, afin d'échapper à un anéantissement en rase campagne. (APN)

Ci-dessous, photo du bas.
Libération d'un village russe en décembre 1941. Une paysanne est venue accueillir les soldats de l'Armée Rouge. L'homme de gauche porte un FSA Tokarev SVT 40. Cette arme excellente, confiée en général aux tireurs d'élite ou aux sous-officiers, est l'ancêtre de l'AK 47. (APN)

A cette date, la bataille de Kline fait rage et, sur le front de Guderian, un difficile repli s'engage.

La date du 8 décembre est également importante car elle correspond à la démission de von Brauchitsch de son poste de général en chef. Il ne s'agit pas d'un limogeage, mais d'un véritable retrait pour cause de santé, en l'occurence un infarctus. Hitler est heureux de se débarrasser à si bon compte d'un général qu'il avait dû nommer pour des raisons politiques en 1938 et pour qui il avait si peu d'estime qu'il aurait dit de lui à Goebbels : « *Brauchitsch est un misérable lâche sans envergure, doublé d'un imbécile.* »

La question de son remplacement se pose néanmoins. Certains préconisent au Führer de prendre Manstein, le concepteur du fameux plan jaune d'invasion à l'ouest. Mais Hitler cède finalement aux sirènes de Paulus et Halder : il succèdera lui-même à Brauchitsch. Pour la première fois de son histoire, l'armée allemande sera commandée par un civil. Halder exprime ainsi les raisons de Hitler dans ses mémoires :

« *N'importe qui peut exercer ce petit genre de commandement que réclame la conduite des opérations. Le rôle du commandant en chef est de rendre l'armée nationale-socialiste. je ne connais aucun général capable de le faire d'une manière qui me satisfasse. C'est pourquoi j'ai décidé de prendre le commandement moi-même.* » [1]

Quant à la fonction purement administrative de commandant en chef, elle est dévolue à Keitel. Et Hitler ne va tarder à reprendre en main l'armée, par une vague de limogeages sans précédent.

Le 11 décembre 1941, à la stupeur de certains généraux, Hitler déclare la guerre aux Etats-Unis. Il est certain qu'à cette date, il savait déjà – comme Staline depuis plusieurs semaines – que le Japon n'attaquerait pas l'URSS, ayant lancé toutes ses forces dans le Pacifique contre les Anglo-saxons. Le Japon lui-même ne déclare d'ailleurs pas la guerre à l'Union Soviétique. On comprend mal dans ces conditions les motivations de Hitler. Elles ne font qu'ajouter une inquiétude supplémentaire aux hommes qui se battent en première ligne.

Les déboires de Guderian

Pendant que des événements lourds de conséquences transforment la physionomie de l'armée à son plus haut échelon, la 2. Panzerarmee est engagée dans une lutte sans merci pour sa survie. Contraint à la défensive dès les premiers jours de décembre, Guderian a aussitôt ordonné à ses hommes de construire de solides positions. Le colonel Costantini décrit ainsi les ouvrages allemands :

« *Dans les régions occupées, Guderian avait fait construire des ouvrages défensifs, particulièrement aux sources du Don, à Stalinogorsk et à Mikhaïlov. A Kasaïa Gora, Iasnaïa Poliana (sud de Toula), on trouvait des postes de tir sous terre et rondins et parfois même des*

1. Halder. op. cit. page 80.

Le repli des troupes de la 2. Panzerarmee sur ordre de Guderian, en contradiction avec la directive du Führer, vaudra à l'homme de la percée de Sedan d'être limogé. Il ne retrouvera un poste de responsabilité qu'en 1943.
(APN)

nids de mitrailleuses sous béton. Dans les bois, les abattis étaient nombreux et sur toutes les directions importantes, les mines fourmillaient. » [2]

Nous l'avons vu, l'attaque soviétique s'est developpée dans ce secteur dès le 3 décembre, plus tôt que partout ailleurs. Trois armées soviétiques participent aux combats : les 10e, 49e et 50e armées, ainsi que le 1er corps de cavalerie de la Garde.

Après plusieurs jours d'une lutte incertaine, la balance penche en faveur des Russes à partir du 9 décembre. A cette date, Guderian reconnaît qu'une partie de la 95. I.D. est encerclée. Il ordonne à son 67. Panzerkorps de se replier vers le sud-ouest. Le lendemain, il en fait part à Schmundt, l'adjoint de Hitler à l'OKW, ainsi qu'à Keitel fils, chef du bureau du personnel de l'armée, « *afin que personne ne se fasse d'illusions.* »

Le 10 décembre, une brêche « *inconfortable* » apparaît entre les 296. et 31. I.D. Les rapports soviétiques indiquent que les Russes ont trouvé plusieurs dizaines de canons tractés et 200 véhicules dans ce secteur, 16 chars près de la station de Reviakino et 11 chars et plus de 100 véhicules sur la chaussée Veniev-Toula. [3]

En fait, les Allemands lâchent prise un peu partout sur le front de la 2. Panzerarmee et Guderian n'a d'autre choix que d'ordonner un repli limité. Le 14 décembre, il rencontre à Roslavl le général von Kluge et von Brauchitsch, déjà démissionaire mais pas encore rempla-

Vers l'ouest

2. Costantini. op. cit. page 21.
3. L'*Etoile Rouge*. 13 décembre 1941.

Ci-dessous.
Remise en service d'une batterie de canons antichars allemands Pak 38 de 50 mm, par une équipe sous les ordres du sergent Jouravlev. Ce canon, conçu en 1938, n'a été construit en grande série qu'à partir de 1941, lorsqu'il devient évident que le Pak 36/37 avait fait son temps. Le Pak 38 est un canon d'une toute autre classe : bas sur roues, il se camoufle facilement. Son obus de 50 mm perce 101 mm à 740 mètres, ce qui est suffisant pour venir à bout d'un T 34 avec une marge de sécurité suffisante. Le Pak 38 restera en service jusqu'à la fin de la guerre. Les caisses de munitions en fer emportent quatre obus chacune, comme on peut le voir sur cette photo.
(APN)

Ci-dessus.
Les mois d'été et leur poussière, les milliers de kilomètres parcourus sur de mauvaises routes, puis la raspoutitsa et la boue et enfin le gel ont littéralement épuisé le matériel. Ces deux véhicules passablement défraîchis en témoignent. Au premier plan, on reconnaît le petit camion Krupp Protze, aussi appelé *le. gl. Lkw. 1 to (6x4) Krupp L 2 H 143.* Les Allemands le comparent volontiers au Laffly S 20 de l'armée française. Au second plan, la voiture qui porte un fanion de commandement est une Adler Typ 3.
Les deux roues motrices de l'Adler et deux des quatre roues motrices du Krupp Protze portent des chaînes, tandis qu'une épaisse couverture protège le petit moteur 4 cylindres de 3 308 cc. du Protze.
(BA)

cé. Les trois hommes se mettent d'accord pour placer toute la 2. Armee sous le commandement de la 2. Panzerarmee, afin de mieux coordonner la défense dans ce secteur. Mais il est déjà trop tard : le même jour, la 45. I.D. est encerclée par les Russes et partiellement détruite.

Le 16 décembre, Guderian rencontre Schmundt sur l'aérodrome d'Orel et lui fait part de la situation très

Ci-contre.
Scène de désolation d'un parc automobile de la 2. Panzerarmee, facilement identifiable au G qui orne la portière du premier véhicule. A l'arrière-plan, on reconnaît la calandre d'un camion Citroën. Au milieu, l'engin aux vitres cassées semble être un autobus. Son moteur a été démonté. (APN)

dangereuse de ses armées. Il lui demande de répéter exactement ses termes à Hitler, puis attend que celui-ci l'appelle à son PC. Guderian est sans doute assez confiant car, contrairement à ce qu'il écrit dans ses Mémoires, rédigés après la guerre, il a sans aucun doute l'oreille du Führer et l'a déjà influencé considérablement au cours de la campagne à l'Est. Le coup de fil est loin de combler ses espoirs, puisque Hitler interdit tout repli, demandant de tenir sur les positions occupées à tout prix. Il promet par ailleurs des renforts. Avec une certaine mauvaise foi, Guderian écrit qu'il croit se souvenir qu'il s'agissait de 500 hommes, envoyés par la voie des airs. En fait, Hitler a déjà décidé l'envoi de plusieurs divisions fraîches, en provenance de France, mais il faudra plusieurs semaines avant qu'elles arrivent sur le front de Toula.

Après sa conversation téléphonique, Guderian est profondément déprimé. Il écrit une lettre dont voici quelques extraits révélateurs : « *J'ai beaucoup de difficultés à dormir la nuit et mon esprit me torture alors que j'essaie d'imaginer ce que je pourrais faire de plus pour aider mes pauvres soldats qui sont dehors, sans abri, par ce froid terrible. C 'est effrayant, inimaginable. Les gens de l'OKH et de l'OKW, qui n'ont jamais vu le*

Ci-dessous.
A court d'essence, en panne ou touché par l'aviation, ce canon de 15 cm et son tracteur ont été abandonnés sur une route, non sans avoir été sabordés : la bouche à feu elle-même a disparu ! L'insigne divisionnaire visible à l'arrière du SdKfz 7 est porté par la plupart des véhicules de la 7. Pz-Div., à l'exception des chars. On notera la complexité et la lourdeur de l'attelage. (APN)

Guderian ordonne la retraite

Le combat défensif des Allemands devant Moscou est d'autant plus difficile que les partisans et les éclaireurs infiltrés sur les arrières allemands ne cessent de provoquer des sabotages et des embuscades. Ces deux skieurs d'une équipe de destruction portent un équipement léger parfaitement adapté à la sorte de guerre qu'ils livrent : skis, survêtement blanc et pistolets-mitrailleurs PPSh-41.
(APN)

Ci-dessus.
Sur la chaussée de Volokolamsk, l'aviation soviétique est intervenue puissamment pendant la retraite allemande, causant des pertes très lourdes aux convois se retirant vers l'ouest.
(APN)

front, n'ont aucune idée de la situation ici. Ils se contentent de nous envoyer des ordres impossibles à exécuter et ignorent toutes nos requêtes et suggestions. » [4]

Cependant, le chef de la 2. Panzerarmee n'a pas perdu tout espoir quant à sa force de persuasion sur Hitler et il obtient de rencontrer le Führer à Rastenburg le 20 décembre 1941.

« *Je fus reçu par Hitler à 18h 00. Keitel, Schmundt et d'autres officiers de l'entourage de Hitler étaient là. Ni le chef d'état-major de l'armée (Halder), ni aucun autre représentant de l'OKH n'était présent, bien que Hitler se soit nommé commandant en chef de l'armée après la démission du maréchal von Brauchitsch (...) Quand Hitler vint à ma rencontre, je fus surpris de voir pour la première fois une dure impression d'inimitié dans son regard et ceci me convainquit que quelqu'un dans son entourage l'avait dressé contre moi. La faible lumière de l'éclairage accentuait encore cette impression désagréable.* »

La conférence débute par un exposé de la situation sur le front des deux armées commandées par Guderian. Ce dernier explique que ses troupes sont en cours de repli sur la ligne de l'Oka, conformément à ce qui avait été décidé à Roslavl. Mais Brauchitsch ne commande plus depuis la veille et n'a pas jugé bon de mettre Hitler au courant. Celui-ci interdit alors tout repli. Guderian lui fait remarquer que les troupes ne peuvent s'arrêter en rase-campagne et qu'il n'y a pas de positions intermédiaires à défendre.

Hitler demande que les troupes s'enterrent sur place, une chose impossible en raison du gel. S'engage alors une étonnante discussion où Hitler se remémo-

4. Guderian. op. cit. page 263.

Ci-contre.
Scène symbolique célébrée par la propagande soviétique : une unité allemande vient de déposer les armes devant ses vainqueurs russes. Parmi celles-ci, on trouve une pléthore de mitrailleuses MG 34, deux mortiers de 5 cm, Granatwerfer 36 et de très nombreuses grenades à manche. La différence de tenue entre les deux protagonistes est évidente : les Allemands paraissent souffrir du froid, ce qui n'est pas le cas des Russes.
(APN)

re ses expériences de la Première Guerre mondiale dans les Flandres, lorsque l'artillerie avait creusé une ligne de cratères pour constituer un front défendable, tandis que Guderian tente de lui montrer que la situation n'est pas la même en Russie.

L'une des différences tient bien sûr au froid cinglant, d'autant que les vêtements d'hiver ne sont toujours pas arrivés, au moins dans le secteur de Guderian. Hitler n'en croit pas ses oreilles, certain quant à lui que la campagne de Goebbels pour offrir des vêtements chauds aux soldats, qui avait rencontré un tel succès en Allemagne, avait porté ses fruits. Or, les vêtements, à la date du 20 décembre 1941, sont encore à Varsovie, très loin du front.

Toute la réunion, qui dure cinq heures, est marquée par la même incompréhension entre les membres de l'OKW et Guderian. Comme ce dernier le fait remarquer, l'expérience acquise durant la Première Guerre mondiale n'est d'aucun secours pour bien appréhender la réalité du conflit devant Moscou. Sa suggestion de transférer dans les postes d'état-major de l'OKH et de l'OKW des officiers ayant l'expérience du front est sèchement refusée par Hitler.

Pour preuve, la directive de l'OKW datée du 20 décembre, c'est-à-dire le jour-même de la venue de Guderian à Rastenburg, est en opposition complète avec les théories du chef de la 2. Panzerarmee.

« *1. Tenir et combattre jusqu'au dernier. Ne pas reculer volontairement d'un pas. Les détachements mobiles de l'ennemi qui ont percé doivent être détruits à l'arrière.*

2. Nous gagnerons ainsi du temps pour :
a) améliorer nos transports;
b) faire arriver nos réserves;
c) évacuer notre matériel réparable;
d) construire des points d'appui à l'arrière (...)

3. Transférer toutes les unités disponibles en Allemagne et à l'Ouest, vers l'Est (...)

4. Retirer aux prisonniers et aux habitants tous leurs vêtements d'hiver sans se soucier des conséquences. Brûler toutes les fermes abandonnées. » [5]

Le point n°4 de la directive montre vraiment que

5. Cité par Piekalkiewicz. op. cit.

Vers l'ouest

Ci-dessus.
Gros-plan sur un camion Mercedes abandonné sur la chaussée de Volokolamsk. On notera la petite taille des camions russes Gaz. (APN)

Ci-dessous.
Curieux spectacle sur la grand'place de Youkhnov, près de Kalouga : deux Messerschmitt Bf 109 F1 du JG 51, l'appareil du premier plan appartenant au 4e groupe, l'autre au 2e groupe. Que font-ils là, trains sortis, ailes démontées et sans moteur ? (APN)

Ci-dessus.
Attaque d'un village par l'infanterie russe pendant une tempête de neige. L'opération Typhon, qui devait ouvrir les portes de Moscou, se termine comme un cauchemar pour les Allemands, dont les avant-gardes sont parvenues, rappelons-le, à 17 kilomètres seulement du Kremlin.
(APN)

l'armée allemande est aux abois, pour en arriver à une telle extrêmité. En ce sens, la bataille de Moscou est certainement pour l'Allemagne un coup beaucoup plus grave que celui de Stalingrad, un an plus tard, malgré le côté tragique que revêt un encerclement. A Moscou, les Allemands sont au bord du désastre en raison même de leur impréparation. Pour le soldat au front, la désillusion est rude.

Les deux premiers points de la directive ne manquent pas d'intérêt. Puisque l'armée de terre allemande n'est plus capable de mener une guerre de mouvement, elle doit s'accrocher au terrain conquis. Cette tactique, dictée par les événements, est somme toute meilleure qu'un repli généralisé qui provoquerait sans doute, comme près de Kline, une panique monstrueuse. En décembre 1941, l'armée allemande ne connaît encore rien à la défensive, dans laquelle elle va bientôt exceller. Il reste qu'une interprétation par trop rigide de cette directive peut également coûter très cher aux unités du front.

C'est ce qu'écrit Guderian à l'OKW dans un dernier baroud d'honneur, dès le 21 décembre :

« *Une rigide interprétation de la directive du Führer nous force actuellement à faire face aux attaques de l'ennemi sur des positions qui ne nous sont pas favorables du tout, alors qu'il en existe de bien meilleures à faible distance derrière nous, dont certaines sont mêmes à l'abri d'une attaque de blindés. Les conséquences d'une telle interprétation rigide produiront immédiatement des enveloppements et la destruction des éléments encerclés. A cause du manque de réserve, ils ne pourront s'organiser pour une percée et ne pourront lutter pour s'échapper. Une destruction encore plus étendue de l'armée est à craindre avant l'arrivée des renforts promis. Ainsi, par exemple, dans le cas d'une percée dans les positions de la 9. Panzerdivision et le long de la faible ligne de défense de la 95. I.D., toute défense est impossible et même l'extraordinaire valeur des éléments encerclés n'y changerait pas grand'chose.*

Pleinement conscient de mes responsabilités, je déclare qu'une exécution littérale et rigide de la directive du Führer produira de graves conséquences et je demande donc la permission de l'interpréter selon ma propre vision des circonstances. » [6]

Le 25 décembre, Guderian est relevé de son commandement.

La prise de Kalouga

La percée dont parle Guderian est celle réalisée par le groupement mobile autonome du général Popov, formé avec des éléments de la 50e armée. Il s'agit d'enfoncer un coin entre la 4. Armee et la 2. Panzerarmee de Guderian. Après une avance de 90 kilomètres, dont 20 à 25 sur les arrières des troupes allemandes, le groupement Popov arrive aux abords de Kalouga le 20 décembre au soir, ainsi que le raconte le colonel Isaac Gudoi : « *Dans la nuit, les tanks du général Getman atteignirent la rue (au-delà du pont de l'Oka) et foncèrent en pleins phares dans la villes. Quelques véhicules allemands vinrent à nous. Nos chars, pourtant, les ignorèrent afin de ne pas diminuer l'effet de surprise. Les tanks et les unités d'infanterie motorisée entrèrent dans la ville sans tirer un seul coup de fusil et occupèrent les sites les plus importants. A ce moment, les Allemands comprirent qu'il y avait des chars soviétiques derrière eux.* »

Pour autant, ceux-ci n'abandonnent pas Toula et tentent au contraire de renconquérir les positions perdues. La bataille fait rage dans la ville pendant près de dix jours, celle-ci n'étant définitivement libérée par les Russes que le 30 décembre.

A l'assaut de la 4. Armee

Tandis que sur les ailes nord et sud du front de Moscou, les deux grands groupements blindés allemands ont été repoussés, le front est resté calme dans le secteur de la 4. Armee. Joukov décide d'y frapper à partir du 18 décembre, avec les 33e, 43e et 49e armées. Il s'agit d'empêcher les Allemands de menacer les offensives russes se développant sur les flancs du champ de bataille.

L'attaque soviétique est plus risquée dans le secteur central du front que partout ailleurs, car von Kluge est resté dans une prudente expectative durant deux mois et son armée a eu le temps d'exécuter des travaux défensifs impressionnants :

« *A l'ouest de la rivière Nara, on trouvait un système organisé de points d'appui et de centres de résistance, avec mitrailleuses et mortiers, dans les villages, les bourgs et les intervalles, reliés par des tranchées et des remblais construits avec de la neige et battus par le feu (...) D'autre part, en arrière, à une faible distance des emplacements d'armes automatiques, avaient été installés quelques mortiers. Enfin, en avant, étaient disposés des réseaux de fils de fer barbelés et des champs de mines. Les postes de tir étaient doublés par des emplacements provisoires, à partir desquels les Allemands tiraient de temps à autre pour donner l'impression d'une forte densité de feux. Les points*

6. Cité par Buffetaut. Op. cit. page 72.

Vers l'ouest

d'appui de compagnie occupaient des emplacements élevés (...) Les chemins conduisant aux points d'appui étaient minés, de même que les immeubles. Les obstacles comportaient du barbelé, des sortes de réseaux Brun formant enceinte, ou des mines à pression et à tension. » [7]

Lorsque les 33e et 43e armées s'élancent, le 18 décembre, elles sont clouées sur place par la redoutable défense allemande. Pendant sept jours, la bataille fait rage et les Russes sont contraints d'effectuer de nombreux regroupements en raison de leurs lourdes pertes. Dans la nuit du 24 au 25 décembre 1941, les Soviétiques lancent dans la bataille des troupes fraîches et parviennent enfin à briser la résistance allemande dans le secteur de Naro-Fominsk.

Plus au sud, la 49e armée parvient à franchir le cours gelé de l'Oka et à s'emparer de Tarousa et Likhvine.

La situation au 7 janvier 1942

Après cinq semaines de contre-offensive soviétique, le repli allemand est impressionnant : il atteint entre 90 et 200 kilomètres. Toutefois, les soldats allemands ont évité le pire : à part quelques exceptions, les divisions de la Heer ont évité l'encerclement et la capture. Le front, rompu en plusieurs endroits, a été colmaté tant bien que mal. Il n'empêche qu'au nord et au sud de Moscou, Joukov a marqué de nombreux points. Au nord, les 22e et 39e armées du front de Kalinine ont atteint la Volga à l'ouest de Rjev, tandis que la 29e est aux portes nord de la même ville. Les premiers assauts frontaux ont échoué, mais la menace est de taille pour l'aile gauche du Heeres-Gruppe Mitte, d'autant que les villes de Staritsa, Kalinine, Kline, Istra et Volokolamsk ont été libérées : La 4. Armee et la 4. Panzerarmee (ancien Panzergruppe 4) sont dangereusement avancées vers l'est.

Cette situation est d'autant plus critique qu'au sud, le recul de l'ex-Panzerarmee de Guderian est profond : les Russes, après avoir nettoyé la poche allemande à l'est de Toula, ont libéré Likhvine et Kalouga, franchi l'Oka et marchent sur Mosalsk.

Pour éviter un encerclement aux conséquences encore plus graves que ceux de Briansk et Viazma, mais dont ils seraient cette fois les victimes, les Allemands n'ont guère d'autre choix que le repli. Mais celui-ci va à l'encontre des directives du Führer. Pour y avoir désobéi, Guderian a été limogé. Pour Hoepner, le chef de la 4. Panzerarmee, il importe avant tout de sauver ses hommes et leur matériel, quelles que puissent être les conséquences pour sa carrière personnelle.

Le général Negendank, de l'état-major de la 4. Panzerarmee, a ainsi raconté à Paul Carrell comment Hoepner avait pris sa décision :

« *Nous étions assis en petit comité, en train de manger avec le général Hoepner qui venait de revenir du front. S'adressant au colonel Châles de Beaulieu, son chef d'état-major, il développa l'idée qu'il serait bon de ramener en arrière l'aile droite de la 4. Panzerarmee; en effet, l'aile voisine de la 4. Armee était incapable de soutenir le choc des Russes et ceux-ci étaient à même d'utiliser la brêche qui s'élargissait entre les deux grandes unités. On communiqua aussitôt ce point de vue, par téléphone, au chef d'état-major du Heeres-Gruppe Mitte. Nous étions encore assis quand le maréchal von Kluge rappela pour discuter de cette décision avec le général Hoepner et je me souviens parfaitement des derniers mots du général Hoepner à la fin de cette conversation : « Donc, monsieur le maréchal, nous commençons par ramener l'artillerie lourde et le train, pour ne pas les perdre. Ce soir, vous rendez compte au Führer de la nécessité de cette mesure et vous lui demandez son autorisation. Une fois la conversation terminée, le général s'assit de nouveau avec nous en disant : « Beaulieu, faites le nécessaire ». Il était minuit quand l'annonce de la destitution du géné-*

7. Costantini. Op. cit. pp. 26-27.

Ci-dessus.
Si la défaite allemande devant Moscou est cinglante en décembre 1941 et janvier 1942, il ne faudrait pas penser pour autant que la victoire russe a été facile. Bien au contraire, les pertes des armées de Joukov ont été très lourdes, comme le symbolise ce KV 2 détruit le 28 janvier 1942 sur le front de Kalinine. L'engin semble avoir été atteint lors d'une contre-attaque allemande puisqu'il est manifestement installé dans une position creusée à l'avance et renforcée par des rondins. (BA)

ral Hoepner nous frappa comme la foudre. Un officier d'état-major du groupe d'armées m'a raconté par la suite que le maréchal von Kluge n'avait pas présenté l'affaire au Führer dans l'esprit de la conversation qu'il venait d'avoir avec Hoepner, mais comme un fait accompli. Hitler avait explosé sur le champ et ordonné sans plus tarder le rappel du général, un chef magnifique pourtant, et hautement apprécié de tous ses subordonnés. » [8]

La carrière brillante de Hoepner est ainsi brisée net. Anti-nazi de toujours, il est chassé de l'armée par Hitler et sa participation au complot du 20 juillet 1944 lui vaudra d'être pendu au début du mois d'août suivant.

La Wehrmacht va être écrasée !

C'est assurément ce que pense Staline lorsqu'il réunit la Stavka le 5 janvier 1942 à Moscou. Pour lui, il est clair que la résistance allemande devant la capitale russe est brisée, tandis qu'au sud, les Allemands sont également en pleine retraite. Il souhaite une offensive généralisée sur toute l'étendue du front, ainsi que le raconte Joukov dans ses mémoires.

« *Chapochnikov [le chef d'état-major général] donna un bref aperçu de la situation sur le front et esquissa les grandes lignes du plan des opérations. Staline prévoyait des offensives sur tous les axes principaux et entendait mettre l'ennemi en déroute devant Leningrad, à l'ouest de Moscou et dans le sud.*

L'attaque principale porterait sur le groupe d'armées du centre, que devaient battre les forces du front de l'ouest, le front de Kalinine, l'aile droite du front nord-ouest et celui de Briansk. Le front de Leningrad, l'aile gauche du front nord-ouest et la flotte de la Baltique porteraient leurs efforts sur le groupe d'armées du nord et délivreraient Leningrad du blocus; les fronts sud-ouest et sud auraient à défaire le Heeres-Gruppe Süd et à libérer le Donbass; le front du Caucase, enfin, avec la flotte de la Mer Noire, dégagerait la Crimée. Le passage à l'offensive générale devrait s'opérer très rapidement.

Staline déclara en substance : « Les Allemands sont en plein désarroi, après leur défaite devant Moscou et ne sont nullement préparés à faire face aux rigueurs de l'hiver. C'est le moment ou jamais de lancer une offensive générale. »

C'était un plan grandiose mais nous n'avions alors ni les hommes, ni le matériel nécessaires pour le mener à bien.

– Qui désire prendre la parole ? demanda Staline quand Chapochnikov eut terminé.

Je me levai et alléguai que, sur l'axe stratégique ouest – où les conditions stratégiques étaient on ne peut plus favorables et où l'ennemi n'avait pas encore réussi à remettre ses unités en état de combattre – les fronts devaient poursuivre l'offensive mais qu'ils ne pouvaient le faire sans renforts en hommes et en matériel et avec un apport de troupes de réserve. Quant à une offensive sur Leningrad et dans le sud-ouest, elle me semblait plutôt problématique en raison de l'importance des défenses ennemies. Privées d'une artillerie puissante, nos troupes ne parviendraient qu'à s'affaiblir et iraient au devant de pertes sévères et inutiles. Il fallait donc fortifier les fronts de l'axe ouest et y organiser une puissante offensive, mais il serait préférable pour l'instant de s'abstenir d'agir sur les autres axes.

Je compris aux remarques faites par Staline pendant que je parlais, qu'il avait déjà pris sa décision et ne tenait pas à y revenir. Quand nous eûmes quitté le bureau, Chapochnikov me dit :

– Vous perdriez votre temps à discuter, le patron a déjà décidé. Les ordres ont déjà été envoyés à la quasi-totalité des fronts; l'offensive va débuter dans les prochains jours.

– Alors pourquoi nous a-t-il demandé notre avis ?

– Je l'ignore, mon cher, répliqua Chapochnikov, et il soupira profondément.

J'en conclus que l'état-major général n'était sans doute pas à l'origine du plan en question. » [9]

8. Carrell. op. cit.

9. Joukov. Op. cit. page 62.

Ci-dessus.
Les Allemands ne sont pas entièrement dépourvus de troupes équipées pour lutter sur la neige, car ils possèdent des unités de Gebirgsjäger, comme ce groupe de skieurs. Mais ces hommes ne sont pas en nombre suffisant pour remédier à la situation, d'autant que la plupart des chasseurs de montagne sont en position dans le grand Nord, à la frontière norvégo-russe ou avec les Finlandais. (BA)

Ci-contre.
Une unité d'infanterie russe fête la victoire après la libération l'Olénino, sur le front de Kalinine. C'est sur ce front que les Soviétiques réussissent les percées les plus spectaculaires en janvier 1942, parvenant même jusqu'à menacer Smolensk et échouant de peu dans leur tentative d'encercler le Heeres-Gruppe Mitte dans la poche de Viazma... par un étonnant revers de la fortune de la guerre. (APN)

Joukov joue sans doute au même jeu à l'égard de Staline que les généraux allemands vis-à-vis de leur Führer : rejeter *a posteriori* les fautes sur le politique afin de se montrer sous le jour le meilleur. Il n'empêche que le plan de Staline, certainement trop grandiose, a interdit aux Russes de remporter une victoire décisive sur le Heeres-Gruppe Mitte. Il n'en a pas moins permis de porter des coups très graves aux Allemands, non seulement en face de Moscou, mais aussi au nord, où 100 000 combattants de la Wehrmacht sont encerclés dans la poche de Demiansk. Ravitaillés par air, ils tiendront plus de 100 jours avant d'être délivrés : une superbe résistance qui conduira pourtant indirectement au désastre, neuf mois plus tard, lorsque Hitler imposera à la 6. Armee de résister dans Stalingrad encerclée, croyant pouvoir la ravitailler par un pont aérien.

Mais les combats du printemps 1942 sortent du cadre de ce livre et nous n'en évoquerons qu'un seul, puisqu'il s'est déroulé sur le champ de bataille de l'opération Typhon : Viazma.

Le Heeres-Gruppe Mitte encerclé à Viazma ?

La contre-offensive généralisée soviétique débute le 8 janvier 1942. Elle vise à la destruction complète de la Wehrmacht en rase-campagne, en profitant du désarroi allemand, des lourdes pertes déjà subies devant Moscou et des effets de l'hiver. Ce n'est plus à proprement parler la bataille de Moscou : les cinq semaines d'offensive de Joukov ont déjà totalement dégagé la capitale russe.

Les multiples attaques soviétiques qui sont lancées à partir du 8 janvier parviennent à repousser les Allemands encore plus loin de Moscou. Le front de Kalinine réussit une incroyable percée jusqu'aux abords nord de Smolensk, à des centaines de kilomètres sur les arrières allemandes. Dans le même temps, la 33e armée et la cavalerie du général Belov se fraient un passage difficile au sud de Viazma, jusqu'aux faubourgs est de Smolensk. A ce moment, le Heeres-Gruppe Mitte est presque encerclé, mais les Allemands tiennent encore solidement l'autostrade Moscou-Smolensk.

Dans ce secteur de forêts situé au sud de Viazma et à l'est de Smolensk, les partisans russes contrôlent toutes les routes. Joukov en profite pour renforcer leur puissance de combat en parachutant des éléments aéroportés : le 250e régiment de parachutistes et deux bataillons de la 201e brigade parachutiste.

La jonction des paras et des partisans avec les fantassins de la 33e armée du général Efremov et de la cavalerie de Belov crée une menace sans précédent sur les 4. et 9. Armee. Mais les Russes manquent cruellement de renforts et s'épuisent, tandis que les Allemands, obéissant à Hitler, forment partout le hérisson, bien décidés à lutter sur place puisque, de toute façon, la Russie n'offre nulle part le moindre abri. En outre, les renforts partis de France arrivent enfin sur le front et sont aussitôt lancés contre la 33e armée, qui est bientôt tronçonnée en plusieurs éléments et encerclée en grande partie aux côtés des partisans dans les grands massifs forestiers de Viazma. Par un brusque retour de fortune, le Heeres-Gruppe Mitte est sauvé au moment même où il risquait de disparaître.

A la fin du mois de février, l'offensive de Staline s'éteint d'elle même. Les combats se poursuivent encore environ un mois, mais ils n'ont plus la même intensité. Au 31 mars 1942, le front du Heeres-Gruppe Mitte n'a plus aucune cohésion : c'est une succession de points d'appui plus ou moins isolés, de poches, de saillants, de brèches. Faute de réserves, les deux protagonistes sont incapables de mettre fin aux solutions de continuité du front. Le dégel bloque d'ailleurs bientôt tout mouvement.

Si la bataille de Moscou est un indiscutable succès russe, son exploitation n'a pas répondu aux espérances un peu folles de Staline. Quant à Hitler, il oublie vite son échec devant Moscou pour savourer son double succès : il s'est imposé à la tête de l'armée allemande, obtenant cette fois réellement le pouvoir absolu en Allemagne. Un pouvoir d'autant plus fort qu'il peut se targuer d'avoir sauvé la Heer, en ordonnant de résister sur place plutôt que de tenter de se replier dans des circonstances désastreuses.

Vers l'ouest

Ci-dessous.
Deux groupes de skieurs allemands sur une route dégagée sans oute à grand'peine : la couche de neige avoisine le mètre et les congères, à droite, dépassent les deux mètres. On remarque à côté de la route du matériel russe abandonné : deux camions Gaz et un canon de 75 mm nettement inspiré du modèle français. A partir de février 1942, les combats baissent d'intensité, les deux adversaires étant littéralement épuisés.
(BA)

LA PREMIERE DÉFAITE DE LA WEHRMACHT

Du mois de septembre 1939 au mois de décembre 1941, l'armée allemande a remporté une série ininterrompue de victoires. Devant Moscou, pour la première fois, elle est vaincue.

Il est intéressant de s'interroger sur les conséquences de la défaite devant la capitale russe. L'échec n'est pas seulement un coup d'arrêt, mais une bataille lourdement perdue. A partir de 1942, l'armée allemande n'est plus la formidable machine de guerre des premières années du conflit. Les pertes terribles subies au cours de l'été et de l'hiver 1941 ont brisé la belle mécanique. L'Allemagne perd devant Moscou ses dernières chances de gagner la guerre. L'initiative stratégique change alors de camp, même si, pour un an encore, la Wehrmacht conservera l'initiative tactique.

Des pertes irremplaçables

Du côté allemand, l'opération Barbarossa et son complément, l'opération Typhon, ont prélevé un tribut particulièrement lourd dans les rangs de la Wehrmacht. D'après les chiffres officiels allemands, du 22 juin au 31 décembre 1941, les pertes en Russie s'élèvent à 830 903 tués et blessés.

Sur ce total, 564 727 hommes ont été perdus avant la bataille de Moscou et 226 176 du 8 octobre au 31 décembre 1941. Pour ce qui concerne la période de la contre-offensive soviétique du 5 décembre au 31 mars 1942, les chiffres officiels allemands indiquent la perte de 332 743 hommes.

Enfin, nous connaissons les chiffres exacts des pertes en matériel pour toute l'opération Typhon et la contre-offensive de Joukov, du 1er octobre 1941 au 15 mars 1942 :

- 2 304 Panzer;
- 74 183 véhicules;
- 1 900 canons de campagne;
- 7 000 canons antichars;
- 176 609 chevaux. [1]

Nous connaissons par ailleurs les effectifs de certaines divisions blindées allemandes à la fin de la bataille, début 1942.

- 2. Panzerdivision : 50 chars;
- 3. Panzerdivision : 24 chars;
- 4. Panzerdivision : 58 chars;
- 5. Panzerdivision : 20 chars;
- 6. Panzerdivision : 0 char;
- 7. Panzerdivision : 50 chars;
- 10. Panzerdivision : 10 chars;
- 11. Panzerdivision : 0 char;
- 14. Panzerdivision : 4 chars;
- 20. Panzerdivision : 60 chars.

Les dix Panzerdivisionen en question n'alignent plus que 276 chars, soit à peu près l'effectif d'une seule Pz. Div. des débuts de l'opération Barbarossa. Ces chiffres

1. Piekalkiewicz. op. cit.

Ci-dessus.
Symbole de la déconvenue allemande devant Moscou, le cimetière militaire de Viazma regroupe des milliers de tombes de soldats de la Heer tués durant l'opération Typhon et la contre-offensive soviétique, à l'endroit même où le Heeres-Gruppe Mitte réussit l'une des plus belles manœuvres d'encerclement de la campagne. La tombe du premier plan est celle de l'Oberst Albrecht Erdmann, Kommandeur du *Schützen Regiment 14* de la 5. Panzerdivision et titulaire de la Ritterkreuz de la Croix de Fer.
(APN)

Ci-contre.
A la fin de la bataille de Moscou, les 10 Panzerdivisionen du Heeres-Gruppe Mitte n'alignent plus en tout et pour tout que 276 chars, la 6. et la 11. Panzerdivisionen n'en n'ayant plus un seul. Cela représente à peine les effectifs d'une division blindée complète. Ces quelques PzKpfw III photographiés début 1942 dans la région de Viazma font partie des survivants. Aucun insigne visible ne permet d'identifier leur appartenance. La peinture blanche a été appliquée avec soin : ce n'est plus un simple badigeon comme au début de l'hiver. Le char de tête n'est pas du même type que les autres : c'est un char de commandement *Panzer-Befehlswagen III Ausf. E*, dépourvu de mitrailleuse de caisse et portant en tourelle une seule véritable mitrailleuse, l'autre arme automatique étant factice, de même que le canon. Il possède une antenne fouet et une antenne galerie. Les autres PzKpfw III sont de classiques Ausf. J armés du canon de 50 mm KwK L/42 (les modèles tardifs de l'Ausf. J recevront un canon de 50 mm long).
(BA)

La première défaite de la Wehrmacht

font bien sûr penser à ceux de la bataille de Normandie et montrent l'étendue du désastre devant Moscou. D'après un ouvrage soviétique, 56 divisions allemandes ont été défaites ou anéanties devant Moscou. [2]

Mystère soviétique

L'histoire militaire de l'Armée Rouge pendant la Seconde Guerre mondiale reste à écrire, car tous les ouvrages écrits sur le sujet l'ont été pendant la période communiste et l'objectivité n'est pas leur fort. Les effets de la langue de bois permettent un curieux paradoxe : d'un côté, les Soviétiques clament avoir perdu, en moyenne, 14 000 vies humaines par jour de guerre, soit 420 000 hommes par mois et 5 millions par an;

2. *Les plus importantes opérations de la Grande Guerre Nationale*. Edition militaire, Moscou, 1956. Page 34.

Ci-dessus.
Vers la mi-février 1942, les assauts russes s'épuisent contre les positions allemandes et la Wehrmacht commence à entrevoir la fin du cauchemar. Ici, le Panzer-Regiment 7 de la 10. Panzerdivision, reconnaissable à son bison et à son insigne divisionnaire, vient de capturer quelques soldats russes, visibles le long de l'isba. Le véhicule du fond porte un signe tactique le désignant comme un engin de l'état-major régimentaire. Nous ne connaissons pas la signification des trois points de couleur sur la tourelle du Panzer I. C'est un marquage très rare et donc très intéressant. Peut-être un de nos lecteurs pourra-t-il nous renseigner ?
(BA)

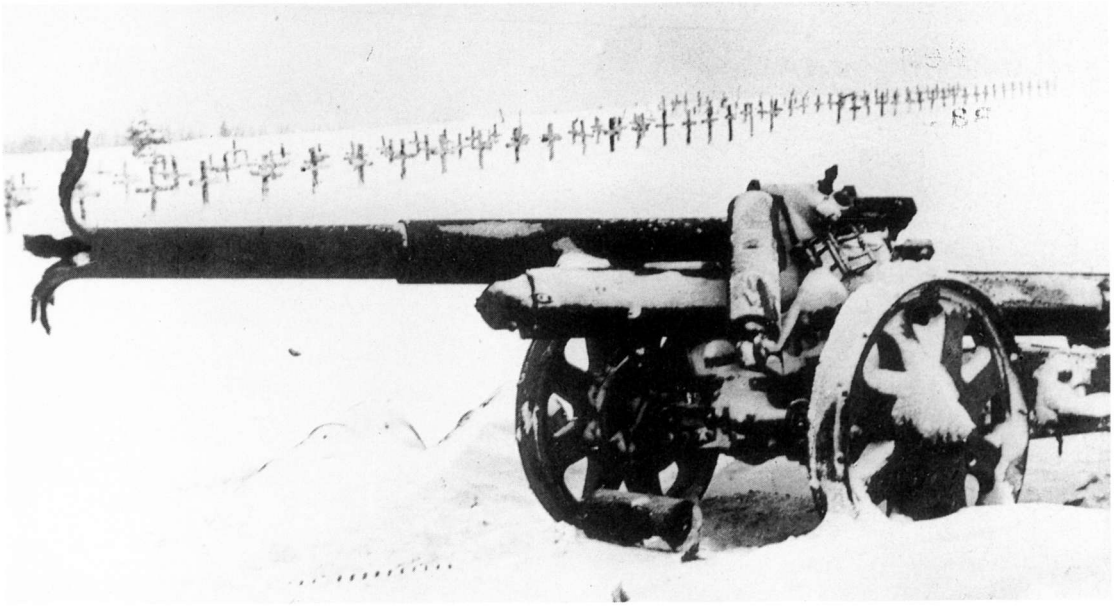
d'un autre côté, ils se refusent obstinément à indiquer précisément les pertes subies lors des différentes batailles. Il est donc quasiment impossible de donner même un aperçu du coût de la bataille de Moscou pour l'Armée Rouge. Selon *Historia – 2e Guerre Mondiale* – les pertes soviétiques s'élèveraient, du 22 juin au 31 décembre 1941, à 21 391 chars, 32 541 canons, 5 à 7 millions de tués et blessés et de 3 à 5 millions de prisonniers. En déduisant de ce total les pertes subies lors de l'opération Barbarossa proprement dite, on approche du chiffre suivant pour la bataille de Moscou proprement dite :

– 3 391 chars;
– 10 541 chars;
– environ un million de prisonniers (poches de Viazma et Briansk et combats des mois de novembre et décembre 1941).

Nous ne nous hasarderons pas à donner un chiffre pour les pertes humaines.

Les raisons de l'échec : les erreurs allemandes

Depuis décembre 1941, et surtout depuis la fin de la guerre, on a beaucoup épilogué sur les causes de l'échec allemand devant Moscou. Pendant la guerre même, les généraux allemands ont accusé avant tout le mauvais temps : la boue, puis le froid. Après 1945, se rendant compte que la seule explication météorologique était insuffisante, ils s'en sont pris à Hitler. Cette vision des choses est trop simpliste.



Ci-contre à droite.
Un cimetière militaire allemand derrière un canon de 15 cm sabordé par ses servants au moment de la retraite. Il a certainement été abandonné faute de moyens de traction adaptés.
(APN)

Page précédente.
Trois BA 10 d'une unité de reconnaissance soviétique ont été détruits dans une forêt au moment de la fonte des neiges. Le sol est marécageux et la bataille a fauché de nombreux arbres. L'un des véhicules a conservé sa peinture blanche, chose courante au début du printemps.
(BA)

Le cas de Guderian est particulièrement éloquent à ce sujet. Dans ses mémoires, il apparaît clairement qu'il doute, dès le début de l'opération Typhon, des chances de parvenir à Moscou. Or, tout, dans son comportement précédant la bataille montre qu'au contraire il a joué de son influence pour convaincre Hitler de la nécessité d'attaquer la capitale russe. Les archives de son Panzergruppe sont parlantes à cet égard. [3] Le 4 août à Roslavl, il indique à Hitler que les Russes jettent dans la bataille leurs dernières unités de conscrits prolétariens. Le 23 août, il revient à la charge en indiquant que Moscou doit être le prochain objectif de la croisade, car les hommes ont besoin de symboles pour leur moral. Comme dans le même temps, Jodl et Goering militent eux aussi quotidiennement pour un assaut contre Moscou, Hitler n'a pas la force de caractère de s'opposer à tant d'avis concordants, même s'il a longtemps jugé Moscou comme un objectif secondaire.

Ce manque de force de caractère se retrouve d'ailleurs à la tête de l'armée : von Brauchitsch n'a pas une personnalité de premier plan et c'est Halder, le chef d'état-major, qui possède une partie du vrai pouvoir. Une partie seulement, car l'armée allemande est tiraillée entre un commandement bicéphale, si ce n'est tricéphale, avec d'un côté l'OKH, l'état-major de l'armée de terre, d'un autre côté l'OKW, l'état-major de toutes les armées et enfin Hitler, qui donne ses directives. Les luttes d'influence au sein de l'OKH et de l'OKW occupent semble-t-il une bonne partie du temps des généraux, ce qui provoque un paradoxe étonnant : l'armée la plus disciplinée du monde possède le haut commandement le plus indiscipliné de toutes les nations belligérantes. Guderian, par exemple, agit de façon presque totalement indépendante, sans se soucier des ordres de von Bock et ne répondant en fait de ses actes que devant Halder et Hitler.

Ce manque de cohésion à la tête de l'armée se ressent de façon notable dans l'incroyable absence de stratégie qui prévaut pendant toute la campagne. Nous avons vu dans le Hors-Série N° 5 « *Barbarossa* » que le plan d'attaque à l'est ne prévoyait aucune direction d'attaque particulière après la destruction en rase-campagne de l'Armée Rouge. Or, malgré les grands succès aux frontières et en Ukraine, l'Armée Rouge n'a pas été anéantie. Le choix d'une stratégie de rechange a été particulièrement difficile.

Comme le temps était compté aux Allemands, il n'était pas possible de vaincre à la fois les armées soviétiques d'Ukraine et de prendre ensuite Moscou. C'est pourquoi Halder voulait diviser en deux la Panzerarmee de Guderian, afin d'en garder un corps sur le front central, prêt à frapper rapidement en direction de Moscou. Le 23 août 1941, Guderian obtient de Hitler de conserver entière son armée blindée pour fondre sur Kiev et encercler les nombreuses armées de Boudienny.

Joseph Vissarionovitch Staline, photographié en 1939. Avant et pendant la bataille de Moscou, il alterna les intuitions de génie et les mesures malencontreuses, exactement à l'image de son adversaire de Berlin, Adolf Hitler, à ceci près que Staline était littéralement en première ligne. (APN)

Dès lors, on peut dire que les Allemands ont perdu la bataille de Moscou. En effet, l'opération Typhon n'a aucune chance de réussir sans les Panzerdivisionen de Guderian. Le temps que celles-ci remontent d'Ukraine et le mois d'octobre commence déjà : la boue va survenir dans les semaines suivantes, tandis que du côté russe, Staline masse des réserves près de la capitale.

Si une partie des divisions blindées de Guderian avait été lancée vers Moscou au début du mois de septembre, aux côtés des chars de Hoth, il est douteux que la capitale russe soit tombée et l'avance aurait même été moins profonde qu'en novembre et décembre 1941, mais ceci aurait certainement permis au Heeres-Gruppe Mitte de s'installer sur de meilleurs positions défensives pour l'hiver, le laissant ainsi en une bonne situation pour une reprise de l'offensive contre Moscou au printemps 1942.

Les raisons de l'échec

La Blitzkrieg ne peut plus réussir

De toute façon, il apparaît aujourd'hui clairement que l'Allemagne n'était pas en mesure de gagner la guerre à l'Est en 1941. Avec seulement 3 582 chars en ligne au 22 juin 1941, la Wehrmacht ne possède pas les moyens suffisants pour mener à bien une Blitzkrieg en profondeur. De nombreux auteurs, et notamment Liddell-Hart, ont fait remarquer que les Allemands manquaient de véhicules chenillés, de transports de troupes, etc. C'est une évidence. Dans le Heeres-Gruppe Mitte, seulement 18 % des troupes sont motorisées. Dans ces conditions, la Blitzkrieg n'avait aucune chance de

3. Sur ce sujet, lire l'excellent chapitre 8 de *Operation Barbarossa,* par Bryan I. Fugate. op. cit.

Ci-dessus.
Comme Galland regrettant devant Goering de ne pas avoir de Spitfire, de nombreux Kommandeurs de Panzerdivisionen ont dû regretter de ne pas posséder de T 34, même si dans certaines occasions comme sur cette photo, du matériel moderne russe a été capturé intact. En fait, la défaite allemande en Russie tient sans doute plus au nombre insuffisant de chars en lice qu'à leur faiblesse relative par rapport aux T 34 et au KV 1.
(BA)

réussir, l'infanterie suivant de bien trop loin les chars. En 1941, l'infanterie, qui est encore et restera durant toute la guerre l'ossature de l'armée allemande, est une arme particulièrement mal adaptée à la Blitzkrieg : elle est mal équipée et faiblement armée, très peu mobile. En conséquence, soit elle freine les blindés, soit elle est incapable de les suivre, ce qui explique l'échec relatif de batailles d'encerclement comme celles de Briansk et Viazma, durant lesquelles des centaines de milliers d'hommes ont bien été capturés, mais après une longue résistance, car ils n'avaient pas été « cueillis » tout de suite après la rupture du front, comme avaient pu l'être des milliers de soldats français en mai 1940.

Outre la résistance russe, dont nous allons maintenant parler, l'échec devant Moscou s'explique donc par les erreurs d'un commandement divisé et incohérent, par l'absence d'une stratégie bien définie et par l'adoption d'une tactique ne convenant pas à la situation. En revanche, la valeur militaire et le courage du soldat allemand ont été exemplaires, même si pour la première fois, et de façon très isolée, sont apparus les premiers cas de défection morale.

Ci-contre.
Knecht Ruprecht, le père fouettard, vient corriger tous les enfants allemands turbulents le 6 décembre, tandis que Saint-Nicolas récompense les enfants sages. En 1941, le 6 décembre correspond au premier jour de la contre-offensive de Joukov et ce soldat allemand déguisé en Knecht Ruprecht est loin de s'imaginer de la correction que va recevoir la Wehrmacht.
(BA)

Ci-contre, précédente.
La victoire russe devant Moscou n'est pas tant dûe aux conditions atmosphériques, facilement prévisibles, qu'à la façon dont les armées belligérantes s'y sont préparées. A l'image de ce bataillon de skieurs sibériens qui quitte la Place Rouge après le défilé du 7 novembre 1941, toute l'armée soviétique est prête à livrer bataille même par le plus rude hiver, comme celui de 1941-42.
(APN)

Les vainqueurs

A lire les généraux allemands, seul le climat et Hitler auraient empêché la Wehrmacht de prendre Moscou. Nous venons de voir qu'en fait, Hitler n'a joué aucun rôle direct dans les opérations jusqu'à la mi-décembre, époque à laquelle la bataille était déjà perdue. Le climat a joué bien sûr un rôle primordial, mais oublier la résistance de l'Armée Rouge est évidemment absurde. Certes, le génie militaire de Staline n'apparaît pas. Il a toutefois eu la clairvoyance de comprendre, au moment du désastre d'Ukraine, que les Allemands allaient ensuite, malgré l'époque tardive, se retourner vers Moscou. En conséquence, il a interdit d'utiliser ses réserves sur le front sud, pourtant d'une extrême importance économique, contre l'avis de Joukov. Or, ces réserves ont permis de bâtir un rempart entre Moscou et les Allemands après les défaites de Viazma et Briansk.

En revanche, son offensive généralisée du 8 janvier 1942 sur toute l'étendue du front a fait perdre à Joukov les fruits de sa victoire devant Moscou. En tout état de cause, la mise en pratique du plan de Joukov n'aurait pas non plus permis de mettre en déroute la Wehrmacht, mais elle l'aurait mise dans une position singulièrement difficile pour la reprise de l'offensive au printemps 1942.

Quoiqu'il en soit, c'est surtout grâce au courage du soldat russe que Moscou a pu être sauvée. Joukov était certes un général de grand talent, mais c'était aussi un « *boucher* », au même sens que le général Mangin en 1914-18 : demandant à ses hommes tous les sacrifices pour obtenir la victoire et se souciant peu de la liste des pertes.

A la fin de la bataille de Moscou, la Wehrmacht parvient à enrayer l'offensive soviétique, mais pour la première fois depuis le début de la guerre, une crise morale frappe l'armée allemande. Le syndrôme de la Marne commence à s'installer dans l'esprit de nombreux généraux et officiers : cet échec aux portes de la capitale de l'adversaire à de singulières concordances avec celui de septembre 1914. Certes, l'histoire ne se répète jamais, mais le temps joue contre l'Allemagne, surtout depuis que les Etats-Unis ont rejoint le camp des Alliés. La Wehrmacht pourra-t-elle réussir ce que n'a pas fait l'armée du Kaiser : gagner la guerre après avoir laissé passer une victoire rapide ?

BATAILLE POUR MOSCOU (1941-42, premier hiver en Russie)

Après le formidable succès de la Wehrmacht en Ukraine, Hitler se résoud, sous la pression de certains généraux comme Halder ou Guderian, à attaquer Moscou, bien que la saison soit déjà très avancée pour une opération d'une telle envergure.

L'offensive contre Moscou débute le 2 octobre 1941. Le front russe est bientôt rompu et deux grands encerclements sont réalisés dans la foulée, à Viazma et Briansk. Mais les combats pour réduire ces deux poches durent plusieurs semaines et la période de la *raspoutitsa* transforme toutes les routes en bourbier, empêchant toute exploitation vers Moscou.

Avec le gel, le terrain redevient favorable aux mouvements des blindés et les Allemands reprennent l'offensive le 15 novembre. La résistance soviétique est acharnée et le froid tel que la disponibilité du matériel est très faible. Pour la première fois depuis 1939, la Wehrmacht est contrainte d'abandonner la Blitzkrieg. L'avance se fait pas à pas vers Moscou. Au tout début décembre, l'extrême pointe de l'avance allemande arrive à seulement dix-huit kilomètres au nord-est de la capitale.

Le 5 décembre 1941, Joukov, grâce aux réserves accumulées par Staline, passe soudain à la contre-offensive, jetant tout le poids de ses armées sur l'aile nord du *Heeres-Gruppe Mitte*. Bousculés, les Allemands sont contraints au repli, au Nord comme au Sud. Un mois plus tard, le retrait allemand varie de 90 à 200 kilomètres. La Wehrmacht est rejetée loin de Moscou. Elle a perdu plus de 300 000 hommes et 2 000 chars.

Dans la même collection

N° 1 - Les Panzer en Normandie *(épuisé)*
N° 2 - Les blindés alliés en Normandie
N° 3 - Tobrouk (La guerre du désert - I)
N° 4 - Guderian perce à Sedan
N° 5 - Opération Barbarossa
N° 6 - Bir-Hakeim (La guerre du désert - II)
N° 7 - Rhin et Danube (La campagne d'Allemagne - I)
N° 8 - Blitzkrieg à l'ouest (Belgique et Nord, 1940)

*(N° 2 à 8 disponibles, **69 FF + 10 FF** de port chaque)*

Dans la collection reliée, volumes doubles

– **Le choc des blindés** (Normandie, *épuisé*)
– **De Tobrouk à Bir-Hakeim** (Tobrouk + Bir-Hakeim)

*Volumes cartonnés, 168 pages. **138 FF + 25 FF** de port.*
A paraître octobre 1993

– **1940, la Blitzkrieg** (Guderian + Blitzkrieg à l'ouest)

En vente exclusive chez :
Armes & Collections,19, avenue de la République, 75011 Paris.

Chaque trimestre dans cette collection :

- 100 photos d'époque
- 24 dessins en couleurs des matériels
- Les cartes en couleurs des opérations
- Les organigrammes des unités

... une extraordinaire source de documentation pour tous les passionnés d'Histoire de la Seconde Guerre mondiale.

19, avenue de la République,
F-75011 Paris. Tél. : (1) 43.57.83.83.